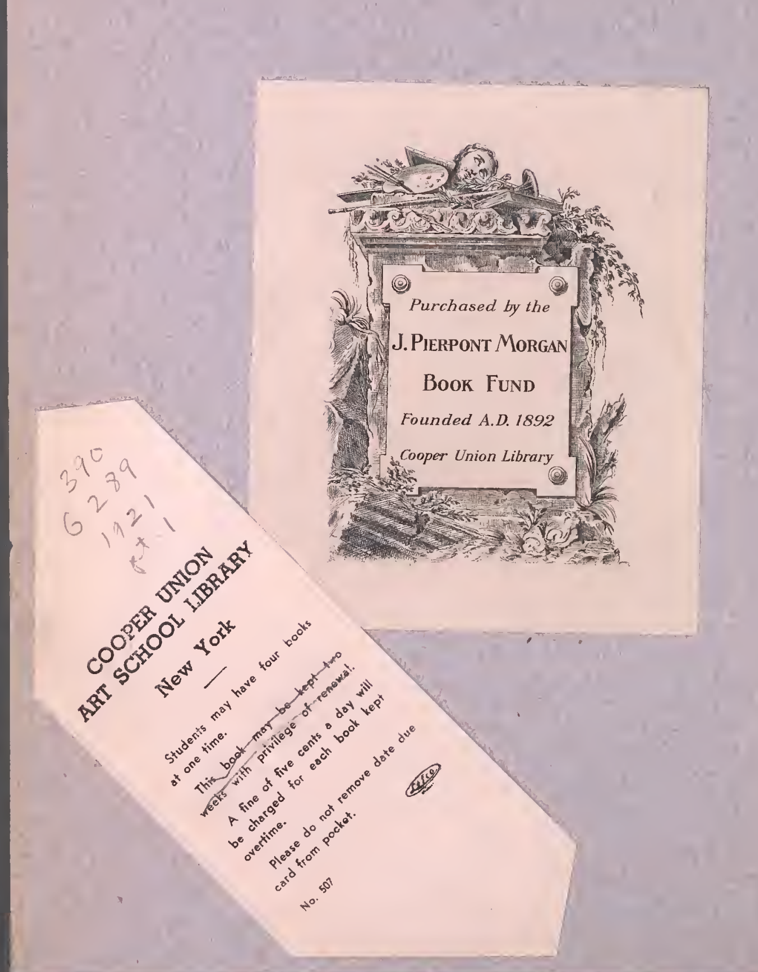




GAZETTE

DU

BON TON



GAZETTE
DU
BON TON

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur

1921

Tome I



Paris
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, 24

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

(Janvier à Juin 1921)

TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE



TABLE DES CROQUIS HORS-TEXTE





intérieurs modernes





GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur — Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC



SOMMAIRE DU NUMÉRO I

Mil-neuf-cent-vingt-un — Quatrième Année

PLANCHES HORS-TEXTE





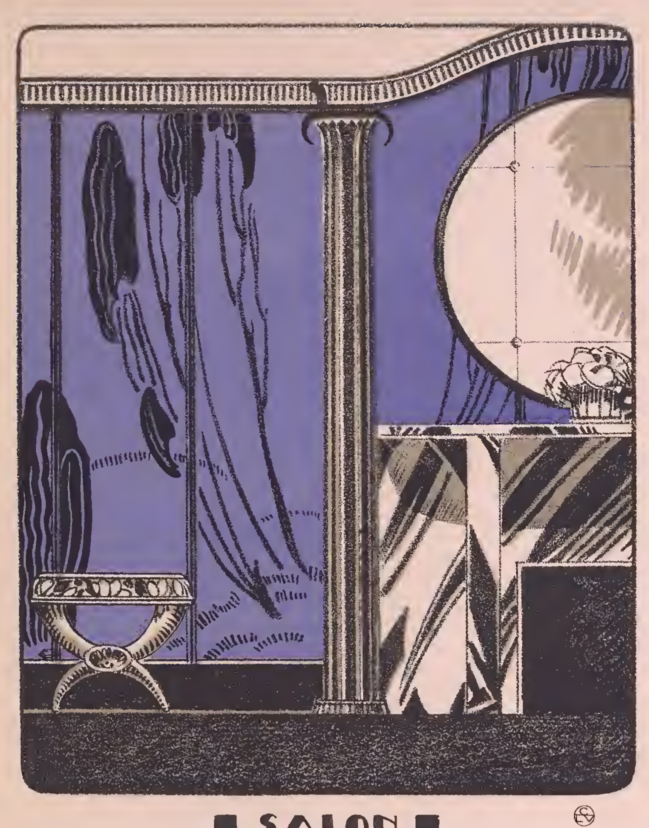
ARLY

15, Rue Royale, 15

LONDRES PARIS NEW-YORK



L E   L I V R E   C A P T I V A N T

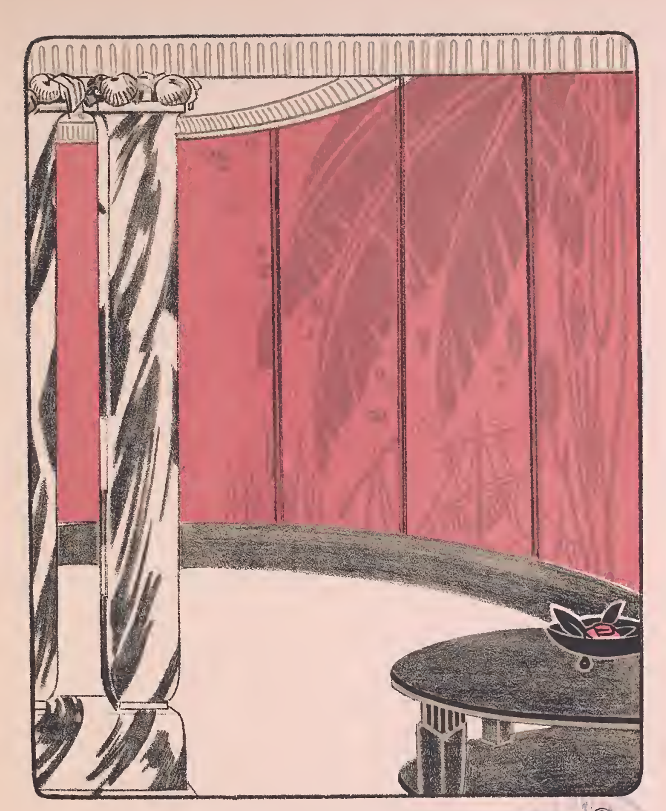


SALON
DE LAQUE
NOIR & BLEU



SALLE A
MANGER
APPt A Mme P.





SALON
DE LAQUE
GRIS & ROSE



COIFFEUSE
DE LAQUE
NOIR & OR

EXPLICATION DES PLANCHES

⁂

Pl. 1. — *C'est une robe d'après-midi, entièrement faite en rubans glacés rose et argent.*

Pl. 2. — *Garnie, elle aussi, de ruchers de ruban en satin jaune, cete robe d'après-midi est de taffetas glacé jaune et gris.*

Pl. 3. — *Voici un manteau du soir fait dans un satin noir à impressions or et rouge, tissu de Bianchini. Le col du manteau est en singe.*

Pl. 4. — *De Dœuillet, voici une robe d'après-midi que l'on peut mettre pour aller danser. Elle est de taffetas noir avec une sous-jupe de taffetas écossais et un intérieur en linon brodé. La ceinture est de taffetas écossais.*

Pl. 5. — *Cette robe, de Jeanne Lanvin, est une robe de dîners en lamé rose et or, à panneaux en ruban bleu rebrodés et perlés sur un fond de dentelle d'or.*

Pl. 6. — *Voici, de Paul Poiret, un manteau de sports en laine bouclée beige et marron.*

Pl. 7. — *Une robe de dîners, de Worth, en " eldorado ". Elle est garnie de franges de métal du même ton que la robe. La ceinture est de métal argenté, orné de cabochons d'émail de la couleur de la robe.*

Pl. 8. — *En satin noir, et brodée de blanc, de gris et d'argent, cette robe de dîners est de Beer.*

Lithographies de I à IV. *Intérieurs modernes par Mam.* — Pl. I. *Salon de laque noir et bleu : Les panneaux, les colonnes et le siège sont de laque ; la cheminée de marbre grand antique.* — Pl. II. *Salle à manger appartenant à Mme P... : Elle est d'érable gris, sculptures argentées, fond de soie uni.* — Pl. III. *Salon de laque gris et rose : Les panneaux et les meubles sont de laque ; les colonnes de marbre.* — Pl. IV. *Coiffeuse de laque noir et or.*

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*



LA PARTIE DE CACHE-CACHE

ROBE EN RUBAN



ÉVEIL

ROBE D'APRÈS-MIDI, GARNIE DE RUBAN



LE PLAISIR A LA MODE

MANTEAU DU SOIR, EN TISSU DE BIANCHINI



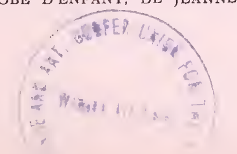


HOP LA !

ROBE POUR DANSER L'APRÈS-MIDI, DE DŒUILLET

DITES BONSOIR ET... AU LIT

ROBE DU SOIR ET ROBE D'ENFANT, DE JEANNE LANVIN





RELATION

MANTEAU DE SPORTS, DE PAUL POIRET



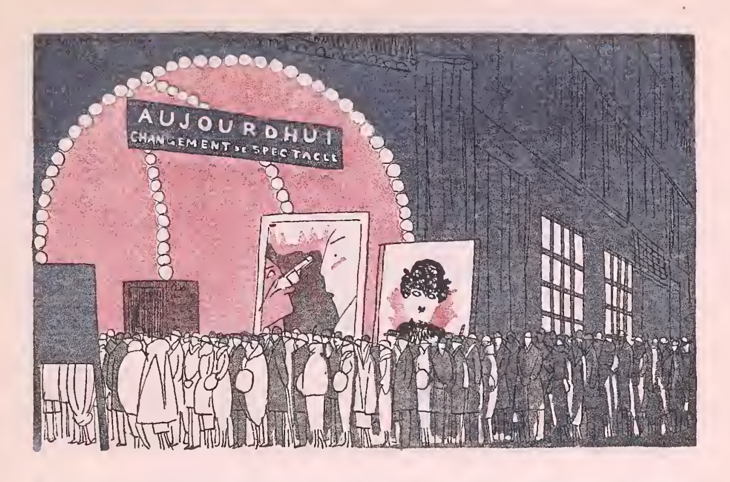
APRÈS LA DANSE

ROBE DE DINERS, DE WORTH



FUMÉE

ROBE DU SOIR, DE BEER



LA MAISON DU BONHEUR

VOLTAIRE a dit : "Nous cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où, comme des ivrognes qui cherchent leur maison, sachant confusément qu'ils en ont une". Moi qui suis buveur d'eau, je puis vous dire où est la maison du bonheur. Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'une fumerie d'opium clandestine, il ne s'agit pas d'un boudoir de cocaïnomane. Cette maison du bonheur dont je veux vous parler, vous la connaissez tous comme moi, vous en passez le seuil trois fois par semaine. La maison du bonheur, c'est le cinéma. Mais voilà, si j'ai bonne mémoire, Voltaire n'allait pas au ciné.

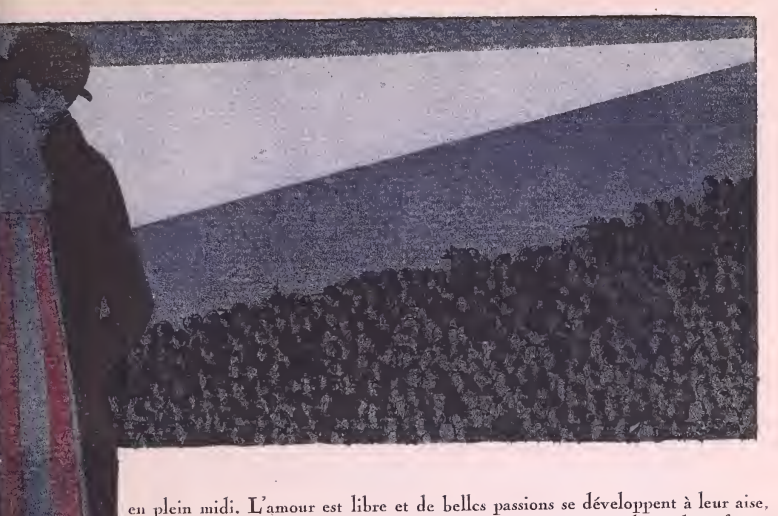
Il avait tort. S'il avait vu, comme nous, cinq cents personnes, les yeux agrandis et la gorge sèche, possédées par le démon de l'Aventure, suivre sur un écran les péripéties d'une rixe au fond d'un bouge de Californie, s'il avait touché ces mains moites ou ces poings crispés, s'il avait ausculté ces cœurs populaires, il aurait crié au miracle. Pour un monarque névropathe, que de chemises d'hommes heureux on pourrait réquisitionner dans ces salles béatifiques. Avez-vous observé, quand le film vient de finir et que la lumière se fait, le regard d'un spectateur de



cinéma ? Il chavire encore, tout ébloui de sa félicité. L'homme aspire une bouffée d'air, pour emplir son thorax longtemps comprimé par la passion ; la femme essuie ses yeux embués. S'ils parlaient, s'ils *pouvaient* parler, l'un et l'autre pousseraient ce cri de triomphe que Beaudelaire prête au mangeur de haschich : "Il est possible que j'aie mal dîné, mais je suis un dieu".

A la vérité, plus encore que la salle même, c'est l'écran qu'il faudrait appeler le lieu du bonheur. Car si la salle est heureuse, c'est grâce à l'influx radieux qui se projette sur la toile magique. Aussi bien, s'il m'était permis de choisir ma destinée, c'est dans un film que je voudrais vivre. On y coule des jours délicieux. La population y est presque exclusivement composée de coureurs cyclistes, de présidents de la République, de peintres de génie et de poupées blondes sept fois milliardaires. Ce sont des gens très bien, qui ont conservé les mœurs chevaleresques des anciens temps. Le cinéma est le seul endroit du monde où l'on voie encore des fils de roi épouser des bergères, lesquelles bergères sont des dactylos.

Lieux fortunés ! Auprès d'eux, que sont les Cocagnes et les Eldorados ? La nature est ici d'une qualité merveilleuse. Les arbres sont triés sur le volet, si je puis ainsi parler, et les clairs de lune sont toujours très beaux, car on les prend



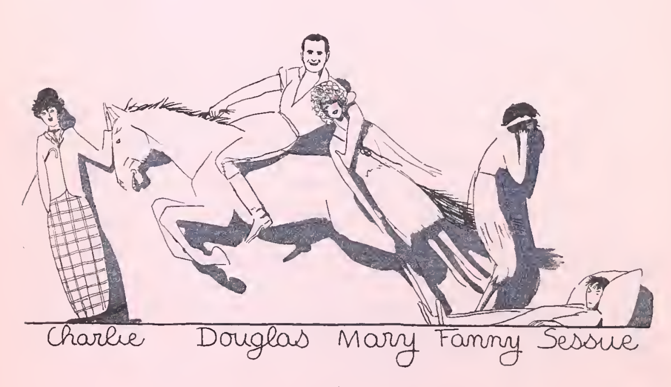
en plein midi. L'amour est libre et de belles passions se développent à leur aise, qui eussent enchanté Stendhal. Les femmes sont toujours grandes et bien faites, avec des bras délectables et des reins de chattes superbes. Elles sont affranchies de nos préjugés mesquins : au cinéma, c'est la femme qui fait, et non l'homme, la déclaration d'amour. Usage bien avantageux et qu'il serait souhaitable de voir adopté sur notre terre.

Le cinéma est le pays de la philosophie parfaite. On y considère le temps et l'espace pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour d'aimables fictions destinées aux commodités du discours. Aussi la géographie comme l'histoire y sont-elles élastiques à souhait, et l'on y a des arrangements avec la mort. J'ai vu Adrienne Lecouvreur dans une folie XVIIIe siècle, chercher l'interrupteur d'électricité pour faire la lumière, et Vercingétorix vaincu jeter aux pieds de César son revolver déchargé. Pour peu qu'il soit sympathique, le héros étranglé ou jeté vif dans une cuve d'acide sulfurique au cours d'un épisode peut sans difficulté ressusciter la semaine suivante. Le mot *impossible*, ici, est inconnu. Il n'est pas rare de voir des motocyclistes courir sur les flots, ce que Jésus ne fit qu'une fois dans sa carrière, ou des détectives sauter du 85e étage d'un immeuble de la 17e Avenue et retomber gracieusement sur la pointe des pieds.

Le détective, au cinéma, est d'ailleurs un être fort comparable à Dieu, dont il a la toute-puissance et l'ubiquité. Il se plaît quelquefois à se donner des airs d'amateurisme et revêt volontiers, pour ne pas être remarqué dans la rue, le masque noir ou la cagoule. Sa bravoure et son flair sont au-dessus de tout reproche. Il n'est pas d'exemple qu'un voleur, dans un film, ne finisse par se faire pincer, qu'un faussaire ne soit réduit au suicide, qu'un lâche séducteur ne voie sa vieillesse empoisonnée par le remords. Comment s'étonner après cela si le film est une école d'optimisme ! C'est au cinéma que j'ai appris à respirer librement. Je sais désormais que si je viens à tomber entre les mains d'une bande d'assassins masqués, cinq minutes ne s'écouleront pas qu'un avion fantôme ne vienne me délivrer, et si, capitaine d'un paquebot, je suis jeté pieds et poings liés par-dessus bord en pleine mer par mon équipage mutiné, je ne m'en ferai pas pour si peu : car je sais bien que tout aussitôt surviendra un requin serviable, qui coupera mes cordes avec ses dents.

Lieux fortunés. En vérité, je vous le dis, le royaume de Dieu est de ce monde, et il y a plusieurs royaumes de Dieu sur les grands boulevards, et il y a un royaume de Dieu dans chaque quartier, un royaume de Dieu dans chaque ville de banlieue. L'entrée du royaume de Dieu ne coûte que deux francs cinquante.

Georges-Armand MASSON.



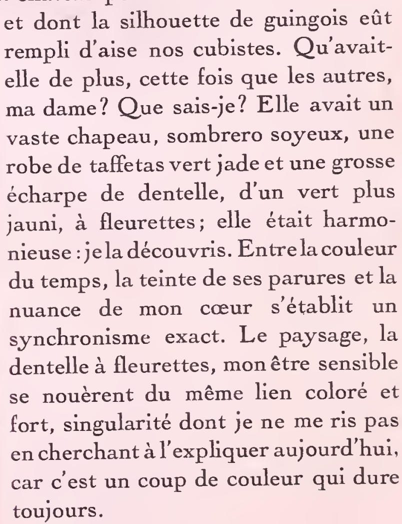
Couleur de ses dentelles



Il est assez remarquable qu'on peut ne pas ressentir l'attraction et le charme des êtres dans les premiers temps de leur connaissance. Il semble qu'on ne les voit pas " au point ", que le prisme à travers lequel on les observe ne soit pas à la bonne distance; puis, un certain moment ils vous apparaissent dans leur vraie lumière et vous êtes séduit. A moins que ce ne soit le contraire, et que le moment où vous êtes séduit soit précisément celui où vous avez cessé de les bien voir.

Bref, cette dame que je connaissais depuis quelque huit ans ne m'avait jamais touché au cœur. Peut-être que j'étais fortement attaché ailleurs. Pas même. Je ne la voyais pas. Elle passait, comme un incident, et ne se détachait pas sur l'écran des jours. Puis, j'ai ressenti violemment son attrait, d'une façon souveraine. Nous nous promenions quelques amis — dont elle — un après-midi d'été. A la campagne, dans une propriété. Elle s'assit sur un gros bloc

de pierre en forme de table basse et trapue, dominant une vallée. Elle s'assit et sa silhouette se dessina sur le drap du ciel. Le paysage m'apparaissait à ses pieds et entre ceux de cette table de pierre, paysage minuscule, avec un petit château perdu dans des arbres fous, et dont la silhouette de guingois eût rempli d'aise nos cubistes. Qu'avait-elle de plus, cette fois que les autres, ma dame? Que sais-je? Elle avait un vaste chapeau, sombrero soyeux, une robe de taffetas vert jade et une grosse écharpe de dentelle, d'un vert plus jauni, à fleurettes; elle était harmonieuse : je la découvris. Entre la couleur du temps, la teinte de ses parures et la nuance de mon cœur s'établit un synchronisme exact. Le paysage, la dentelle à fleurettes, mon être sensible se nouèrent du même lien coloré et fort, singularité dont je ne me ris pas en cherchant à l'expliquer aujourd'hui, car c'est un coup de couleur qui dure toujours.



Cette dame eut-elle conscience du phénomène de la séduction? — Je le pense. Elle a dû en avoir l'instinct secret, car depuis lors elle a porté toutes sortes de voiles de dentelle et de toutes les couleurs. Elle en a fait composer de charmants, avec de grosses broderies cerise ou

des applications vertes et capricieuses comme des algues.

Toutes ne se sont pas toujours accordées avec mon goût intime, ne m'ont pas enlacé de la même façon. Une dentelle de couleur n'est pas nécessairement un état d'âme. Mon amie a parfois le choix violent. Je me souviens d'être entré avec elle, au Bois, en un jardin zoologique trop abandonné : c'est dommage, car un homme de talent et de science pourrait y accomplir une jolie besogne, satisfaire notre curiosité moderne et nous donner là, avec une faune et une flore recherchées, comme les " Ballets russes " de la nature. Nous pénétrâmes dans une salle chaude, odorante, qui sentait les tropiques (je suppose ainsi l'odeur tropicale). Il y avait une soixantaine de perroquets suspendus sur leurs perchoirs, une merveille! Oiseaux polychromes, jacos grises à queues roses, aras bleu sombre et lophophore, amazones marron et jaune clair, cacatoès blancs huppés de rouge, qui tous se

balançaient, qui tous piétinaient leurs perchoirs, qui tous se mirent à crier. Cela faisait un bruit énorme aussi vif que leurs couleurs.

— Comme c'est beau! dit cette dame. Quelle hardie richesse, quelles magnifiques écharpes! Elle ajouta naïvement : " Et comme ils gueulent ! "

C'était l'expression. Il en était un fort beau que nous calmâmes en le grattant doucement sur le cou; il inclina la tête, souleva son duvet, nous montra sa doublure grise.

Parfois, cette dame que j'aime se souvient des aras. Elle apparaît avec une dentelle d'une couleur bien vive. Elle s'approche, sourit et commence :

— Çà g.....

Sans prononcer tout à fait le mot. Alors, je la caresse dans le cou, à la naissance de la nuque. Déjà la nuance est plus douce à mes yeux.

Gérard BAUËR.



Les Bonnets de lingerie

Il faut aimer les bonnets de lingerie, les délicieux petits bonnets, parce qu'ils sont enchantés; ils sont l'illusion et le rêve. C'est par eux que les fées exécutent leurs plus surprenants miracles. Chacun sait en effet que les toilettes ne valent que par qui les porte. La plus belle robe, la robe " couleur du temps " de Peau-d'Ane prendra, sur les épaules d'un laideron, allure d'oripeau; et les plus délicates merveilles des lingères, les combinaisons souples, diaphanes, seront à faire pitié, portées par cette dame, dont, hélas! on connaît la tournure.

Rien de pareil pour les bonnets : ils créent la poésie, le

charme et la beauté. Grâce à eux, la noiraude devient piquante, et la moutonnière alanguie.

⁂

... Chers petits bonnets, si fins, si ténus, voiles transparents posés sur l'or ou l'ombre des cheveux, couronnant la ligne d'une nuque fragile — auréole de dentelles à ce fin visage, à cette bouche, qui s'offre — petits bonnets de gaze, de tulle ou de mousseline, fleuris de roses, semés de pois, enguirlandés de rubans — évocateurs de jolis yeux baissés, qui savent si bien se relever, de peignoirs clos que tant de hasards heureux peuvent entr'ouvrir — petits bonnets ingénus et pervers, bonnets des estampes du XVIIIe — de la Laitière — de la " Gimblette " — bonnets aussi de Ste-Catherine, qui cachent des déceptions, de beaux rêves en fuite — tous bonnets légers, aériens qui s'envolent si facilement, au grand vent des ailes de moulin.







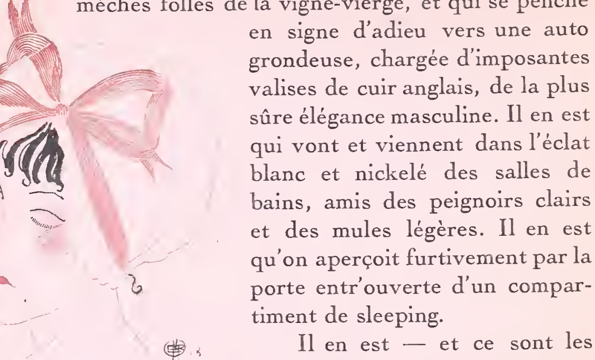
Je leur dois un doux souvenir de guerre. Dans un secteur pelé, je connaissais une maisonnette prétentieuse et médiocre qui dressait sa tourelle de carton au bord d'un chemin gluant, sillonné nuit et jour par les voitures du ravitaillement et les caissons de l'artillerie lourde. Une jeune femme habitait là, à qui je n'ai jamais adressé la parole; mais je lui avais voué une tendresse passionnée. Je ne me rappelle plus rien d'elle, que son bonnet. Il était rose et noué d'un large ruban. Ce petit bonnet représentait pour moi la paix, la poésie, la joie de vivre, et l'Amour.

⁂

Il est des petits bonnets qui sont faits pour le matin, qu'on noue négligemment au-dessus d'un cou pur, et qui accompagnent si bien les tons chauds du kimono; des bonnets pour recevoir cet ami dont la tendresse s'autorise à vous venir relancer avant midi. Il en est qu'on imagine dans



le cadre d'une fenêtre fleurie, caressé par les mèches folles de la vigne-vierge, et qui se penche en signe d'adieu vers une auto grondeuse, chargée d'imposantes valises de cuir anglais, de la plus sûre élégance masculine. Il en est qui vont et viennent dans l'éclat blanc et nickelé des salles de bains, amis des peignoirs clairs et des mules légères. Il en est qu'on aperçoit furtivement par la porte entr'ouverte d'un compartiment de sleeping.



Il en est — et ce sont les plus chers — qui se perdent dans la dentelle des oreillers.

⁂

... Il faut surtout chérir les bonnets de lingerie, les délicieux petits bonnets, parce qu'ils ne sauraient se porter avec un pyjama. Et le pyjama est peut-être une toilette pour la femme que l'on désire, mais point à coup sûr pour celle que nous aimons.



Robert BURNAND.



BOLÉROS

Je vous ai nommée Diane, vous Gisèle et vous Valentine, parce que, bien que beaucoup d'imagination entre dans notre rencontre, j'aime à préciser les images que je me fais...

J'étais sur la margelle de marbre rose qui ceinture non plus l'eau noire où le ciel pose, renversée, sa coupe d'argent, mais une inextricable brousse poussée dans le bassin désséché, lorsque je vous ai aperçues, toutes les trois. Les portiques du Trianon encadraient vos silhouettes d'un arc triomphal et léger, et vous descendiez les marches de marbre, rose aussi, avec je ne sais quoi d'aérien et d'ailé qui ajoutait au printemps divin, fougueux et frêle tout ensemble, en ce parc où tout se répond et s'équilibre suivant la pure et classique harmonie. Et un nom m'est venu, inévitable : Watteau. Oui, Diane, et vous aussi Gisèle, et vous aussi Valentine, en ce coin de nature heureuse et cadencée je vous ai associées, Verlaine encore aidant, à l'image de quelque fête galante ou

de quelque embarquement tout proche pour Cythère proche aussi, puisqu'aussi bien les futaies sont accueillantes et que le canal est là pour vous y conduire.

Et ce n'est point une illusion. Vous-mêmes prêtiez au mirage à cause, sur vos robes claires, de ces vêtements légers et vagues où la brise soufflait comme en ces collets de soie que portent les marquises de Watteau. C'est peu sans doute, mais il n'en faut parfois point davantage pour imaginer et philosopher... J'admirai que ce qui fut un agrément d'autrefois collaborât à vos grâces modernes, et qu'il vous plût de piller le passé pour l'ajouter à cet instant, à ce jour de printemps finissant, à cet ivre parfum de jeunes pousses, à ce ciel changeant et fin comme un visage rougissant, à ce paysage tout empli d'un sentiment délicat et de la noblesse des époques disparues.



Cependant, vous vous avanciez et je vous distinguais mieux. Des détails que je ne percevais point m'apparurent. Ce que je prenais de loin pour des petits collets étaient de ravissantes vestes écourtées et des boléros ingénieux... Vous, Gisèle, vous avez pris à quelque torero le goût de ces passementeries merveilleuses sur votre vêtement de satin ; vous, Valentine, c'est de quelque mandarin que vous avez hérité cette parure : kimono court ouvert sur ces arabesques où s'encadre un rococo paysage chinois ; vous enfin, Diane... Mais c'est vous qui, j'en fais l'aveu, m'avez le plus étonné. Au-dessus d'une jupe bouffante et plissée à la ceinture ainsi qu'une culotte de turco, vous portiez un boléro où des galons se tordaient ainsi que sur la tenue fameuse de notre armée d'Afrique. Avez-vous des goûts belliqueux, belle Diane chasseresse, ou trouvez-vous simplement amusant ce paradoxe



de convertir en fantaisie primesautière un uniforme plutôt sévère par ailleurs ? Je penche, Diane, pour cette dernière conjecture. Je revois votre bouche enfantine et vos yeux malicieux qu'effilait un sourire, et ce souvenir fixe ma certitude. J'en mettrais la main au feu — ce qui, entre nous, ne m'engage qu'à peu de chose — ; vous avez trop d'esprit pour qu'il ne vous ait point paru divertissant de faire, si j'ose dire, le zouave à votre façon.

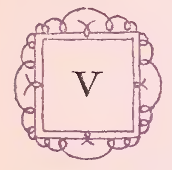
Mais que vous m'avez donc fait revenir de loin, et quel chemin n'ai-je pas parcouru, puisque, parti de Watteau, j'en suis, et par votre faute, au père Bugeaud !

LOUIS LÉON-MARTIN.





La Chenille



OUS êtes poète. Bien entendu vous n'écrivez jamais de vers, qui ne servent à rien du tout. Mais vous avez dans l'imagination un singulier dépôt qui fermente à certaines époques de l'année : au printemps principalement. Vous secrétez curieusement du lyrisme. Quand ça vous prend, vous vous mettez à secréter. On voit les mots qui sortent continuement par la filière, se suivent, s'allongent, conduits par la plume, en phrases, retournent régulièrement à la ligne, épaississent patiemment l'alinéa commencé, forment une toile brillante où les images viennent se prendre comme des insectes. Chaque fois que l'une d'elles donne dans le piège, vous avez, maniaque constructeur accroché à sa table comme l'araignée au haut de son étoile de fils, le même rire silencieux qui doit distendre les mandibules de l'arachnide à chaque mouche nouvelle qui vient se perdre, petit navire

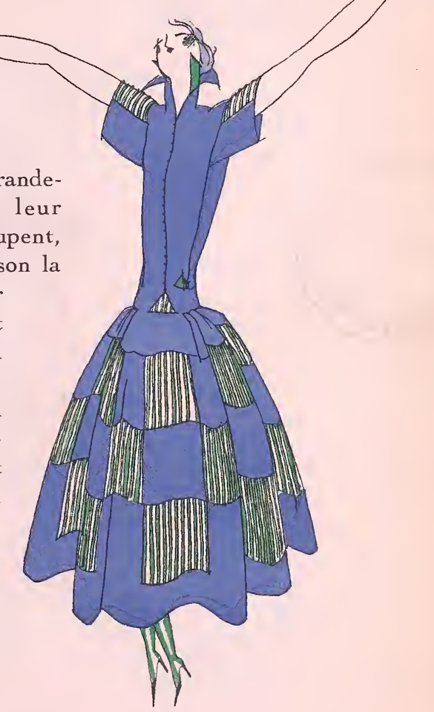
mal dirigé, dans la cruelle embuscade.

Alors, les gens savent cela. On récolte les fils étincelants sortis de nous-mêmes. On les recueille précieusement en n'évitant pas toujours assez bien de les casser, et lorsqu'il y en a une quantité suffisante, on les enroule sur des bobines qui prennent le nom de livres; et les amateurs trouvent cela très joli, curieux et bien fait.

La chenille, au sujet de quoi je dois dévider quelques mètres de substance poétique aussi brillante que possible, la chenille est dans un certain ordre d'idées comparable à la littérature. C'est une matière d'aspect velouté, de la forme d'un gros cordonnet, et qui n'en finit pas et se déroule intarissablement suivant les besoins (comme la littérature); il n'y a vraiment pas de raison pour que cela finisse. Je la crois secrétée par les couturières, qui ressemblent dans une certaine mesure aux poètes. On recueille la chenille. On s'en sert pour

écrire des œuvres d'imagination sur les robes, qui seraient sans cela nues comme les pages blanches d'un livre. Et les dames, comme les amateurs de romans, trouvent que cela est très joli, curieux et bien fait.

Les couturières, quand elles jugent qu'elles ont promené suffisamment, dans le sens "pékiné" et dans le sens "bayadère", en dessinant des cercles concentriques, des damiers épais, des chevrons et des brandebourgs, capricieusement, leur cordon de velours, elles coupent, elles rangent avec une chanson la pièce entamée. Et si leur provision diminue, elles n'ont qu'à faire une commande au fabricant qui vend la chenille.



Tandis que pour nous il n'est pas de fonds où renouveler notre stock, si l'on peut ainsi parler d'une matière aussi belle : l'imagination d'un poète. Quand nous avons débité notre petit métrage, nous coupons soigneusement le précieux fil dont nous ne savons jamais si nous pourrons reconstituer ce que nous

avons dépensé. Pleins d'appréhension, et mornes comme l'avare qui vient d'écorner son trésor, nous nous hâtons, pour aller reprendre des forces, vers une de ces bodegas où l'on trouve de gracieux esprits inoccupés dont la conversation est d'une utilité énorme, et, parfois, des dames jeunes et charmantes qui sont de rafraîchissantes Jouvences à nos esprits engourdis.

J'y vais.

Marcel ASTRUC.





MASQUES

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore,

et voici la saison des masques, et l'occasion d'avoir encore des regrets. Car ainsi que de bien d'autres choses excellentes, nous ne savons pas en user. Nous le chaussons comme un faux-nez, qui est ridicule et rend si triste qui le porte. A Venise autrefois, pourtant, que de piquant ce masque ajoutait à la vie, déjà si légère et si gaie! On voudrait savoir quel docteur en raffinement, quel accompli voluptueux inventa le premier ce charmant



passe-partout. Comme il s'entendait au plaisir!.. C'est que le plaisir gagne beaucoup avec le mystère, que notre époque ne goûte pas : elle est trop pressée, elle n'aime qu'à jouir, et ça, tout de suite. Au lieu que cette délicieuse compagnie qu'on voit courir au long des Mémoires de Casanova; dans les petits tableaux de Pietro Longhi, sur la scène de notre Marivaux, ou bien rêver dans les galantes assemblées champêtres de Watteau, elle ne dédaignait pas la pénombre et ses secrets hasards. Elle alla plus loin



même : elle en voulut trouver encore le bénéfice au grand jour, et fit le masque, ce triangle de nuit qu'elle se pose effrontément sur la partie la plus parlante du visage, le front et l'alentour des yeux, cachant juste assez ce visage pour le rendre méconnaissable, et cependant pas jusqu'au point qu'il puisse cesser d'inspirer le désir de le mieux connaître.



Le masque est charmant : il permet d'imaginer tout. Avec les belles, il intrigue; qu'elles l'ôtent, on a plaisir à les savoir plus belles encore, et que la découverte en soit un délice à vous seul réservé. Les laides, même, y trouvent un avantage : elles en

cachent leur disgrâce, et pour peu que la voix soit jolie, comme un regard bien franc est toujours beau, c'est pour elles un manque à gagner. Quel mortel comblé par une inconnue n'en ferait pas une déesse, et d'une rencontre





sans lendemain cesserait d'entretenir le souvenir unique, et de nourrir d'un si beau don le regret amer et chaleureux?

Le masque est charmant : il est le risque, l'aventure. Il autorise et favorise l'impossible; et c'est pour lui, sans doute, que fut écrit par un moraliste ingénieux ce vers mélancolique et sage :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...

Quel voyageur a rapporté des nuits orientales cette image, qui fait rêver, des tentes plantées par les nomades au bord des oasis, où, dans l'ombre venue, par l'étroit intervalle de la toile tendue entre deux piquets, une princesse insatiable passait la moitié de son corps, afin que les passants se fissent du bien de sa beauté, sans cependant que, la tête demeurant



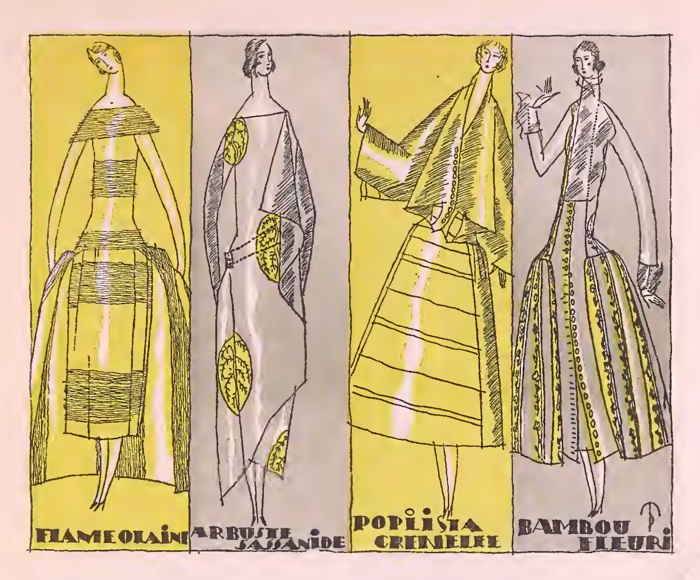
à l'abri, on pût savoir quel honneur cessait d'être sauf? — Tel est l'avantage du masque. (Une honnête femme en rougira: mais pas sans soupirer, sans doute. Au reste, si l'histoire semble inconvenante, comme elle a lieu dans le désert, on n'a qu'à supposer qu'il ne passe personne.)



Pour nous, qui ne faisons rien qu'à demi, nous avons remplacé — bien mal, mais, cependant... — le masque par la voilette, sous laquelle on peut cacher bien des rougeurs, qui souvent en diraient trop long. Toutefois, quand on les choisit épaisses, elles ne laissent pas voir les yeux, qui sont peut-être autant faits pour être vus que pour regarder. — Le masque, plus subtil, laisse passer le regard, et sous sa barbe de dentelle et sa cuirasse de satin, il donne ainsi à songer à ces malicieuses meurtrières à l'abri desquelles les défenseurs des places fortes d'autrefois lançaient, sans aucun risque, à l'assaillant des traits rapides et pointus.

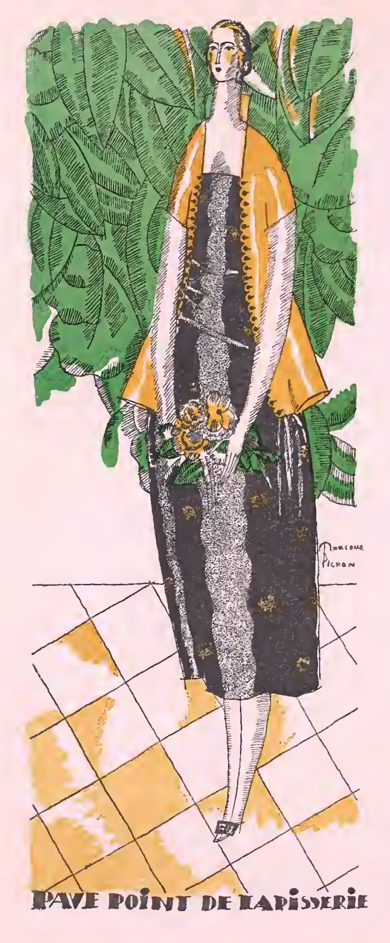


Emile Henriot.



DE QUELQUES TISSUS NOUVEAUX DESTINÉS A EMBELLIR LA SAISON NOMMÉE PRINTEMPS

On fait tout cè qu'on peut pour les femmes, pour qu'elles soient heureuses. Avec émulation chacun s'ingénie à prévenir leurs désirs. Le couturier s'offre à donner à celles qui veulent la forme, indifféremment, de vasques, de flacons de parfumerie de tous modèles, de meubles, de toutes constructions de tous styles : mosquées, par exemple (rien de



PAVE POINT DE TAPISSERIE

plus facile)... de tout ce qu'elles peuvent désirer et rêver.

Rodier, lui, leur prépare des étoffes dont je ne vous dis que çà ! *Djersabulle, Flamméolaine, Kashaduvetyne...* Et encore les noms ne donnent qu'une faible idée de ce que c'est !

Quand vous aurez votre costume de *Poplista crénelée,* vous verrez comme la vie sera belle. Il ne fera pas bon vous attaquer. Je ne peux pas très bien vous dire en quoi cela est : les tissus, pour moi, vous savez, bien que j'en écrive, c'est toujours ou du drap ou de la soie... Mais il y a là, à ce que je me rappelle, dans le tissage, un arc-en-ciel de couleurs *crénelées...* Un pur ravissement.

Citant pour mention seulement *Les Motifs Afghans* (Afghanistan), je ne passerai pas sans un mot d'éloge aux qualités, nombreuses pour une étoffe

seule (soutachée, quadrillée, chinée), de l'excellente *Griline.* Mais j'ai hâte d'en venir à la *Granella,* à la *Dialisse,* à la *Tressine,* et à la *Côtelisse,* dont l'on fera des tailleurs unis. Il n'est pas une lectrice qui n'ait reconnu au seul énoncé les caractéristiques de chacune : La Granella est sans doute granulée ; la Dialisse, lisse ; la Tressine, tressée ; et la Côtelisse doit être à la fois lisse et côtelée, ce qui paraît difficile, mais n'est pas impossible.

Rien dans le domaine de la mode n'est impossible. Avec elle, il faut s'attendre à tout. Signalons encore la *Lisselaine,* tissu dont la qualité a, en plus, celle de posséder un nom de baptême parfaitement clair ; et le *Djersabulle,* auquel la même observation ne s'applique pas.

La décoration florale va jouer dans les industries



PALME HYDERABAD

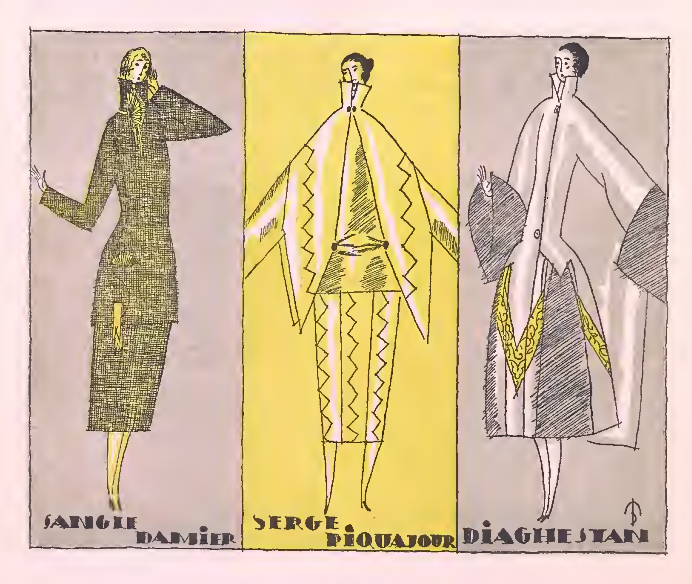
textiles un rôle nouveau et important (bien dit, n'est-il pas vrai ?) Vous en voyez deux exemples excellents dans *l'Arbuste Sassanide* (Quid ?) et *les Bambous fleuris.*

Mais quittons le règne végétal.

La place nous est mesurée effroyablement, comme on dit dans les journaux, pour entretenir nos lectrices des *Gilets Palmes de Hyderabad* (tout simplement) et de ceux du *Tehaout.* (Dieu vous bénisse.)

— Aurais-je éternué ?

CÉLIO.



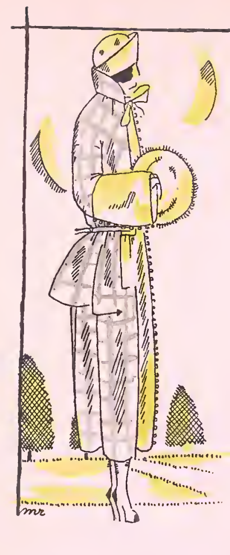


APPARENCES

CORISANDE se penche avec ironie et détachement sur la grille du balcon. Elle tourne le dos à la rue, où ne passent que des gens de peu. Des nuages, semble-t-il d'ici, l'enveloppent, et lui font un décor magistral, comme les "gloires" qui entourent dans les bons tableaux (ceux qu'il convient de payer 1.500.000 francs) les madones...

Elle a l'air angélique, c'est-à-dire complètement indifférent. C'est qu'elle sait qu'on la regarde. Elle, cela présente peu d'importance. Mais on regarde sa robe nouvelle.

C'est une longue tunique, une jaquette, un appelez-moi-cela-comme-il-vous-plaira. *As you like it!* eût dit Shakespeare. Et toutes les femmes présentes de s'écrier, principalement celles qui n'en pensent pas un mot :



— Ah! que j'aime votre jaquette!

Ce qui veut dire :

— L'idée m'en semble agréable. Et si c'était moi qui la portait, comme j'en modifierais l'élégance! Elle n'aurait plus l'air d'un sac de noix...

Mais Corisande soupire.

— Ce n'est pas une jaquette, dit-elle...

Elle était sûre de son *effet,* comme on dit au théâtre. Et, comme on dit en couture, c'était un *effet* — en effet! C'était une simple robe tailleur, construite, bâtie comme un tailleur, et qui n'a que l'air extérieur d'une jaquette.

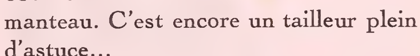


Toutes les femmes se rapprochent, curieuses. Et c'était vrai! Elles comprennent la ruse, tout à coup, comme en regardant ces dessins, vous la comprendrez vous-même immédiatement.

Comment ne pas se réjouir d'être la première à lancer une idée si nouvelle? Corisande, du balcon, et du

cinquième étage, tourne le dos aux autobus méprisables, qui transportent une foule, dont les robes ont l'air de ce qu'elles sont...

Iris, légère et le nez au vent, se promène au Bois sous un petit manteau. Mais elle est plus légère que d'habitude. Il n'y a rien de si léger qu'un manteau neuf. Et pourquoi ce nez au vent et cette fière insolence? O charmante comédienne brune qui, dans une pièce récente, promeniez d'acte en acte un "petit manteau", venez ici et prenez des leçons! Le manteau d'Iris est un faux manteau. C'est encore un tailleur plein d'astuce...



Quant au boléro que porte, pour recevoir ses amies, Florise, est-il utile de vous dire qu'il ne s'agit point d'un boléro? C'est encore un tailleur, mais plus dissimulé que la jaquette ou le petit manteau...

La malice des femmes est infernale, et si le démon venait sur terre et cherchait une place dans la couture, il n'y réussirait guère, car il

manquerait, auprès d'elles, d'imagination. Jadis, on m'apprit à ne point juger les hommes sur la mine. Et juger les femmes sur la mine est également dangereux, depuis l'invention du rose en poudre. Sur quoi donc les jugerons-nous?

Est-ce que vraiment le monde — et je parle du "monde", du vrai — est une usine de tromperies, une manufacture de maléfices, comme les écrivains évangéliques nous le laissent entendre ? Je me promène, homme timide, dans ces rues hostiles. Je vois un boléro, une jaquette, un manteau. Et ce sont trois personnes en tailleur.

Mais alors? ce monsieur qui passe en auto est-il riche, cette pièce dont on affiche le triomphe est-elle bonne, ce nègre est-il bon teint?

Et cette jeune femme blonde... Est-elle jeune?

Est-elle blonde?

Hervé LAUWICK.



GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DEUX

Spécialement consacré au Mariage

Mil neuf cent vingt et un. Quatrième Année

PLANCHES HORS-TEXTE



NOTRE PETITE TABLE

Ameublements de Style

Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Decorateurs

100, Rue du Faubourg-Saint-Antoine :: PARIS


ARLY
15, Rue Royale, 15
LONDRES
PARIS
NEW-YORK
Flacon réclame envoyé franco contre mandat de 10 francs



1, Rue de la Paix **MAPPIN & WEBB** (France) Ltd. PARIS

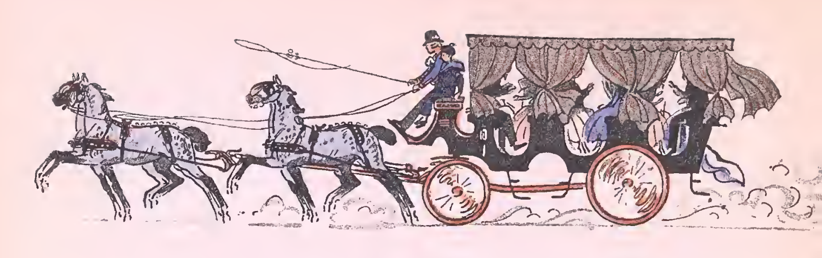
BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

LONDRES □ NICE □ MONTE-CARLO



Le Mariage aux Champs

Eh bien ! Céline... j'avais touché juste lorsque, l'été dernier, tandis que vous jouiez la comédie au château chez votre grand'mère, je vous y écrivais, en badinant, que vous nous apprendriez vos fiançailles, à l'automne... Pour un devin d'occasion, se tromper d'un mois, ce n'est guère. Ce que c'est, tout de même, qu'être psychologue ! Vous vous mariez. Je l'avais bien dit... Aussi, Mademoiselle, cela vous apprendra, pour une autre fois : ce n'est pas impunément qu'une combustible personne comme vous, sous le couvert de Musset, fait des agaceries à Silvio, quand c'est un trop joli cousin qui en tient le rôle. On se brûle à ce jeu, Céline. Vous vous êtes brûlée, c'est bien fait. On vous mariera au printemps... Et en voilà pour toute la vie, imprudente !



Il paraît — ce n'est pas vous qui me l'apprenez, car vous étiez distraite, en m'écrivant — il paraît que la cérémonie aura lieu à la campagne ? Je vous reconnais bien là, Mademoiselle Pas-comme-les-Autres. C'est au moins une idée à vous, ça encore ? Je la trouve charmante. Je vous vois d'ici, mariée de village, au milieu des pommiers en fleurs, qui auront l'air d'être de la noce, pour faire pièce à vos demoiselles d'honneur : savoir si elles seront aussi jolies ? Ah ! le piquant cortège ! On aura logé les invités chez les voisins. Le grand jour, il faudra les faire chercher de bon matin, en char à bancs. Et vous-même, c'est dans ce rustique appareil que Monsieur votre père vous conduira jusqu'à l'église. Le curé aura fait des frais : il aura une soutane neuve, et tous ses polissons d'enfants de chœur de beaux surplis blancs, tuyautés exprès. Les cloches sonneront pour vous toute seule, Céline ; et vous trouverez cela très émouvant. Car vous les connaissez, ces cloches. Elles ont sonné toutes les heures de votre enfance, et leur chanson vous est familière... Et dans votre village, lorsque la noce défilera, tout le monde sera là pour vous faire honneur. Les commères en beaux atours se mettront sur le pas des portes pour vous voir passer. La boulangère dira : « Elle est faraude, notre petite châtelaine !... » A quoi la demoiselle de la poste

répondra : « Et pas glorieuse, avec cela!... Elle n'a pas voulu se marier à la ville... elle a préféré son petit pays... Mais quel courrier pour le piéton!... » Et les laveuses aux bras nus s'arrêteront de taper leur linge dans la rivière, pour vous admirer, et plus d'une aussi, Céline, rêvera : « Quand viendra mon tour...»

Et puis, Céline... Et puis, M. le maire et M. le curé ne vous diront pas de bêtises, dans leurs discours. Ils vous connaissent, eux... Ils ne vous diront pas, comme ceux de Paris, que c'est un grand honneur pour l'arrondissement ou pour la paroisse, etc... Ils vous parleront de vous, de vos bons parents, de votre village.

Cela ne sera pas ennuyeux. Cela sera même attendrissant, et fort gentil. Et puis, il n'y aura qu'un nombre très limité de photographes, et pas de cohue. Et puis, la journée sera ravissante. Les fleurs seront vraies, le ciel pur, le déjeuner honnête, et fait chez vous... Et comme il fera beau, il aura lieu dehors; et votre table à vous sera servie dans le grand arbre où vous jouiez à Robinson, quand vous étiez petite, vous vous rappelez? On y aura installé une logette. Et à la fin du repas, Madame votre mère essuiera une larme; Monsieur votre oncle le général sera pompette et prendra son mirliton pour un bâton de maréchal; et les gars du pays viendront vous faire un charivari, afin que vous leur donniez à boire; et l'une de vos petites amies





sera déjà à moitié fiancée avec son garçon d'honneur. Et votre mari commencera à avoir envie de s'en aller — et vous, vous vous sentirez un peu de migraine... Mais contente, sans doute, aussi... Et la journée passera ainsi, comme elles passent dans la sereine paix de la campagne. Les folles de la bande feront une ronde sur la prairie, et les brumes du soir dérouleront leurs molles écharpes autour d'elles. Un petit cousin balancera sa petite cousine sur l'escarpolette ; et, cependant, la petite cousine poussera des cris aigus d'oiseau... Enfin, Céline, ce sera une jolie journée, sérieuse, gaie, pas officielle. Une journée entre les autres — mais plus heureuse que les autres, et pleine de promesses au milieu des aîtres familiers, des arbres amis, d'un horizon que vous aimez, qui sera là, autour de vous, comme toujours, affectueux, tranquille, éternel...



Et le soir, les invités partis, vous serez chez vous, Céline, toute rendue. Dans votre vieille maison familiale où successivement tous les vôtres sont nés, ont vécu, se sont mariés ; où l'on conserve, sous des globes, les couronnes de fleurs d'oranger des grand'mères. Au fait : où vous déposerez la vôtre, à votre tour, pour faire comme elles, sous un globe... Et cela fera plaisir à vos petits-enfants, plus tard, quand vous n'y serez plus, de savoir que vous aussi, vous en aviez une.

Émile HENRIOT.



DU RIDICULE DES CORTÈGES ET DES REMÈDES A Y PORTER

Je ne vois jamais un cortège de mariage monter l'allée centrale d'une vieille église sans penser à la plaisante description de la table à écrire de Madame de Genlis, selon Barrière, le spirituel fossoyeur des Mémoires historiques :

« C'était une table noircie par le temps et l'usage. On y voyait pêle-mêle des brosses à dents, un tour en cheveux, deux petits pots de confiture entamés, des coquilles d'œufs, des peignes, de la pommade, un demi-rouleau de sirop de capillaire, un reste de café au lait dans une tasse ébréchée, un bout de chandelle, une guirlande commencée à l'aquarelle, un peu de fromage de Brie, deux volumes bien gras et deux carrés de papier sur lesquels étaient griffonnés des vers. »

Eh bien, ce terrible ménage reste le symbole inanimé de tout cortège matrimonial. Donnez la vie à cette nature morte. Mettez la brosse à dents en forme de moustaches au père de la mariée ; ajustez le tour en cheveux sur la tête de la vénérable tante à héritage ; prêtez au fromage de Brie le grouillement de Madame la présidente ; calmez la toux du marié avec le sirop de



capillaire; agitez tout cela en grand désordre sur les dalles du temple et vous aurez un beau mariage en mouvement vers les autels.

Depuis la pureté des âges primitifs jusqu'à la charmante putréfaction de nos temps civilisés, les peuples ont fait le nécessaire pour monter sur un appareil ridicule l'amour légitime. Toute la beauté de l'autre — de l'illégitime — tient dans le mystère dont il est entouré. L'adultère même — cette chose inutile et démodée — garde le charme des volets clos, des voitures hermétiques, de la porte et des baisers dérobés.

Le mariage est au contraire l'étalage d'un accident prévu, la parade de mardi gras où le bœuf est remplacé par le marié, où les voiles de dentelle couvrent la victime pour la bien désigner au rire des marmitons, à l'érotique excitation des messieurs graves qui passent.

Si le cortège est indispensable à la joie des invités, s'il est destiné à mettre de la bonne humeur dans une triste cérémonie, on pourrait au moins le régler et l'ordonner. Une répétition générale, en costumes, suffirait peut-être. Elle éviterait l'horreur des couleurs opposées; car pour l'ordinaire, si la mère de la mariée est en vert, la mère du marié se pavoise de violet. Inévitablement le témoin de l'un a deux mètres d'altitude avec la sécheresse d'un peuplier sans feuilles, si le témoin de l'autre est énorme en largeur, court sur la hauteur. Celui-ci mène le cortège au pas de charge; celle-là se traîne et souffle à tous les pas. Les uns et les autres regardent à droite et à



gauche avec des yeux effarés. Quant à la mariée, elle lutte avec vaillance contre les deux petits pages qui tirent son voile au risque d'arracher la tête ou les cheveux.

Un bon metteur en scène éviterait ce désordre en une leçon et donnerait au cortège cette bonne tenue artificielle qui représenterait la bonne harmonie conventionnelle des ménages futurs.

Réglé comme une entrée de théâtre, le cortège révélerait les vanités, les besoins de paraître, le trompe-l'œil de la société bourgeoise. Mais il aurait le mérite de ne pas être laid, de la laideur qu'a l'infernal péché sans agrément.

Le voyez-vous le père de la mariée aux gros yeux béotiens d'animal en travail, dans le pénible effort de sa fonction : il donne le bras à sa fille pour l'aller; mais au retour il est délivré, il est allégé. Il a passé la demoiselle au nouveau répondant et vraiment il semble dire à ceux de droite et à ceux de gauche : « Mesdames et Messieurs, je viens d'écouler mon stock. »

Il est un moyen, un seul, de supprimer le ridicule des cortèges matrimoniaux; il faudrait supprimer le cortège. Mais le ridicule ne fléchit pas, quand autour de lui tout s'éboule. Le cortège survivrait au mariage : une dame de lettres, adversaire des noces légitimes, n'a-t-elle pas éprouvé le besoin de donner un fête préparatoire à son union provisoire avec un très jeune Seigneur. Elle a formé la longue procession de ses amis, qui pour la conduire à



l'hôtel, sans passer par l'autel ou la mairie, ont traversé le bois de Boulogne, les avenues de gloire et la place de la Concorde.

Combien sont-ils les poètes, les peintres et les musiciens qui savent se marier en silence dans la discrétion d'une mairie de village, dans la douceur romane d'une chapelle ? Quelle est la première jeune fille parmi les vraies, les incontestables et les très pures, qui aura le courage de supprimer dans la parure du mariage cette fleur d'oranger, enseigne mal odorante d'une vertu qui cesse d'être à l'instant ou elle se montre ? Cette jeune fille-là, cette audacieuse, aura la grâce victorieuse réservée aux grands précurseurs, si du même coup elle refuse de mener le cortège où personne ne garde la grâce de la jeunesse, où personne ne prend le bénéfice de la vieillesse ; car les têtes collectives sont sans poésie avec unanimité.

Les cortèges avaient leur raison d'être quand ils étaient organisés par la magnificence d'un Louis XIV ou l'orgueil en tunique antique de soie blanche d'un Napoléon. Et encore ! Le cortège du Sacre de Napoléon était tel que les généraux riaient et croyaient à une parodie. Si le mariage de l'Empereur et de la France avait du comique, que peut devenir le défilé des demoiselles Benoit et des Messieurs Durand ? Un cortège élégant, un sur mille, ne prouverait rien si ce n'est que certains êtres privilégiés peuvent mettre les plus ordes indécences sous des transparences de cristal.

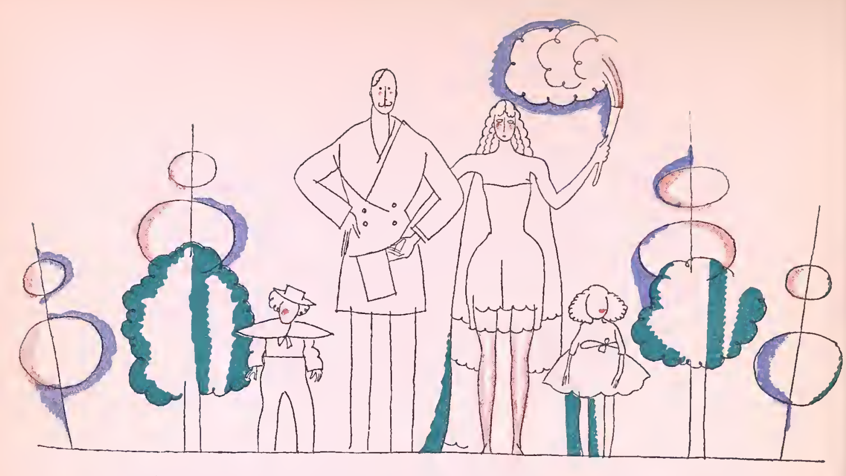
Jean de Bonnefon.



LE MARIAGE DANS L'ILE TORQUATE



Le Seigneur de Cholière, dans « La Forêt Nuptiale », livre qui lui est attribué et dans lequel est "représentée une variété bigarrée non moins émerveillable que plaisante de divers mariages ainsi qu'ils sont pratiqués par plusieurs peuples et nations étranges", ne dit pas un mot, bien qu'il paraisse très informé, sur les coutumes torquatiennes en cette circonstance. Il ne faut pas s'étonner outre mesure de ce silence en songeant que la découverte de l'Ile Torquate, qui est comme une des actions les plus



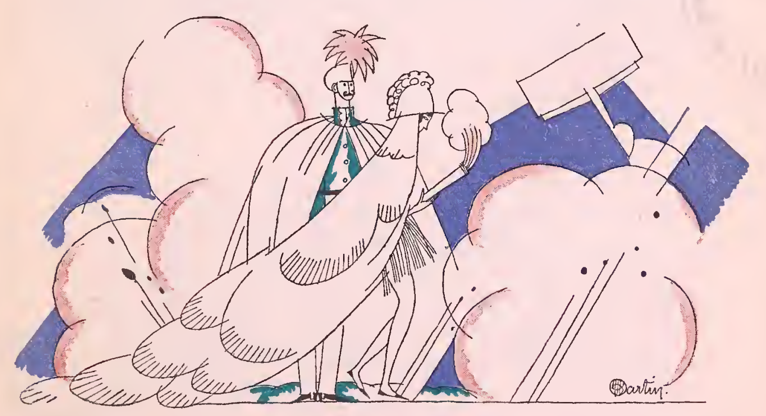
notables des navigateurs de notre temps, est encore de date récente et qu'il appartient à nous, chroniqueur de l'expédition fameuse, d'ajouter un chapitre nouveau à cette « Forêt Nuptiale ».

Personne ne peut supposer, malgré la merveilleuse originalité de cette île, que les indigènes se reproduisent par la seule force d'une élégante pensée. C'est un charme de Torquate que de ne pas s'éloigner sur ce point des autres pays où seule l'originalité de l'esprit est considérée comme un vice de conformation. Les filles de Torquate se marient toujours pour connaître le plaisir d'aimer, celui de réaliser leur désir très vif de jouer à la maîtresse de maison, et quelquefois pour avoir des enfants, ces enfants qui sont l'héritage du peuple et, par la suite, changent de caste, selon leur valeur, en s'élevant jusqu'aux situations les plus honorables. Les élégants et les élégantes ne s'acharnent pas à cette besogne, leurs origines ne sont donc point douteuses. Tout indigène de Torquate,

quel que soit son sexe, sort du peuple, ce qui lui permet, avec le temps et le bon vouloir de sa fortune, de renier ses père et mère avec moins de cérémonies que Judas l'Iscariote n'en mit pour renier Jésus son maître.

A Torquate il n'existe pas, à proprement parler, un type unique de cérémonie nuptiale, si ce n'est pour la basse société. Pour celle-ci la pompe en question rendrait une lice jalouse de ses mœurs. Mais pour l'élite de la race les cérémonies sont diverses selon la multiplicité des individus, des caractères et l'humeur des fiancés. La cérémonie du mariage n'est pas pour une blonde ce qu'elle est pour une brune. Il existe de même des mariages mélancoliques, des mariages scientifiques, des mariages universitaires et des mariages militaires, des mariages de pure poésie et des mariages mal assortis.

L'amour du disparate fait, parfois, rechercher ceux-ci. Le décor du temple, l'ornementation de la salle des fêtes s'inspirent de l'architecture des deux jeunes gens. Il y a des



salles de mariage pour bossus, unijambistes, culs-de-jatte, chauves et boiteux. Ce principe donne naissance à des arrangements pittoresques accueillis avec faveur par les étrangers. Nous avons assisté pour notre part à « un mariage mélancolique ». Rien de plus distingué. Une jeune fille pâle, un jeune homme à la tête inclinée sur le col comme par la faute d'un furoncle, une musique légèrement hawaïenne, tels étaient les principaux éléments de cette fête délicate. Chacun sortait de sa poche un petit vase lacrymogène de proportion discrète, et pleurait deux ou trois larmes, pas plus, une quatrième suffisant à faire déborder le vase, tout en célébrant son auteur pour son manque de tact.

Voici donc nos gens mariés. Avec l'accomplissement du dernier acte de ce grand jour, l'originalité des mœurs torquatiennes disparaît. Trois mois à peine après son mariage, une Torquatienne de qualité n'est pas très différente d'une fille sacrée des vieux pays. Et c'est ici qu'intervient l'amant prédestiné, ses erreurs et ses charmes, et ce je ne sais quoi de subtil qui, de même que le duvet léger d'un beau fruit, disparaît avec la réalisation de la propre cérémonie nuptiale du héros.

PIERRE MAC ORLAN.





Le fer à cheval

Présages de Bonheur

Les Enfants du Cortège

Mlle Nicolette — quatre ans — et M. Philippe — six ans — ont été invités au mariage de leur grande cousine Jacqueline... Connaissez-vous des mariages sans enfants? Moi pas. Au besoin, on en commanderait en temps utile aux parents éloignés... Donc Nicolette et Philippe ont été invités. Ce fut un événement. On a commandé pour Nicolette une robe de style — ce qui prouve que le style n'est pas

toujours l'homme, — et Philippe s'exhibe en un Eaton exactement ajusté, avec un faux col en ripolin, d'où sort sa tête d'api aux yeux constamment étonnés.

Au défilé, Philippe et Nicolette ont, suivant l'usage, un succès fou.

— Oh! cet amour! dit-on en voyant Nicolette.



Le gui

Et la petite passe, sereine, aux côtés de Philippe, écarlate de plaisir... Ils sont heureux, ils sont extrêmement heureux, et ils sont le symbole du bonheur qui près d'eux se conclut. Maeterlinck a confié jadis à deux enfants la conquête de l'oiseau bleu. Maeterlinck sait bien ce qu'il fait. Philippe et Nicolette sont ici avec leur innocence qui est le secret de la félicité, et leur béatitude qui en est l'immédiate et simple expression. Et ils figurent encore la promesse du bonheur qui appartient, à ce qu'on dit, aux familles nombreuses, si bien qu'ils sont en somme un présage et une fin...


L'oiseau bleu

Mais, comme vous le pensez bien, ils ne s'en doutent guère... L'instant de la quête est venu. Philippe s'embarrasse dans son chapeau, ses gants blancs, et la main que lui tend Nicolette.

Enfin il se débrouille. Nicolette, au passage, lui a lancé :

— Godiche !

Ce qui l'a rendu confus. Et ils commencent. Nicolette sourit avec grâce et salue gentiment de la tête en recevant à la fois les hommages et les pièces blanches. Philippe s'applique, et il salue aussi avec un sourire en pavois d'une oreille à l'autre. Il salue même tellement que Nicolette, agacée, a dû rectifier de nouveau :

— Toi, t'as rien à faire. Pense à autre chose !

Alors, il s'essaye à l'indifférence et prend un air gentleman.

Philippe et Nicolette sont encore le symbole des petits orages dans le bonheur. Il n'est pas de ciel sans nuages, pas de ménage non plus. Philippe a pris le bon parti, qui est de laisser faire, et Nicolette, la quête terminée, l'a remercié d'un :

— Tu es un bon gros !

Qui l'a tout ragaillardi.

Maintenant, Philippe et Nicolette assistent à la réception. Il y a un buffet magnifique et qui contient toutes les merveilles du monde. Tous deux lui font honneur, un tel honneur même qu'il se passe des événements étranges. Nicolette se sent le cœur un



La bête à Bon Dieu

peu lourd et des envies de s'esclaffer à tout propos, et Philippe voit tourner autour de lui les gâteaux, le buffet, les lustres, les beaux messieurs et les dames élégantes, la cousine Jacqueline elle-même. En même temps, Philippe sent s'épanouir en lui des sentiments très tendres, et il embrasse Nicolette qui se laisse faire et qui rit drôlement.

Philippe et Nicolette sont le symbole des imprudents. Ils ont voulu trop prendre à la vie, plus qu'ils ne pouvaient raisonnablement en attendre. Papa et maman les emmènent. Au demeurant leur tâche est terminée. Dans le domaine des présages, Philippe et Nicolette doivent maintenant laisser la place à un petit bambin charmant, le bambin au carquois, et qui, les yeux débandés, fixe d'une flèche sûre un bonheur que deux êtres au moins espèrent durable.

LOUIS LÉON-MARTIN.



Le meilleur porte-bonheur



les mariages au théâtre

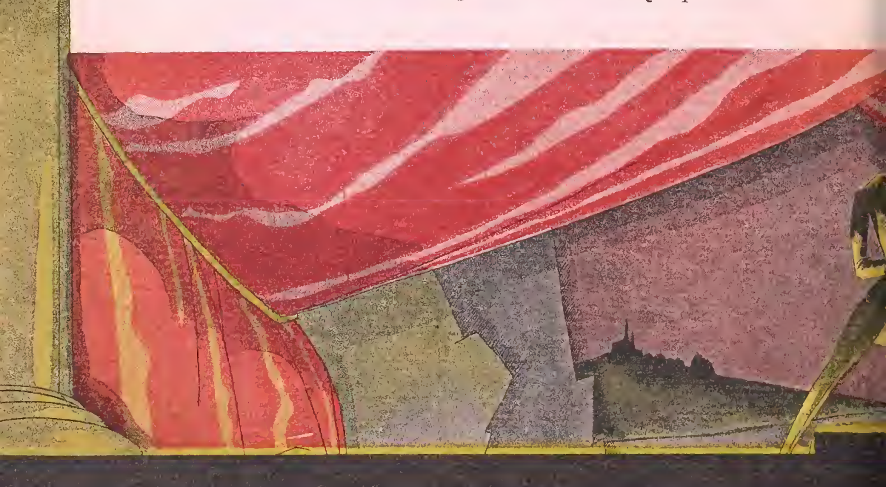
Il y a vingt ans, au dernier acte d'*Amants,* Vétheuil disait : « En somme, c'est une jolie pièce : ça finit par deux mariages. » Telle était la loi inexorable des anciens dénouements, selon que la pièce était comique ou tragique : le mariage ou la mort. Des temps plus doux sont venus. Les armes sont prohibées sur la scène, et le dernier coup de feu que nous ayons entendu était tiré dans la coulisse, il y a un an, au dernier acte de l'*Animateur*. Quant au mariage, il est tout à fait passé de mode; et Vétheuil aurait bien de la peine à trouver « une jolie pièce ». Mais Vétheuil a aujourd'hui soixante ans et ne va plus guère au théâtre.

Quelle différence entre les pièces de son temps et celles-ci. Il y a seulement dix ou quinze ans, nous avons vu la petite chocolatière se marier, et aussi la nièce de l'archevêque de Paris, dans la *Folle enchère,* et Primerose, et tant d'autres. Le dernier grand mariage qu'on nous ait montré, c'était dans la *Belle aventure*. Les auteurs avaient bien fait les choses, car il y en avait un au début, un autre à la fin, et quelque chose qui y ressemblait beaucoup vers le milieu.

Ces mariages étaient charmants, et le plus souvent pittoresques. Et plus ils étaient bêtes, et plus le public était content. Les rois épousaient les bergères, les filles de ducs épousaient les roturiers, les fils d'athées épousaient les couventines,

les Américaines épousaient les officiers d'artillerie, les vieux viveurs épousaient les petites souris, et les hommes vierges épousaient les filles mères. Et il n'y avait rien de plus agréable ni qui chatouillât plus gracieusement la vertu. Ils étaient de trois quarts tous les deux. Elle mettait la main dans celle qui lui était tendue. Quelquefois elle laissait toute la tête sur cette épaule prochainement conjugale. Le bonheur se peignait sur leurs traits. Tous deux, incapables de paroles, murmuraient un nom, un mot. Lui, la baisait au front. Et le rideau tombait lentement.

Depuis la guerre, c'en est fini de ces heureuses épousailles. On dirait que la Providence a tout à coup retiré cette bénédiction au peuple de la rampe. C'est d'abord l'ingénue qui a disparu. Au Conservatoire on en fabrique à grand'peine une ou deux par an. On les amène au début de juillet, en robe blanche, devant un jury de vieux messieurs, à qui elles disent, d'un air étonné : Le petit chat est mort. Après quoi, elles jettent leur innocence par-dessus l'Odéon, et courent jouer des pièces de M. Gandera. Elles ne sont plus mariables. Vous direz que, faute d'ingénue, l'on peut épouser aussi une amoureuse. Je l'avoue ; mais ce mariage, toléré par les lois, est réprouvé par l'usage. Les amoureuses sont toujours un peu des veuves : veuves d'une illusion ou d'un désir. Pour un bon mariage, il faut une voix perchée, une perruque blonde, un petit nez et des petits yeux ronds. On n'épouse jamais de brune, sauf Mademoiselle Lély. Et encore les mariages qu'elle fait



sont difficiles et mouvementés : rappelez-vous le *Rubicon* ou la *Belle Aventure*.

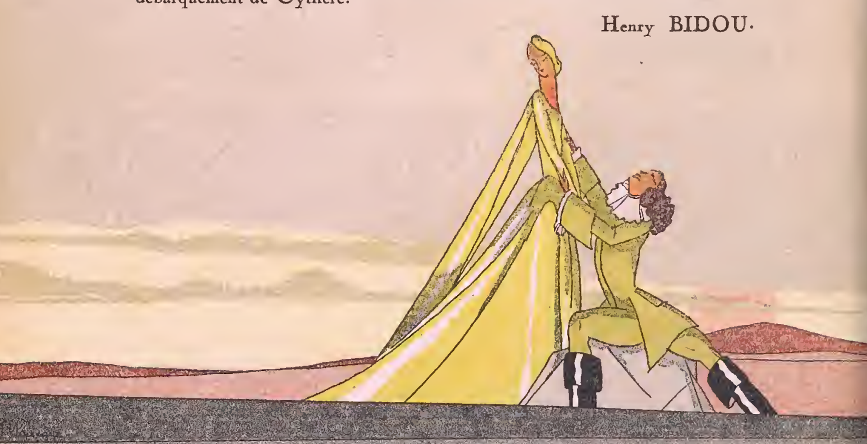
L'ingénue disparaît, et le jeune premier aussi. Presque tous ceux qu'on voit au Conservatoire sont des nabots hideux, avec de grosses têtes sur lesquelles flotte leur chevelure, comme une herbe aquatique. Alors qui marierait-on? L'amoureuse avec l'amoureux? Mais comment conduire sans accident jusqu'au dénouement blanc des personnages si tumultueux, si enclins à la frénésie et au désespoir, et si fortement accoutumés à tomber dans les bras l'un et l'autre! Comment leur faire attendre le dernier acte? Et au fait pourquoi les marier? Ils divorceraient. Le mariage n'était un dénouement que tant qu'il était définitif. Dans le théâtre contemporain, je ne vois guère que les duègnes et les pères nobles qu'on puisse conduire à l'autel. Que risquent-ils? Leur vie est faite, et qu'est-ce qu'un serment de plus à qui a les cheveux gris!

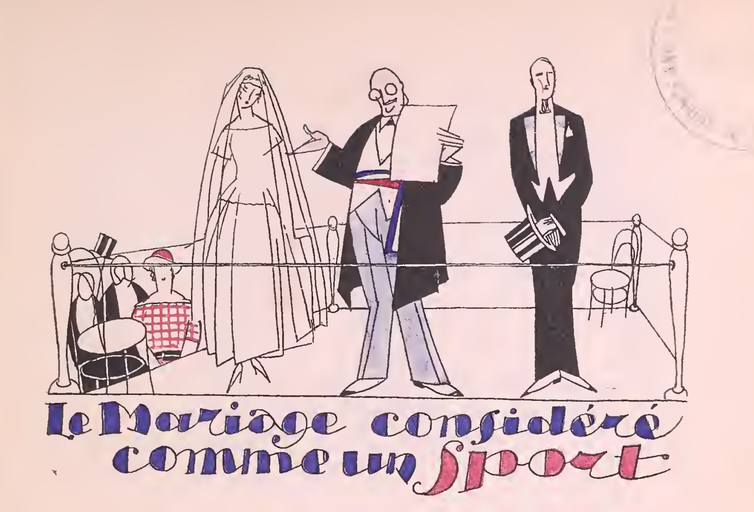
Mais les auteurs n'osent plus marier même les vieillards. Ils se contentent de leur donner de petites amies; et pour celles-ci ces vieux Anacréons représentent une faveur inespérée du sort. Ils sont le refuge contre le hasard. Voyez dans la pièce de M. Coolus, au théatre Michel, comment Mlle Renouardt quitte M. Etchepare, qui a encore toutes les boucles, pour M. Tarride, qui paraît rassis. Et pareillement dans l'*Ecole des Cocottes*, Mlle Spinelly qui a pour amant, au premier acte, le même



M. Etchepare, atteint au dénouement à l'amour d'un ministre. Comment expliquer une préférence si marquée pour les Saturnes et les Anchises? C'est, n'en doutez pas, un effet sur les petites âmes de l'inclémence des temps. Les graves événements ont d'étranges et profonds échos dans les esprits frivoles, qui semblaient devoir en être le moins touchés. On sait que les tremblements de terre épouvantent les poules. Il est impossible de prendre une comparaison de plus près. Nous venons de passer par le plus épouvantable des tremblements de terre. Il en est resté dans nos mœurs une prudence générale et une appréhension universelle. C'est pourquoi vous n'entendrez plus au théâtre d'hymnes en l'honneur du jeune amour; il comporte trop d'aventures. L'armistice est signé, et le traité de paix l'a suivi. Gloire au vieux monsieur, esprit pacifique! Et c'est aussi pourquoi il n'y a plus de mariages au théâtre. Le mariage, c'est tout de même le départ pour l'inconnu, l'embarquement à deux. On ne veut plus effrayer le public en lui montrant de tels risques. Il resterait sceptique et méfiant. Il ne suivrait pas la barque enchantée. L'amour, aujourd'hui, c'est le débarquement de Cythère.

Henry BIDOU.



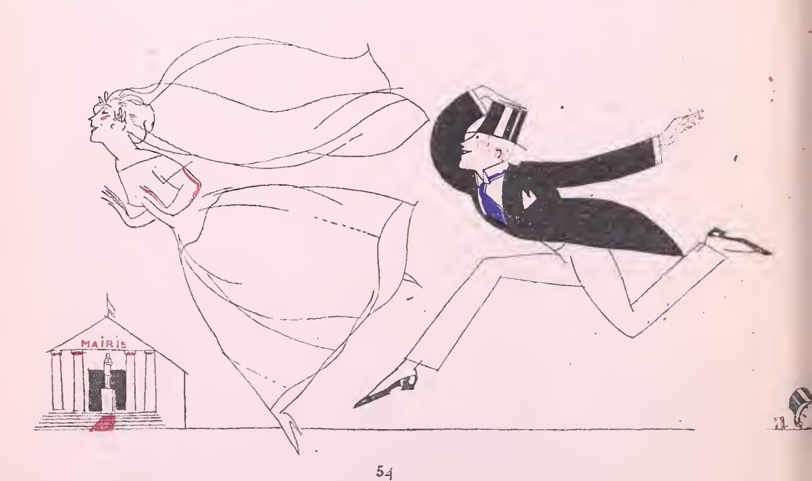


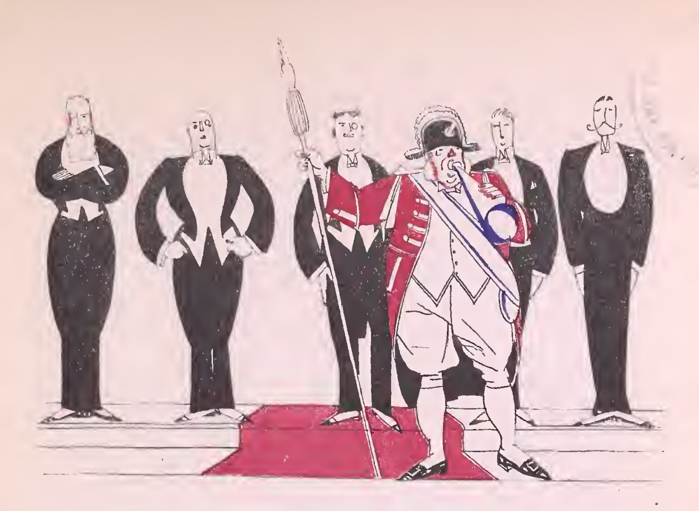
Le Mariage considéré comme un Sport

On hésite à se marier, et l'on a tort. On se dit que l'on est mieux dans les bas côtés que dans les chics bancs d'œuvre, avec les douairières qui occupent le premier rang, tandis que s'amusent dans les coins les bons jeunes gens avec les petites dames sans conséquence... Seulement la société ne tolère qu'un temps ces fariboles. Passée la juste limite de l'indulgence, elle exige qu'on opte, qu'on prenne parti : c'est-à-dire une femme mariée ou une jeune fille à marier. Il faut faire un sort à l'un des membres de l'association. Celui qui résiste, elle l'élimine, comme doit le faire tout organisme soucieux de sa conservation, le renvoie aux demoiselles, et le prive d'avantages sans nombre.

Mariez-vous donc, jeunes gens ! Que si la crainte seule vous retient de trouver dans l'union légitime trop de banale

sécurité, et l'absence du tentant imprévu, n'hésitez plus. Le mariage n'est plus qu'une variété dans l'ordre sentimental, une épreuve — la plus piquante de toutes — qui ne doit pas manquer à une véritable expérience. Vous croyez acquérir, en prenant une jeune fille, une fade certitude de bonheur domestique. Quelle erreur ! La jeune fille fait patte blanche. Elle prend l'allure de commande, joue le piano qu'il faut, vous accorde le visage convenable, ne délivre qu'à la chambre à clef la vierge orageuse qui couve sous sa robe simple. Les coudes au corps, elle mange, boit, ne dérange pas les plis de sa jupe pour n'en pas faire évaporer les parfums, par sa mère complice préparés, sourit — mais cette bouche, Monsieur, rira, tandis que se soulèvera cette gorge prisonnière — marche, avec aux talons la chaînette de Salambô, pour le thé, dans l'appartement, mais contracte la mâchoire, *veut*, *patiente*, s'interdit de bondir...





Prenez-la, vous la découvrirez. Ebahi, vous assisterez à la captive délivrée. Vous aurez eu la plus belle minute, et, dans l'avenir, quoi qu'il arrive, sa sympathie. Elle suivra peut-être une route différente de la vôtre. Mais vous aurez été son premier compagnon — qu'elle ne pourra oublier.

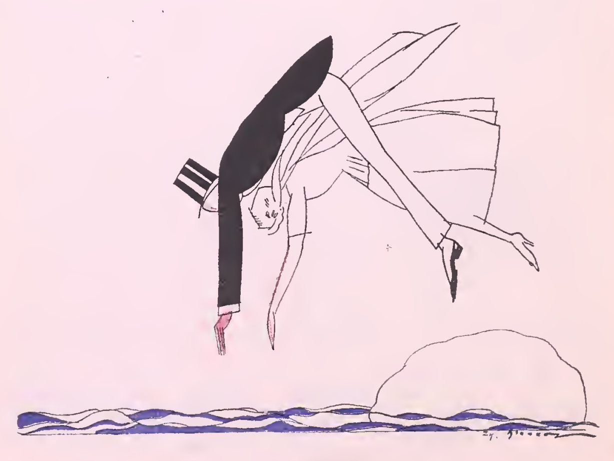
Et vous, Mesdemoiselles, mariez-vous, et utilisez, en somme, un corps transitoire dont la jouissance ne vous est concédée que pour un court terme. N'ayez pas peur de la vie — qu'il faut troubler; sans cela en quoi différerait-elle de la mort? Ne contrariez pas votre cœur (ce qu'il y a de meilleur dans la nature humaine) conformez-vous aux avis de cet ingénieux organe, origine de toutes les savantes combinaisons de sentiments, qui prête son unique charme à l'existence. Allez! et trouvez-nous, précieuses collaboratrices, toutes ces subtiles complications et tous ces beaux cas psychologiques que nous vous rendrons ensuite dans nos

livres, et dont nous ferons les sujets de pièces émouvantes que nous vous convierons à voir, pour vous demander : Est-ce bien cela ?

La société, pour sauver le mariage utile à sa conservation, lui accorde toutes les revendications qu'il veut. Quel avantage présente maintenant contre lui l'union libre, si fière jadis de ses fameuses portes de sortie ? On se marie comme on fait une pièce : en collaboration. Tant que les deux esprits se complètent, en s'opposant, tant que se produit, comme l'explosion du contact de l'étincelle et du mélange gazeux, entre les deux natures la réaction nécessaire au mouvement — qu'on me pardonne ce langage emprunté à l'automobile — on ne change pas de carburateur...

... Je veux dire : de collaborateur.

Marcel ASTRUC.





Voyage dans la lune de miel

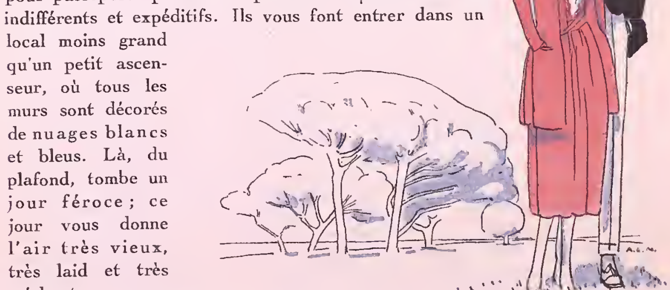
Voici une belle lune toute neuve, de fraîche couleur d'or. Elle possède, chers amis, l'éclat et la forme de l'anneau (non moins neuf) que l'on vient de vous passer au doigt. Si vous le voulez, vous pourriez mettre chacun cet anneau devant votre œil pour regarder au travers, comme on fait au travers de ces petits trous rusés pratiqués dans les porte-plume d'ivoire (ou d'os) que l'on vend sur la montagne et sur les plages. Dans ces porte-plume, on voit la Dent du Midi ou le Mont Saint-Michel, aussi lointains qu'un rêve. Mais dans vos luisants anneaux d'or, c'est la très prochaine et très chère réalité qui vous apparaîtra. Vous découvrirez, grâce à ces miraculeux et légers télescopes, les pays où vous serez demain : les pays de la lune de miel!

Ces pays sont vastes et vagues, à la fois dociles et alléchants. Pour y atteindre, vous n'avez pas besoin d'employer le tapis magique du conteur persan, ni le carrosse de Cendrillon, ni cette monture suspecte qu'une basse vêtue de rouge offre, comme moyen de transport, à ce ténor qui salue, chaste et pure, ô Marguerite, votre demeure! Il suffira, Monsieur, de vous y prendre, comme l'on dit, un peu à l'avance. Vous vous rendrez dans un magasin des boulevards, placé entre un confiseur (qui jadis s'occupa des

amis de Cicéron) et un libraire (qui reçoit toujours fort bien les amis de livres); là, vous obtiendrez peut-être, contre des sommes résolument obèses, de longs papiers pliés en trois. Ces papiers vous permettent de monter, le soir de vos noces, dans l'un de ces confortables wagons que les anglais appellent *bed-car* et les français *voiture à dormir...*

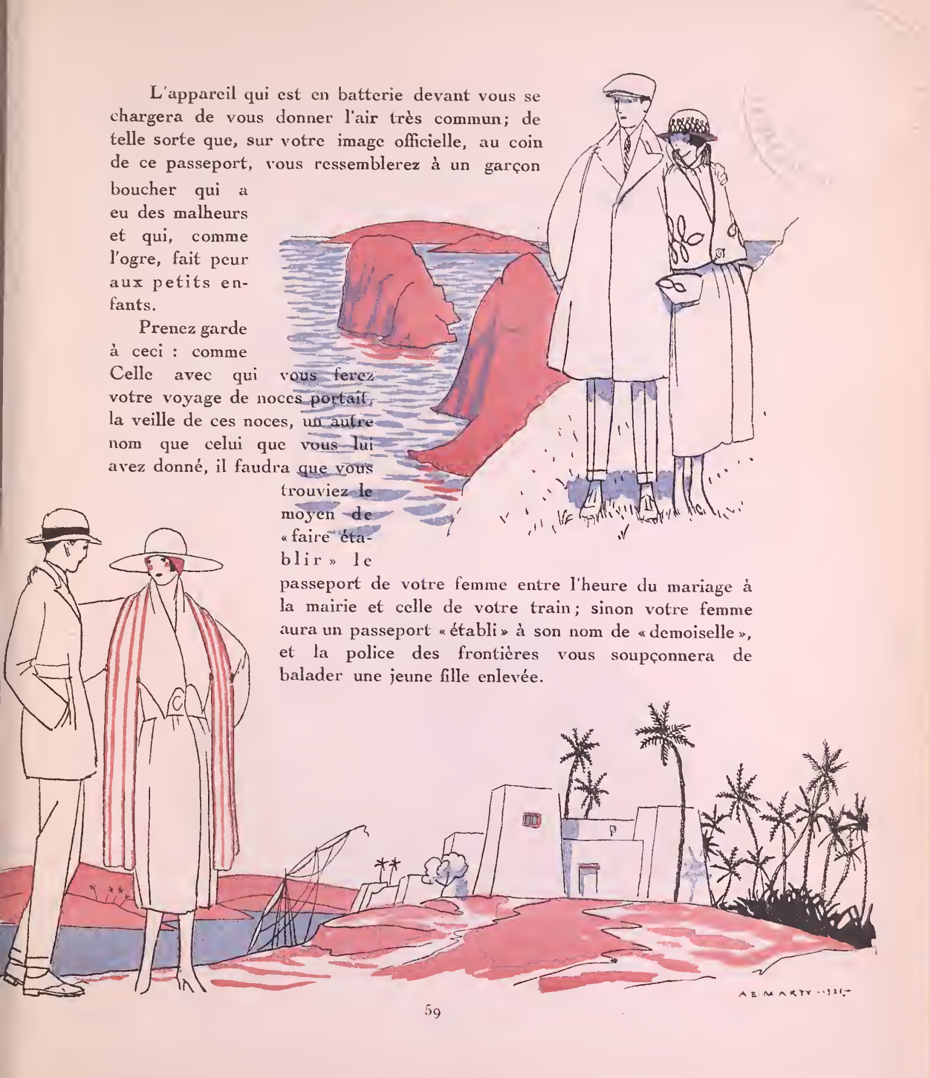
Mais n'oubliez pas, Monsieur (ni vous, Madame) que notre globe n'est point du tout la salle des Pas-Perdus. Les frontières ne sont plus des coutures défaites; elles ont été solidement recousues, depuis près d'un lustre, par les soins d'une police internationale, et cette police exige que vous vous munissiez d'un passeport.

Sur ce passeport, vous devez faire coller votre photographie et celle de « votre dame ». Les photographes pour passeports pullulent à présent. Ce sont des êtres indifférents et expéditifs. Ils vous font entrer dans un local moins grand qu'un petit ascenseur, où tous les murs sont décorés de nuages blancs et bleus. Là, du plafond, tombe un jour féroce; ce jour vous donne l'air très vieux, très laid et très méchant.



L'appareil qui est en batterie devant vous se chargera de vous donner l'air très commun; de telle sorte que, sur votre image officielle, au coin de ce passeport, vous ressemblerez à un garçon boucher qui a eu des malheurs et qui, comme l'ogre, fait peur aux petits enfants.

Prenez garde à ceci : comme Celle avec qui vous ferez votre voyage de noces portait, la veille de ces noces, un autre nom que celui que vous lui avez donné, il faudra que vous trouviez le moyen de « faire établir » le passeport de votre femme entre l'heure du mariage à la mairie et celle de votre train; sinon votre femme aura un passeport « établi » à son nom de « demoiselle », et la police des frontières vous soupçonnera de balader une jeune fille enlevée.



Le pays de la lune de miel est l'Italie. Vous le saviez? Est-ce possible! Il se peut qu'un souci d'originalité assez lâche vous pousse à ne pas vouloir « faire comme tout le monde », et que vous renonciez à l'Italie, parce que les autres n'y renoncent pas assez. Alors, traversez la Mer : c'est-à-dire la Méditerranée. Vous serez très facilement tuyauté sur le Maroc (les frères Tharaud, André Chevrillon, etc.). L'Égypte est aussi très bien portée :

Allez, allez toujours!
Et filez
Au tempte de Philé
Le parfait amour!...

Ainsi chantait Antinea, dans la première version de *l'Atlantide* et à ses moments perdus. Il y a aussi les Iles. Celle de Crète est à éviter : depuis Hélène, on ne part plus pour la Crète. Si vous choisissez les Canaries, allez-y au printemps, époque où les oiseaux de l'île sont encore verts comme les feuilles (ils ne jaunissent qu'en automnc). Peut-être, si vous vous mariez prochainement, ne ferez-vous pas mal d'aller aux Baléares; l'hiver y est doux, agréablement bercé par les palmes; de grands jardins, le long des pentes, unissent la mer au ciel; et la nuit, parfois, Chopin, qui y fut guidé par George Sand, laisse errer dans l'île son âme sensible, toujours musicale; ce qui fait que, lorsqu'on ne ferme pas ses fenêtres, un *prélude*, une *valse*, une *polonaise* viennent mollement mourir au bord de votre lit.

Jean-Louis VAUDOYER.



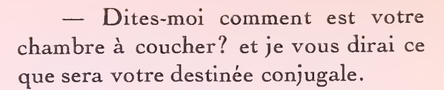


Considération sur la Grandeur, la forme, et l'Ameublement d'une Chambre Nuptiale

Le matin de mes noces, je m'en fus d'un saut chez ma vieille amie la voyante extra-lucide, qui dévoile l'avenir d'après le filigrane des billets de banque.

— Madame de Cumes, je vais me marier tout à l'heure. Vous qui savez tout, et aussi le reste, mon ménage sera-t-il heureux ?

Mais Mme de Cumes a l'habitude de ne point ouvrir la bouche qu'une certaine cérémonie propitiatoire n'ait été au préalable accomplie. Cela fait partie du rituel. Je m'empressai donc de dissiper les hésitations de la respectable devineresse en lui montrant que j'avais apporté à son intention quelques-unes de ces gravures historiées que Luc-Olivier Merson « delineavit ». Mme de Cumes, qui aime les objets d'art, est très sensible à ce genre d'attentions. Après avoir serré ces menus papiers dans son secrétaire, elle tomba en catalepsie et prononça ces mots, d'une voix qui me parut venir des entrailles mêmes du Vésuve.



— Dites-moi comment est votre chambre à coucher? et je vous dirai ce que sera votre destinée conjugale.

—Vous vous moquez!..

— Je n'ai pas coutume de plaisanter. Il faut être bien ignorant pour ne pas savoir que l'horoscope d'un hymen se déduit de la forme, des dimensions et de la décoration de la chambre nuptiale. Nostradamus l'a dit : Telle descente de lit, tel mari ; tel oreiller, telle mariée. C'est faute de connaître cette loi élémentaire de la science divinatoire que l'on voit à présent tant d'unions imparfaites, et tant de divorces par le monde. Le mariage aujourd'hui, c'est l'échange de deux signatures et le contact de deux coffres-forts. Aussi bien, l'amour est-il rarement la conséquence du mariage. Mais il arrive que le mariage soit la conséquence de l'amour. Dans ce cas-là, le rôle du futur époux est comparable à celui d'un poète qui serait son propre metteur en scène : s'il a quelque souci du succès de

sa pièce, il ne saurait apporter trop de soin au décor du lever de rideau.

Je vous répète donc : Dites-moi quelles tapisseries vous avez choisies, dites-moi de quel bois est la coiffeuse ? et je vous dirai ce que ni la sybille de Panzoust ni la dive Bacbuc ne révélèrent à Panurge.



— Mais je dois vous avouer qu'aussitôt après la cérémonie, nous volons vers C... où mon oncle met à notre disposition son château, de sorte que...

— Tant pis ! votre destinée conjugale aura donc la forme d'un sleeping-car... Je vois... Je vois... beaucoup de traverses... des retards... des signaux d'alarme... des accidents... un chef de gare... Ah! j'aurais préféré pour vous l'horoscope de la chambre sédentaire, qui est celui des ménages popotes et sans aventures : la pièce est parallélipipédique; le lit de milieu, bourgeois et Louis-Philippe à souhait, bombe

ostensiblement son édredon ventripotent; l'armoire à glace... eh ! oui, il y a une armoire à glace ! Croyez-m'en, c'est dans ces chambres-là que se font les mariages solides, les mariages résistants, les mariages à chaux et à sable. »

Je n'osai pas confesser à Mme de Cumes ma préférence pour la pièce discrète et le mobilier sobre, et me tus, craignant que la pythonisse jugeât mon goût peu « distingué ». Mais comme ses révélations avaient attisé ma curiosité, je lui posai quelques questions sur la destinée incluse dans les chambres en forme de tétraèdres, de pentaèdres, de rhomboèdres.

Le silence de Mme de Cumes est éloquent. Je compris que pour pénétrer plus profondément dans les arcanes de la divination prénuptiale, il faudrait faire un nouvel appel à l'influence médiumnique de Luc-Olivier Merson. Mais l'heure de la mairie approchait; ce matin-là je n'en sus pas davantage.

Georges-Armand MASSON.





A LA VILLE VOISINE

ROBE DE MARIÉE, DE JEANNE LANVIN



LE MARIAGE MÉLANCOLIQUE

MODES ET MANIÈRES DE TORQUATE



C'EST L'AURORE D'UN BEAU JOUR

ROBE DE MARIÉE



LA CHAMBRE NUPTIALE

OU

LA NOURRICE ATTENTIONNÉE

DÉSHABILLÉ POUR LE SOIR...



LA MARIÉE DE L'AVENIR

COSTUMES DE MARIÉE ET DE DEMOISELLE D'HONNEUR, DE PAUL POIRET

N° 2 de la Gazette du Bon Ton. *Année 1921. — Planche 13*



L'ÉPOUSÉE AUX DENTELLES

ROBE DE MARIÉE, DE WORTH



LA PREMIERE IMPRUDENCE

ROBE DU SOIR, DE BEER



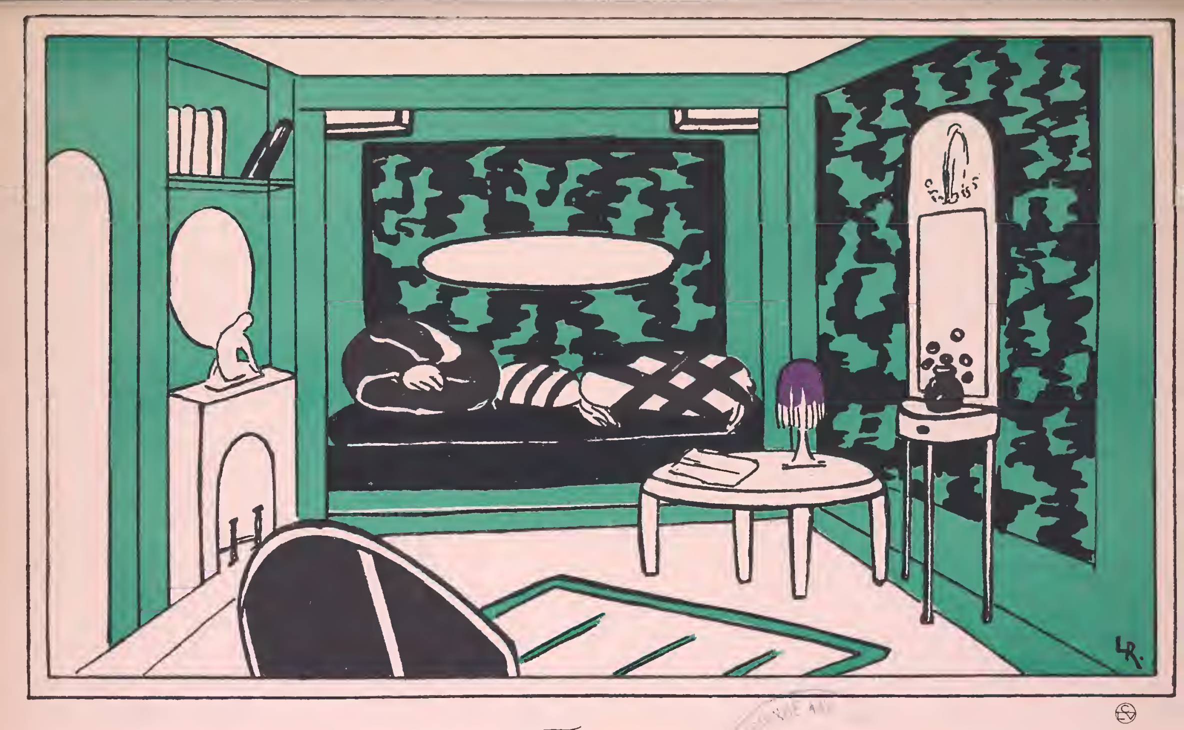
BRISE DU LARGE

ROBE DE VOYAGE DE NOCES, DE DŒUILLET

Installation moderne d'un jeune ménage composition par Lucie Renaudot exécution de P. A. Dumas



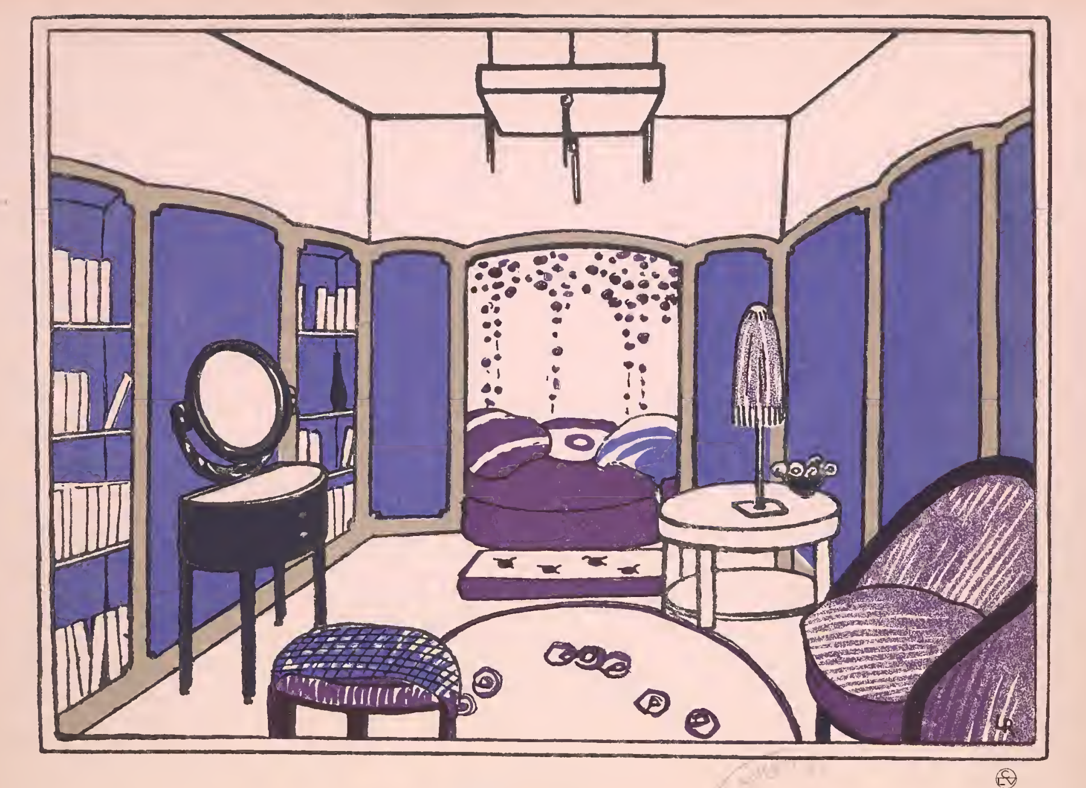
Petit Salon



Fumoir



Coin de Fenêtre



Boudoir

EXPLICATION DES PLANCHES

✤ ✤ ✤

Pl. 9. — *Robe de mariée, de Jeanne Lanvin, en satin brodé et perlé. Les manches à la juive sont pareillement perlées et brodées, ainsi que, sur toute son étendue, la longue traîne qui part des épaules.*

✤

Pl. 10. — Le Mariage Mélancolique : *variété du mariage, tel qu'il est célébré à Torquate.*

✤

Pl. 11. — *Cette robe d'épousée est en tulle, avec un corsage de crêpe satin et un grand voile de tulle repris à la taille par un gros camélia de crêpe satin.*

✤

Pl. 12. — *Déshabillé de crêpe georgette plissé et dentelle d'or formant écharpe.*

✤

Pl. 13. — *Ces deux toilettes — qui sont plutôt des costumes — ont été imaginées par Paul Poiret pour paraître, sur une scène anglaise, dans un défilé de revue présentant les mariées de toutes les époques, et dont elles étaient en quelque sorte l'apothéose et le couronnement. C'est la mariée de l'avenir et sa demoiselle d'honneur. Le costume de la première — perles et diamants, vertugadin Louis XIV enserrant les hanches, jupe transparente en tulle d'argent — est d'une imagination extrêmement somptueuse.*

La demoiselle d'honneur, selon une tradition de l'Angleterre, résume et reflète dans son costume, en plus sage et moins riche comme il convient, les caractéristiques du costume de la mariée : coiffure moins volumineuse, vertugadins moins amples. On voit qu'on a affaire à une jeune fille. Il y a une nuance.

✤

Pl. 14. — *De Worth, une robe de mariée en drap d'argent sur un dessous en dentelle. Elle est drapée dans une boucle de bijou en perles ; une grappe d'oranger pend sur le côté de la tête ; un grand voile de dentelle recouvre le tout.*

✤

Pl. 15. — *Voici une robe du soir, de Beer, en charmeuse verte brodée de jais blanc et de jais noir.*

✤

Pl. 16. — *Pour le voyage de noces, une robe de serge marine et de crêpe marocain, " terra cotta ", de Dœuillet.*

✤

Lithographies de v à viii. — *Installation moderne pour un jeune ménage, par Lucie Renaudot, exécutée par P. A. Dumas.* — Pl. v. *Petit salon en érable gris. Les poignées de meubles et la glace sont de vieil argent.* — Pl. vi. *Fumoir appartenant à M. D. Laque vert et or. Panneaux de soie noire et verte.* — Pl. vii. *Coin de fenêtre en bois laqué gris. Décor de fenêtre et de divan dans les tons violets et roses.* — Pl. viii. *Boudoir ébène. Panneaux de soie bleue. Divan et fauteuil violets. Fond de divan décoré.*

✤ ✤

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.



SOMMAIRE DU NUMÉRO TROIS

Mil neuf cent vingt et un. Quatrième Année

PLANCHES HORS-TEXTE



LA CONSULTATION DU BAROMÈTRE



"CLOQUELLA" ET "ORGANDINA"

Gilets de Rodier



LA MODE MASCULINE

BARCLAY

TAILOR ❧ *18 et 20, Avenue de l'Opéra, 18 et 20* ❧ PARIS

Jardins

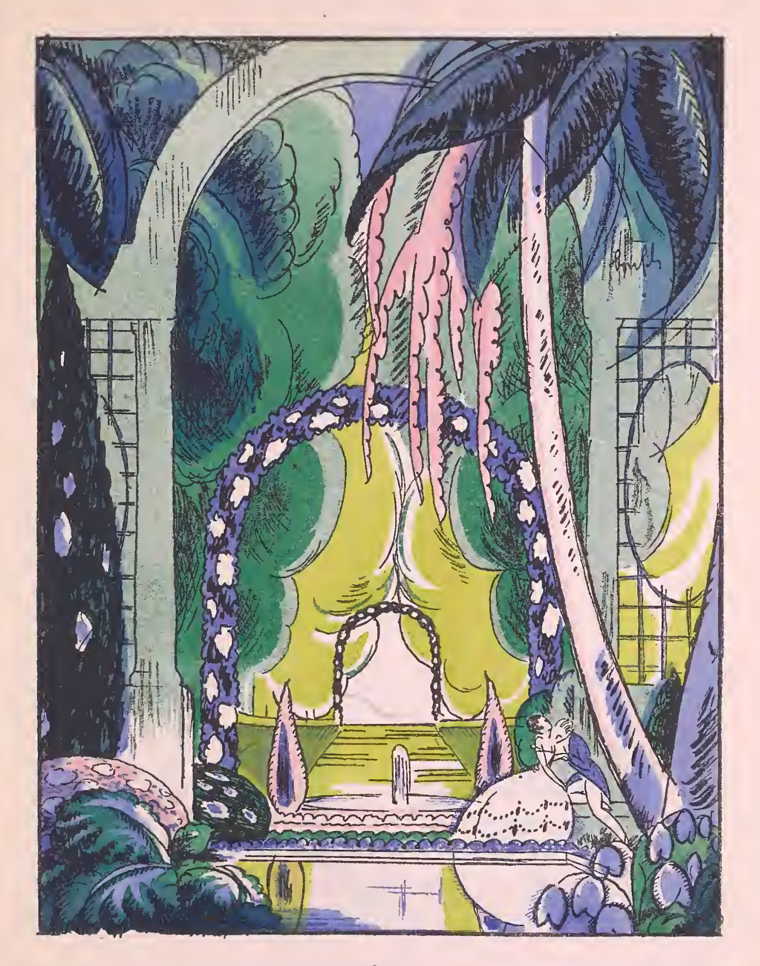
Quoi de plus musical, quoi de plus doux aux lèvres que le mot jardin? Jardin !... Cela fait le bruit d'un baiser. A vrai dire, cette particularité n'est nullement fortuite : le mot jardin est une onomatopée. En effet, qu'est-ce qu'un jardin, je vous prie? C'est un endroit où l'on s'embrasse.

Mais entendons-nous bien. Il ne s'agit ici ni du parc ni du jardin de campagne ou de banlieue plus proprement appelé verger, cour ou potager. Si je rassemble mes souvenirs du temps où je sortais quelquefois de Paris, — j'avais peut-être douze ans à cette époque — et où il m'arrivait de voir des jardins, de ces petits jardins noués bien correctement autour d'une villa comme une cravate autour d'un faux-col, le jardin de banlieue m'apparaît sous les espèces d'un minuscule ovale ou losange de terreau, qu'encadre une bordure de sédums ou d'héliotropes, et que surmontent trois squelettes de rosiers sans roses ; ajoutez à cette image quelques sureaux, dont les fleurs sentent l'ammoniaque, et une tonnelle où l'on organise

des courses d'escargots. Quant au mot parc, tout le monde sait bien qu'il désigne une chose qui n'existe plus aujourd'hui que sur les couvertures illustrées des romans à un franc quatre-vingt-quinze ; on y voit des arbres géométriques, montés sur rondelles comme ceux des bergeries de bazar, des clairs de lune en aluminium, des sapins en sapin verni, et des pelouses de taffetas, avec de beaux paons brodés dessus. Au temps des poètes romantiques, il existait encore des parcs ; mais ils ont tous été lotis.

Quand je dis jardin, c'est donc du jardin public que je veux parler. Si l'on analyse le concept de jardin, l'on constate qu'il est inséparable de l'idée de grille. Je n'avais jamais vu que les arbres du square Montholon quand mes parents m'emmenèrent au bois de Verrières. Je leur demandai, voyant tomber la nuit et que nul garde ne nous chassait : « A quelle heure ça ferme-t-il donc, la campagne? » Et voici qui nous permet de compléter notre définition de tout à l'heure, à la vérité insuffisante : « Un jardin est un endroit où l'on s'embrasse, et que l'on ferme au coucher du soleil. » Un jardin se compose essentiellement d'un jet d'eau, de deux chaises, d'une loueuse de chaises, et d'un gardien. Les deux chaises sont là pour vous permettre de vous asseoir et de vous embrasser. Les autres éléments au contraire constituent les obstacles. Le jet d'eau, parce qu'il vous applique une gifle mouillée au moment le plus inopportun. La loueuse de chaises, parce qu'elle vient réclamer ses quatre sous juste au milieu d'une confidence laborieuse. Les gardes, parce qu'ils viennent vous déloger.

Ils se mettent à plusieurs pour organiser leurs battues. La plupart du temps ils sont munis de sifflets et, cachés derrière les bosquets, se font des signaux lugubres. Pourquoi ne leur donne-t-on pas des cors de chasse, ce serait plus

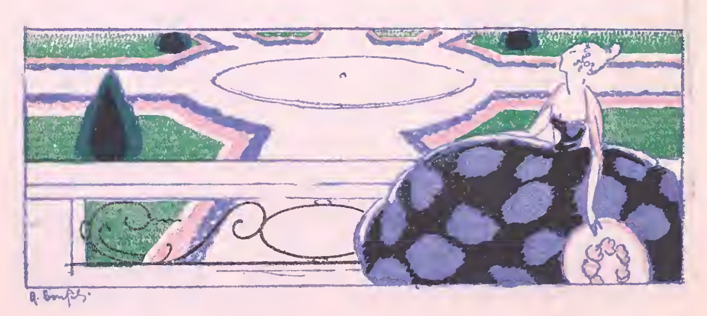


décoratif. L'un deux s'empare d'un tambour et en joue, sur une cadence mélancolique : c'est la retraite.

Imperturbable, suivi d'une meute de petits polissons, le gardien passe, improvisant sur sa peau d'âne des variations sur le thème de la retraite. Son imagination rythmique n'a pas d'égale. Il passe du binaire au ternaire et quand il a épuisé les cadences du *Forgeron harmonieux,* il passe à celles d'*Ah! vous dirai-je maman.*

Et c'est le signal de la battue. Les coups de sifflets retentissent, éloignés d'abord, puis de plus en plus proches, et alternent comme des chants amœbées. Allons ! il faut partir... Encore un dernier!... Ah ! le vieux colonial à moustaches a surgi, ses clefs à la main, et contemple, goguenard, le couple tout penaud. Il faut partir. Et le garde referme, avec un grand bruit de chaînes, les lourdes portes. C'est le Paradis perdu. Lui et Elle s'enfuient, — n'osant même plus se tenir par la taille, « parce qu'on est dans la rue », — tels qu'autrefois Adam et Eve devant le fameux Ange au coupe-choux flamboyant, que l'historien est en droit de considérer comme le plus ancien des gardiens de square.

Georges-Armand MASSON.





LE BLANC ET LE NOIR

Ce n'est pas un roman. Le roman, c'est *le Rouge et le Noir,* qui est plus long, trop long même pour une lectrice seule : c'est un livre à lire à deux, chacun la moitié. Mais il n'est pas question de cela ici, où l'on nous donne à étudier la physiologie du quadrillé blanc et noir considéré sous toutes ses formes, lesquelles sont innombrables et se décomposent les unes dans les autres comme les nuances dans le col changeant du pigeon. Cette image est de Renan, mais pour une autre comparaison. Rendons-la lui ; nous en trouverons bien quelque autre, à nous, en cours de route.

Voici une robe à carreaux blancs et noirs, mais les noirs

sont formés eux-mêmes de carreaux blancs et noirs. Essayez de vous imaginer chacun de ces derniers composé lui aussi de carreaux plus petits dont les noirs reproduisent, diminué, le même quadrillé répétant encore le même dessin, et ainsi de suite... Vous aurez ce qui se fait de mieux comme notion de l'infini.

Les carreaux peuvent être dessinés par des fils noirs entrecroisés à l'imitation d'un grillage de fenêtre de cabanon sur un fond blanc, et voilà un premier quadrillé, ou plutôt plusieurs quadrillés les uns dans les autres. Mais comme ces grillages sont espacés à intervalles égaux, (Madame, c'est très vilain de montrer du doigt; soit dit en passant) cela fait une bande blanche qui encadre chacun des carrés composé lui-même d'autant de carreaux qu'il y a de fils croisés — probablement. Effet de quadrillé double, triple ou quadruple, on ne sait plus du tout où l'on en est.

Nous continuons, n'est-ce pas? Je vais



décrire d'une façon parfaitement claire un troisième quadrillé : C'est un dessin vertical — et horizontal, forcément : pour qu'il y ait quadrillé. — Non, c'est plutôt un dessin diagonal. Les diagonales coupant les horizontales et les verticales — qui ont eu le temps, néanmoins, de se sectionner dans leur petit coin en forme de fenêtres — et se rencontrant elles-mêmes avec les diagonales opposées, enferment dans des losanges (qui sont en même temps, à tout prendre, des carrés, pour peu que l'on regarde le dessin dans l'autre sens) les quadrillés formés par l'intersection des horizontales et des verticales.

Bien... Ce n'est pas tout. Le tissu quadrillé, on l'emploie en combinaison avec un tissu uni, pour reposer la vue, calmer les nerfs. On l'emploie avec l'organdi, les cols d'organdi, les manchettes d'organdi, les ceintures d'organdi.

Sachez que les carreaux sont plus petits cette année que l'année dernière. Dans une importante filature, trente ouvrières travaillant à la loupe ont réussi des carreaux si petits, si petits qu'ils sont absolument invisibles ; et les ouvrières ont perdu la vue à la suite de ce travail. On attend pour l'année prochaine des ouvriers japonais, descendants de ces graveurs minutieux

qui faisaient tenir une fable entière sur un grain de blé. Plus le quadrillé est petit, plus l'habileté est grande.

Maintenant, il y a, depuis cette saison, des quadrillés blancs et noirs qui sont verts ou rouges et qui ne sont pas, dans ces conditions, du moins je le présume, des quadrillés blancs et noirs proprement dits, mais bien plutôt des damiers rebrodés de fils de couleur — au point de croix ou au point lancé, vous voyez si je suis renseigné.

J'oubliais le Dernier Carré. Flûte!... C'est le plus héroïque. — Voyez-le ci-dessous, ouvert sur un devant blanc, comme certaine redingote grise sur un gilet et une culotte de basin, dont se souvient le Monde.

CÉLIO.



LA VÉRITABLE LÉGENDE DU MACRAMÉ

Le macramé eût pu être inventé par cette gantière de la rue Guénégaud, qui livra avec tant de complaisance, à Lawrence Sterne, son poignet, pour qu'il comptât les pulsations de l'artère. Il s'en fallut peut-être de bien peu qu'il ne naquît ce jour-là des doigts distraits d'une boutiquière sentimentale, n'en finissant pas de ficeler le petit paquet de quatre paires de gants choisies par l'aimable Anglais pour prolonger un entretien dont il nous a laissé la narration délicieuse. Le macramé ne fut trouvé que



bien des années plus tard, environ notre Exposition Universelle de 1900, et bien involontairement, par une manutentionnaire rêveuse, employée à préparer des livraisons dans une maison de la rue de la Paix. La pauvre petite songeait bien à ce qu'elle faisait ! Tandis que sa pensée s'envolait, par delà son triste sous-sol, vers le beau temps qu'il faisait dehors, l'amoureux qu'elle aimait, et le bal du Dimanche passé et celui du prochain, ses doigts jouaient avec les cordons de ses paquets, que depuis une heure elle nouait ensemble sans y prendre garde ; mais comme elle avait ce goût inné des ouvrières de Paris, les ficelles enchevêtrées formaient un dessin tout à fait original et joli, que l'on appela,



pour cette raison sans doute, du nom expressif de macramé.

Ce fut un engouement, une folie. Des kilomètres de cordon passèrent dans les variations improvisées sur une planchette par toutes les jeunes filles en fleurs de la France, qui s'aidèrent ainsi à attendre, dans l'ennui des foyers familiaux, l'heure souhaitée du mari, où l'on envoie promener broderie, tapisserie, macramé, pour entreprendre, enfin! d'autres travaux de dames, moins compliqués, beaucoup plus intéressants.



Puis le macramé connut la défaveur — vers les mêmes temps que la pyrogravure, le cuir repoussé et les étains d'art, monuments d'une époque qui porta à l'art appliqué un excessif amour. Le petit commerce, rasséréné, vit revenir à son taux normal le prix de la ficelle, qui ne servit plus qu'à attacher les sacs d'épicerie et les petits paquets de gâteaux secs.

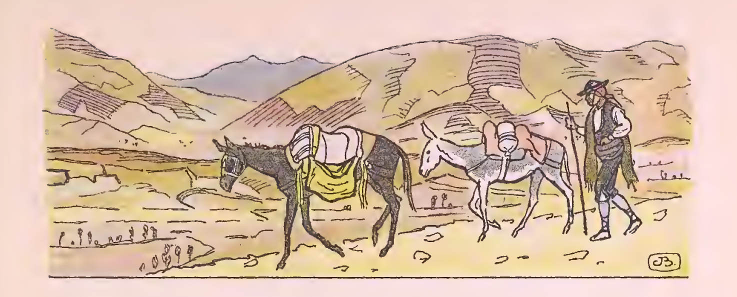
Qu'est devenu depuis ce temps l'ancien favori déchu, où est-il? Il dort. Il dort au Bois Dormant des Modes Passées, entre la « frivolité » interrompue, comme une pendule arrêtée, au milieu d'un lacet ébauché par sa petite navette de



nacre, et les « microbes » frappés d'un coup de baguette magique au beau moment de la confection d'un de ces petits trous ménagés dans la toile, et dont, sans doute, vous vous souvenez. La vogue de la frange va, m'a-t-on dit, ramener le macramé, appliqué cette fois-ci non à l'ameublement mais à la robe. Voyez-vous cela? Pour moi, qu'une habitude d'esprit pousse à voir à la façon d'une image les choses de la mode, voici comment je me représente le tableau : Le Macramé, piqué de travers par une de ses épingles, s'est endormi au Château du Souvenir — que de ronces, de taillis, de marécages à franchir pour arriver jusque là — où, d'un baiser sur la bouche (!) la Frange va le réveiller.

DE VAUDREUIL.



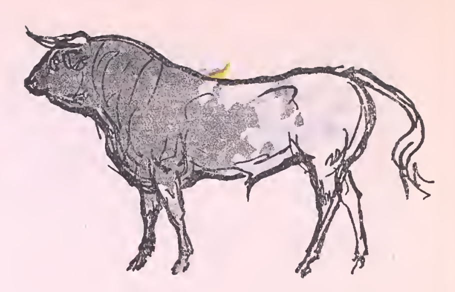


l'invitation à l'Espagne

Je ne sais pas pourquoi, Madame, quand je vous parle vous n'entendez plus ce que je vous dis. Oh ! je ne m'en formalise pas, je suis trop bien élevé pour cela, et puis, j'ai une certaine expérience, je n'ignore pas qu'une femme n'écoute que lorsqu'on lui parle d'amour !

Mais, Madame, mes plaisanteries elles-mêmes ne vous amusent plus, rien ne vous amuse, ni d'apprendre des danses de plus en plus désarticulées, ni même de chercher dans des tomes massifs, mais illustrés, quel est le siècle que votre couturier a oublié de piller !

Ah ! Madame, je commence à comprendre, vous suivez d'un œil languissant une déchirure bleue qui se fait dans le ciel, l'air est doux et bizarre, comme une fille habillée en garçon, et peut-être qu'en se penchant à la fenêtre, on verrait un

bourgeon, là, un vrai, en toile gommée, se décoller lentement ! Au Jardin des Plantes, les paons font la roue, perdus d'admiration devant eux-mêmes, si beaux qu'ils en deviennent indifférents même à l'indifférence de leurs femelles, qui, modestes et vêtues de bure comme des carmélites, refusent de se laisser éblouir par ces ambassadeurs de la rue de la Paix.

Oui, le printemps sournois s'avance et nous tente insidieusement. On voudrait changer d'existence, voir d'autres gens, avoir des émotions nouvelles. Partir, oui, mais où aller ? Et l'on retourne à sa géographie. Le Midi ? C'est charmant, certes, mais à la longue cette mer trop bleue et ces mimosas vous tournent sur le cœur comme des gâteaux à la crème. L'Italie ? On s'y occupe de politique plus encore qu'en France ! La Russie ? C'est peut-être Salente, comme on nous le prêche, mais je préfère un purgatoire ripoliné à un Paradis dans la vermine. La Grèce ? Autrefois, on y abattait trop souvent le roi ; maintenant, plus assez. Reste l'Espagne...

A ces mots, Madame, vous sautez sur vos pieds et vous vous écriez en dansant de joie : « Je veux aller en Espagne ! »

Déjà, vous voyez ce pays qui n'a pas changé depuis Don Quichotte, ces chemins en lacet, entre des montagnes

fauves et mal rapiécées, avec, de loin en loin, un Sancho qui suit une mule ou deux, ou, perdu sur un rocher, un vautour qui rêve des tableaux du Greco ; déjà vous voyez ces arènes si gentiment « opéra-comique », où la musique joue toujours *Carmen* pour donner un peu de couleur locale au spectacle et où le taureau s'efforce de remplir correctement tout son rôle pendant les vingt-cinq minutes réglementaires qui lui



sont données pour cela ; vous voyez ces cafés, blanchis à la chaux, où une fille déhanchée exécute ces danses que vous avez admirées si souvent à Paris, que vous ne supposiez pas que l'on pût les retrouver ailleurs ; déjà, vous voyez Tolède et ces pentes escarpées contre lesquelles le Tage fait d'autant plus de bruit qu'il roule moins d'eau ; Séville, où l'on défile, dans la rue principale, entre les femelles éblouissantes des gentilshommes, assis derrière les devantures de leurs cercles, les pieds posés sur des barres de cuivre ; vous voyez Grenade, la merveille du monde, comme disent les guides, qui, pour une fois, disent la vérité...

Mais quoi, Madame, votre œil se voile, vous soupirez... Vous hésitez à partir ? — Une tristesse inexprimable passe entre nous, comme dans ces conversations bruyantes, où, soudain, chacun se tait, s'abandonne à une angoisse mystérieuse, pense à une petite amie perdue, à mille douleurs peu communes... « *Le change passe...* »

Edmond JALOUX.





LE DIR … ECTOIRE
A TO … VTES
LES HE … EVRES
DV JOVR



En ce temps-là, Barras étant roi, les fournitures aux vivres de l'armée et l'agiotage ayant gonflé quelques habiles gens, partis de peu, et les inquiétudes de la Terreur fait place à un désir universel de trouver la vie agréable, les dames se déshabillèrent, et les citoyens, devenus modérés, se mirent à courir les rues, en assommant à coups de gros

gourdins, plaisamment nommés juges de paix, les passants qui ne pensaient pas comme eux, c'est-à-dire qui ne portaient pas le collet noir sur l'habit gris à dix-huit boutons.

Il paraît que l'époque où nous sommes présente quelque ressemblance avec les temps du Directoire. Du moins, ce sont les moralistes qui le disent. Cela ne prouve peut-être pas grand'chose : mais les couturiers en sont aise, parce qu'ils y tiennent la justification de leur fantaisie. Et les dames n'en sont pas fâchées non plus, parce qu'elles sont toujours contentes d'avoir une raison valable pour se déguiser. Elles seront donc, ce printemps qui vient, Merveilleuses, Incroyables, Nymphes, à toute heure du jour et de la nuit. Leurs chapeaux seront des bicornes, des cabriolets. Elles porteront de grands cols montants, tantôt ceints de cravates noires, tantôt agrémentés de vastes jabots. Elles auront des gilets carrés, à châles pointus, à boutons d'émail; et de leur poche on verra sortir des rubans de montre à breloques charmantes, inutiles. On veut bien aussi qu'elles aient des bottes, voire à revers; et même, s'il leur plaît, que, pour la promenade, elles s'affublent d'énormes carricks à multiples

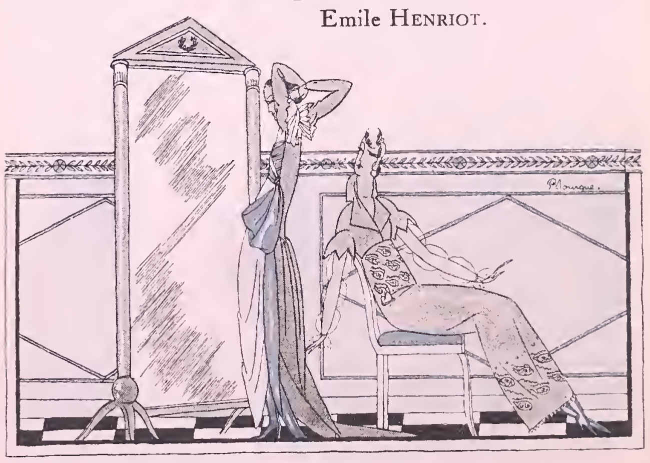
collets. D'autres vêtiront leur corps onduleux de tuniques souples, la taille ficelée assez haut, la jupe longue pour donner aux jambes l'importance qui leur convient. Ainsi, nos amies pourront s'en aller au Palais-Royal, jouer aux grâces et au diable; mais elles n'y rencontreront plus M. de Talleyrand, ni son ami Montrond, ni le jeune Henri Beyle. Car nous avons beau, dans notre frénésie d'antiquaires, solliciter les vieilles modes et demander aux estampes d'autrefois des conseils, une inspiration pour le renouvellement de celles d'aujourd'hui, les mœurs changent et ne reviennent point. Et aussi charmant que ce soit, de voir les petites filles ressusciter les aïeules dans leurs atours d'antan, ce plaisir est d'érudition. Jane, Mary, Primerose, Maggy, non, vous ne ressemblez nullement à ces Elodies, à ces Alida, à ces Héloïse qui, dans le temps des Directeurs, inspiraient des sentiments si distingués à de vertueux Evaristes, à des Anacharsis de tout repos, à de passionnés Arthurs. Vous ne ressemblez pas à ces personnes d'un autre âge et, comme elles vêtues, vous ne serez jamais qu'anachroniques, tout au plus bonnes pour fêtes masquées ou bals d'Opéra, lesquels n'ont point de lendemains...

Et puis, Maggy, Primerose,

Mary, Jane — croyez-vous que vous le serez assez, Directoire, parce que, M. votre époux ayant fait fortune dans les munitions, un habile décorateur aura dessiné des losanges dans votre cabinet de toilette ? Au reste, j'ai quelque vague idée que sous le règne de Barras, les dames comme il faut ne jouaient pas (comme vous en avez le projet) aux Merveilleuses, et qu'elles laissaient plus volontiers ce rôle un peu voyant aux oisives promeneuses de l'allée des Veuves ou de la Galerie de Bois. Est-ce à celles-ci que vous voudriez ressembler ? — Mais on ne saurait vous en vouloir, belles étourdies, d'être un peu brouillées avec la connaissance de ces mœurs antiques. Les honnêtes femmes n'ont pas d'Histoire.



Emile HENRIOT.





LINGERIES

DANS cette région mystérieuse qui va du cabinet de toilette au lit, et vice versa, n'accède pas qui veut, vous savez. Il faut montrer patte blanche pour y être admis, et si l'on a cette chance, assurément on n'y saurait pénétrer avec désintéressement (à moins qu'on ne soit médecin). — Aussi nous trouvons-nous embarrassé, ayant à traiter aujourd'hui de certaines choses qu'on y voit — et qu'on ne voit que là ; car c'est dire qu'on est fort avant dans l'intimité des personnes, que donner d'indiscrets détails sur leur chemise ou leur jupon, et c'est s'exposer sans aucune sorte de recours aux plus humiliants quolibets, que de venir vous confier : « J'ai vu Céphise, dans son bain : elle avait un joli bonnet »,



ou : « Mariette, pour entrer au lit, est ravissante à voir, dans ses dentelles ». — Nous n'échapperons point à ces ridicules. Nous le savons, nous en sommes chagrin, triste, déconfit. Que faire ?

Y aller bravement, Madame. Et sans plus d'ambages, vous dire que Céphise et que Mariette — vous penserez ce que vous voudrez — ont, pour dormir, faire leurs ongles et avaler leur chocolat — et ce qui s'ensuit — adopté un très grand luxe de babioles (qui ne pèsent point et qu'un maladroit déchirera, dans sa presse, en un tournemain), tel que, d'abord, c'est tout à fait joli ; et, ensuite, que cela vous les rend si vaporeuses que l'on ose à peine y toucher.

Linge des femmes, merveilles délicates ! On y songe avec volupté ; et dans tout l'arsenal des secrets artifices où la beauté aime à préparer ses

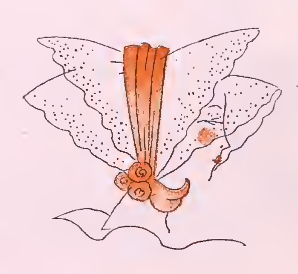
pièges séduisants et dangereux, on ne sait rien de plus irritant que ce rayon des armoires où, en piles odorantes, reposent ces légères choses tuyautées, ajourées, dentelées, impalpables, qu'elles nomment ingénument jupons, cache-corset, bonnets, chemises, voire pantalons ; comme si les vocables faits pour désigner des objets aussi matériels pouvaient, aujourd'hui du moins, s'adapter aussi justement à ces vapeurs, à ces nuages, à ces allusions... La soie, la mousseline, le tulle, la batiste, le crêpe de Chine, le voile de soie, voilà les seuls tissus qui conviennent à ces paradoxaux dessous, qu'elles préfèrent rose-chair, afin que l'illusion soit plus complète encore d'une fleur dans sa transparence. Et vous verrez qu'elles finiront par porter des chemisettes en aile de libellule, un de ces jours, tant ces vains ornements, tant ces voiles leur pèsent. A moins

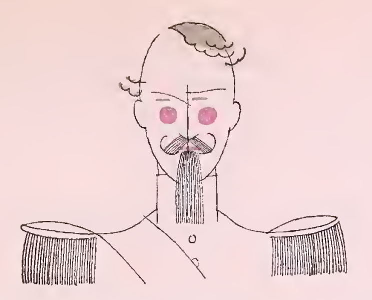
qu'une ingénieuse lingère ne les décide à se laisser envelopper de papier de soie, comme les fruits confits et les bonbons — pour le plaisir qu'on a de les décortiquer... Mais nous n'en sommes pas encore là.

Le dernier mot du raffinement — voyez comme la roue des modes tourne : on en revient presque aux héroïnes de Paul Bourget, qui portaient des chemises roses et des corsets noirs ; — le dernier raffinement, le voici : c'est, sous la robe, tout un attirail de lingeries à volants, à guimpes, à ruches, en mousseline de soie noire décorée de dentelles roses, et de dentelles noires sur mousseline rose — (ou bien mauve, si l'on est en deuil) — le tout à grand renfort de plissés dits « accordéon », pour ne pas faire transparent, nous souffle-t-on.

Mais parmi tant d'inutilités, c'est le bonnet qui a le pompon. Le bonnet blanc, qu'on porte cinq minutes, éclatant de fraîcheur (on ne saurait dormir avec, ni rien faire d'autre), — accompagné de valenciennes. Avec des brides, naturellement, comme ceux de nos grand'mères. — Mais il va de soi, néanmoins, que ces brides ne servent jamais ; car un bonnet bien attaché, ce serait à décourager tous les coups de vent, et tous les moulins.

Nicolas BONNECHOSE.





LA BARBE A TRAVERS LES SIÈCLES



L'ORIGINE de la barbe est, sans doute, l'absence de rasoir. Adam, si la sculpture est exacte, portait sur le menton une petite touffe de poils, qui, n'étant pas suffisante pour embellir sa figure, aurait dû être extirpée. S'il avait possédé un rasoir, Ève l'aurait prié de sacrifier cet ornement manqué. Car la femme d'Adam connaissait bien la coquetterie; témoin son tablier de feuilles... Citons aussi Ésaü, héritier de la longue et volumineuse barbe de Jacob, son père vénéré, et portée aujourd'hui par le Père Noël. En effet, la barbe était considérée par les gens de cette époque comme signe de virilité.

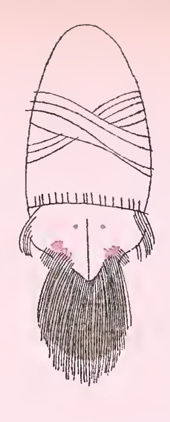
Shakespeare se servit de la phrase *beardless boy* (jeune homme sans barbe). *Smooth face* (figure qui n'a pas besoin de rasoir) était également une expression dédaigneuse parmi les galants de la cour de la reine Elisabeth d'Angleterre. Tous les amants de cette reine réfractaire au mariage étaient bien barbus : le séduisant Essex et le valeureux Raleigh, qui, dans son double rôle de courtisan et de pirate, donnait du plaisir à sa royale patronne et contribuait pour beaucoup à remplir son coffre-fort. Combinaison pratique...





LES NÉGUS DÉSAPPOINTÉS

Les descendants d'Adam qui habitent l'Abyssinie ont toujours été très partisans d'une barbe



onduleuse que l'on a nommée « la barbe abyssine ». « Une belle barbe abyssine », dit Bernard Shaw, en faisant le portrait d'un de ses personnages fantastiques. Du reste, cet accessoire hérissé n'a guère changé depuis que le premier roi d'Abyssinie lui donna le cachet de son approbation.



Quclques Négus de Madagascar ont eu l'idée de porter la barbe de la même façon ; mais, malheureusement pour cette race si coquette, le climat malgache, ou, peut-être, la nature, les en empêche. Les Négus ont été forcés d'admirer les Abyssins sans être capables de reproduire l'ornement tant désiré. Les Indiens et les vieux Mahométans, si tranquilles et si posés, ont des barbes qui leur descendent jusqu'au ventre. Quelquefois ces mcssieurs teignent la barbe avec un peu de *henna*. Si la fuite des ans a blanchi leur barbe, le résultat en est un rouge bien vif. Mais si la jeunesse triomphe encore, la barbe devient pourpre — chose bizarre.

Voulez-vous savoir, ô lecteurs intrigués, pourquoi se défigurent-ils ! C'est la mode et la femme. L'un et l'autre le commandent. Le complaisant Ali est pris entre les deux. Oui, par la barbe du Prophète !



« C'EST UN BOUC ! »

Bien que les Chinois, comme race, n'aient jamais toléré la barbe, il y en a quelques-uns parmi les Mandarins qui, suivant l'exemple de leurs prédécesseurs, ont adopté une barbe maigre, et même laide. Un Chinois, quand il voit un exilé anglais ayant une barbe, est vraiment méprisant... « Tenez, c'est un bouc ! », dit-il. Mais si ce même Chinois voit approcher un Mandarin barbu, il s'in-

cline jusqu'à terre, et jure par tous ses dieux, ou par Confucius, s'il ne peut se souvenir du nom des autres, qu'un Mandarin barbu est vraiment ravissant. L'hypocrite !



Les Japonais et les Coréens ne partagent pas les idées chinoises. Par conséquent, dans ces deux pays la barbe a été portée à discrétion depuis l'entrée de Noé dans l'arche. Ajoutons qu'un Japonais réussit très rarement à décorer son menton et ses joues comme les Européens.

FIDÉLITÉ EXEMPLAIRE

Comment les Égyptiens de l'époque de Putiphar décoraient-ils leur physionomie ? La lèvre et les joues restaient toutes nues ; mais un gros toupet couvrait sur le menton, carré ou bouclé. Quelques dames égyptiennes, cependant, avaient une préférence pour les hommes complètement rasés. C'est pour ça que Madame Putiphar était amoureuse du jeune et sage Joseph... Assistons aux représentations d' « Aïda » à l'Opéra; que trouverez-vous ? Que les prêtres se servirent de cet ornement un peu curieux.

Les prêtres de tous les pays de l'Est ont toujours eu horreur d'un menton couvert. Bude était scrupuleusement rasé ; et ses disciples sont restés fidèles à ses vœux. Fidélité exemplaire...



LA BARBE OSCILLATOIRE D'UN PAPE

Il y avait quelques rois de France qui étaient orgueilleux de leur barbe. Les rois d'Espagne ne se rasaient pas le menton ; Richard Cœur-de-Lion, quand il partait en croisade, était hérissé comme un poilu de la grande guerre d'hier, et Henry VIII était le fier propriétaire d'un anneau de poils rouges très peu soigné. (Holbein nous en a donné un admirable portrait.) A cette période, la barbe en pointe était en

faveur près des cardinaux espagnols. Ils aspiraient à la barbe à laquelle Van Dyck a donné son illustre nom.

Les papes ne la méprisaient pas non plus. Celle de Pierre Ier s'étalait en gerbe, et faisait l'orgueil de son entourage. Pendant quelques décades les papes tâchèrent de rivaliser avec lui.

« LE TÊTARD ! »

Les officiers qui firent la campagne de Crimée laissèrent pousser leur barbe. C'était une mesure de précaution contre l'infernal froid.

De retour en France et en Angleterre, les guerriers se débarrassèrent de cette couverture naturelle, et reprirent le petit bouquet de poils qui avait embelli leurs mentons depuis la première partie du XIXe siècle.

Vers le commencement du règne de Napoléon III on le baptisa « l'Impérial », l'Empereur ne faisant aucune objection à être son parrain.

Tout le monde raffolait de «l'Impérial», sauf les gamins londoniens. Ces grossiers individus le nommaient ironiquement « le têtard » !...

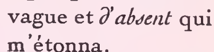


Capitaine George CECIL.

LA MODE EST UN SONGE

Je me trouvais, le jour où m'advint l'aventure étrange que je vais dire, chez la marquise de B..., cette charmante femme à qui je ne connais qu'un seul défaut : son sang créole qui est cause de la température incommodante régnant à toute époque dans sa maison. Je crois me rappeler qu'il y avait là, présentes, Claire V..., la baronne de Holt, et Nadia Latanief qui était alors fiancée au capitaine de Boisne, qu'elle épousa par la suite. Ces dames parlaient chiffons, à quoi je n'entends rien du tout. Je m'amusais, avec un léger sentiment d'agacement et sans prendre part au débat, à les entendre s'entretenir des robes, qui s'allongeaient disaient-elles. Car dans la conversation des femmes les colifichets qui les occupent tant s'animent comme s'ils étaient doués de vie ; et elles parlent du mouvement d'une écharpe comme un militaire parlerait des mouvements d'une armée.



Me laissai-je aller à l'assoupissement dans mon fauteuil ? Toujours est-il que je me trouvai soudain, assis comme j'étais mais en un lieu différent, dans une sorte de cabinet avec cinq ou six femmes qui n'étaient ni la marquise, ni Mlle Latanief, ni Claire Varèze, ni aucune autre dame de ma connaissance. Ces jeunes personnes se tenaient immobiles, droites, sans faire un seul mouvement. Je remarquai avec plaisir qu'elles étaient toutes fort belles et faites le plus agréablement du monde, avec, toutefois, dans le regard, quelque chose de vague et *d'absent* qui m'étonna.



J'allais leur adresser la parole pour faire cesser cette immobilité de statue, lorsque je perçus en elles un léger changement. Bien qu'aucune n'eût fait un geste, quelque chose s'était animé en elles. Avec étonnement, je reconnus que c'étaient leurs robes qui *vivaient*.

Ce fut d'abord un tressaillement léger, imperceptible presque, et procédant par poussées

comme le flux de la fièvre. Puis le mouvement s'accéléra. Les transformations se firent plus rapides et devinrent bientôt vertigineuses autant que les pensées que l'on a dans le délire. Les jupes s'allongeaient, s'allongeaient, couvraient les jambes et les pieds mêmes, remontaient ensuite, découvraient les jambes, s'abaissaient de nouveau, cachaient encore les jambes — qu'elles dévoilaient aussitôt, dans un mouvement de va-et-vient incessant comparable à celui d'un rideau de scène baissé et relevé par des machinistes en délire, avec une agilité surprenante. Les corsages entraient eux aussi dans la danse. Je voyais les manches courtes pousser sur les bras nus qu'elles venaient ganter jusqu'aux mains, tandis que grimpaient les cols comme la vigne vierge; puis tout diminuait avec ensemble, se retirait comme le reflux fuyant de toutes parts, laissant voir, non des rocs et des fonds de sable, mais la peau rose du cou, des bras et des dos découverts. Les





ornements couraient (comme disent les couturières, qui ont dû avoir souvent ces rêves) sur les robes unies qu'ils garnissaient diligemment, et où se répandait à vue d'œil la floraison spontanée des bouquets de taille, des broderies et des rubans noués en coques.

Et les femmes restaient immobiles, vaguement souriantes, tandis que s'accomplissaient sur elles ces effrayants prodiges. Je remarquai que leurs coiffures obéissaient aux mêmes lois de transformisme accéléré, s'ébouriffant sauvagement autour de leur tête pour retomber séparées en bandeaux, ou tirées strictement sur les tempes...



— Dieu me pardonne ! Il dort.

Je me réveillai à la voix de Nadia Latanief qui m'apportait une tasse de thé.

Marcel Astruc.



TROIS CHAPEAUX

DE CAMILLE ROGER



LA PROMENADE DU PALAIS-ROYAL

REDINGOTE " DIRECTOIRE "



PAS DE PROMENADE TOM... IL PLEUT

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE DŒUILLET



A.E.MARTY-1921-

UN PEU D'AIR

ROBE DU SOIR, DE PAUL POIRET



LA VOIE LACTÉE

ROBE ET MANTEAU POUR LE SOIR, DE WORTH



LA DAME A LA CAPE

· ENSEMBLE POUR LE SOIR, DE BEER



BELLE JOURNÉE

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE JEANNE LANVIN

LES MODES
EN L'AN DE GRACE
MIL NEUF CENT VINGT UN

d'après les modèles de

B E E R
DŒUILLET
L A N V I N
P O I R E T
W O R T H

et par

Woodruff



N° 3 de la "Gazette du Bon Ton". Année 1921. — Lithographies de IX à XII.



Robe d'après-midi, de Beer; et robe du soir, de Worth.



obe d'après-midi et Costume Tailleur, de Paul Poiret, Et Robe d'après-midi, de Jeanne Lanvin. (à droite)



Manteau du soir, de Worth ; et robes de dîners, de Bœuillet

EXPLICATION DES PLANCHES

✣ ✣ ✣

Pl. 17. — *Trois chapeaux, de Camille Roger. Celui du haut est en crin avec un dessous de satin noir et une garniture de plumes de faisan. A gauche, un chapeau de crin noir avec ruban orange. A droite, un chapeau en picot de paille couleur bois, et rubans moirés.*

Pl. 18. — *Cette redingote de forme Directoire est en " piquelaine "; le cabriolet en taffetas, et la cravate en organdi. Le parapluie est monte sur un jonc.*

Pl. 19. — *Voici une robe d'après-midi, de Dœuillet. Elle est de cheviote noire découpée en biais sur un fond de crêpe de chine vieux bleu, brodéc de motifs de caractère hindou, et ouverte sur un devant d'organdi.*

Pl. 20. — *Plus longue derrière et laissant voir les jambes devant, cette robe d'après-midi est en crêpe de chine noir, doublée de petits volants en dentelle d'or, ornée d'un ruban en lamé d'or à la ceinture.*

Pl. 21. — *De Paul Poiret, une robe du soir en brocart bleu lamé d'or et en tissu d'or.*

Pl. 22. — *Une robe et une cape, de Worth, pour le soir. La cape est en crêpe marocain grenade avec des franges rattrapées par des motifs de diamants et un col en plumes tigrées frisées. La robe du soir est composée d'un enroulement en sultania d'or se prolongeant en longue traîne, sur une jupe de crêpe de chine noir; grandes franges et épaulettes de diamants.*

Pl. 23. — *Voici, de Beer, un ensemble réunissant une robe du soir en taffetas rose brode argent formant des groupes de petites fleurs très en relief, et une cape en velours noir entièrement doublée de plumes d'autruche roses du même ton que la robe de taffetas.*

Pl. 24. — *La robe d'après-midi est en taffetas ivoire avec de grands volants de tulle noir bordés en haut d'une petite dentelle. La petite cloche de copeaux marine est garnie de fleurs d'oranger en cire. Robe et chapeau de Jeanne Lanvin.*

✣

Lithographies de IX à XII. — Pl. IX. *A gauche, une robe d'après-midi, de Beer, en crêpe georgette couleur pêche, avec une ceinture en passementerie de soie, rehaussée de pierreries de couleur jade et corail. Le modèle de droite, de Worth, est une robe du soir en crêpe marocain noir et franges de soie jaune, verte et rouge.* — Pl. X. *De gauche à droite, de Paul Poiret, une robe d'après-midi en " serge foulonne ", manches garnies de galon d'argent et ceinture en satin noir; et un costume tailleur en " velursine " dont la jaquette est en bure de laine couleur brique. Puis, de Jeanne Lanvin, une robe d'après-midi en serge marine galonnée de rouge, jaune et noir, et dont le haut est de mousseline blanche.* — Pl. XI. *Un manteau du soir, de Worth, et deux robes de dîners, de Dœuillet. Le manteau est en crêpe satin noir, doublé de crêpe rayé vert et or; col en lamé; motifs de perles, turquoises, cristal et saphir. La robe de gauche est en taffetas glacé bleu turquoise et dentelle d'argent. Celle de droite, en taffetas " saumon ", est garnie de volants.* — Pl. XII. *A gauche, un tailleur, de Jeanne Lanvin, en serge noire; grand col pèlerine en toile blanche découpée à jours et dessous de jupe de même toile. A droite, de Beer, une robe pour les Courses. Elle est de tussor blanc, brodée de soie blanche et bleue, avec dans le dos, un panneau doublé du même bleu.*

✣✣

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

GAZETTE DU BON TON

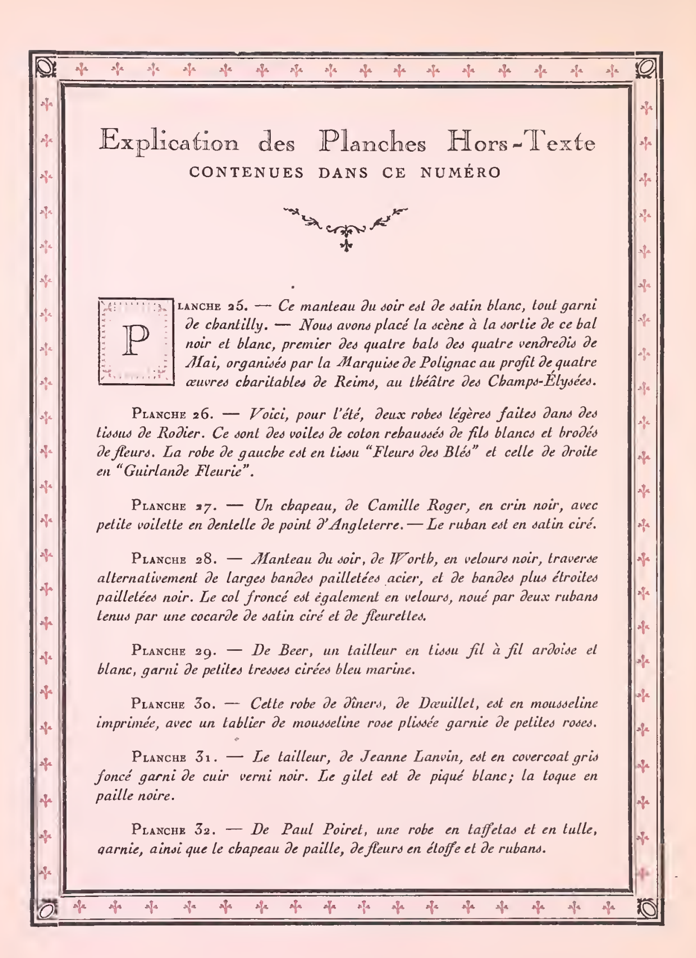
ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.

SOMMAIRE DU NUMÉRO QUATRE

Mil neuf cent vingt et un. Quatrième Année

PLANCHES HORS-TEXTE



Explication des Planches Hors-Texte
CONTENUES DANS CE NUMÉRO

PLANCHE 25. — *Ce manteau du soir est de satin blanc, tout garni de chantilly. — Nous avons placé la scène à la sortie de ce bal noir et blanc, premier des quatre bals des quatre vendredis de Mai, organisés par la Marquise de Polignac au profit de quatre œuvres charitables de Reims, au théâtre des Champs-Élysées.*

PLANCHE 26. — *Voici, pour l'été, deux robes légères faites dans des tissus de Rodier. Ce sont des voiles de coton rebaussés de fils blancs et brodés de fleurs. La robe de gauche est en tissu "Fleurs des Blés" et celle de droite en "Guirlande Fleurie".*

PLANCHE 27. — *Un chapeau, de Camille Roger, en crin noir, avec petite voilette en dentelle de point d'Angleterre. — Le ruban est en satin ciré.*

PLANCHE 28. — *Manteau du soir, de Worth, en velours noir, traverse alternativement de larges bandes pailletées acier, et de bandes plus étroites pailletées noir. Le col froncé est également en velours, noué par deux rubans tenus par une cocarde de satin ciré et de fleurettes.*

PLANCHE 29. — *De Beer, un tailleur en tissu fil à fil ardoise et blanc, garni de petites tresses cirées bleu marine.*

PLANCHE 30. — *Cette robe de dîners, de Dœuillet, est en mousseline imprimée, avec un tablier de mousseline rose plissée garnie de petites roses.*

PLANCHE 31. — *Le tailleur, de Jeanne Lanvin, est en covercoat gris foncé garni de cuir verni noir. Le gilet est de piqué blanc; la toque en paille noire.*

PLANCHE 32. — *De Paul Poiret, une robe en taffetas et en tulle, garnie, ainsi que le chapeau de paille, de fleurs en étoffe et de rubans.*



LA MATINÉE ENSOLEILLÉE



DIALOGUE
entre
ELLE
et
MOI
sur
LES GRANDS MAGASINS

Moi — Ainsi, vous vous plaisez dans les Grands Magasins ?

Elle. — Moi ! quelle horreur ! l'idée d'y pénétrer me rend malade.

Moi. — Alors, n'y allez point.

Elle. — Est-ce possible ? D'abord il n'y a que là que l'on ait tout sous la main, c'est tellement pratique...

Moi. — Il faut croire qu'il n'existe plus de ces belles boutiques bien

astiquées et vernies, où l'on vous souhaite le bonjour à l'entrée, où l'on est prié courtoisement de s'asseoir, où une employée ni trop laide ni trop jolie, polie et calme, improvise pour vous seul, sur le comptoir large et solide comme la raison sociale de la maison (fondée en 18...), un étalage de choses fraîches et vierges d'attouchements suspects ; où la cliente peut choisir posément, et sans crainte de recevoir dans la poitrine le coude d'une chercheuse d'"occasions", ou bien, dans les narines, l'avertissement qu'une forte dame est auprès, qui transpire.

Elle. — Mais c'est du *shopping* cela, mon cher ami...

Moi. — Peut-être, puisque la promenade à pied est le *footing,* à présent que l'on a honte d'être inoccupé au point de n'oser plus flâner que sous le couvert de l'hygiène et de l'argot sportif. Donc, pour mes achats personnels, je préfère le *shopping*. Dans les grands magasins, sitôt l'entrée, j'oublie quelle chose je suis venu chercher là.

Elle. — Justement, c'est cela qui est excitant, ce brusque réveil des caprices oubliés.

Moi. — Si je vous entends, vous avez le grand magasin en horreur à cause d'une sensation délicieuse que vous éprouvez en y pénétrant ?

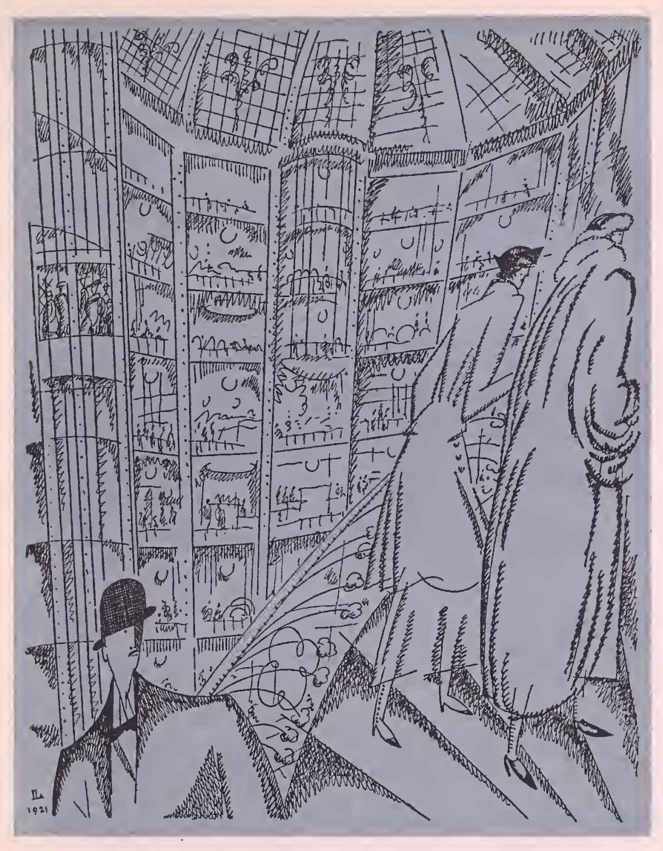
Elle. — Vous vous moquez de moi.

Moi. — Au contraire. Je vous envie et je vous admire. J'admire avec quel visage d'aventure vous franchissez le seuil tournant et comme, à travers la broussaille noire des dames, vous marchez sûrement vers le centre lumineux de la fièvre obsidionale qui règne ici, fièvre qui est faite de convoitises enfermées ensemble, et qui s'aiguisent par le frottement, et brûlent de se satisfaire avant la catastrophe, c'est-à-dire avant la fermeture — car on arrive toujours en retard au magasin, comme chacun sait.

L'image de la ruche, et de l'abeille que vous êtes, ô butineuse de nouveautés, a vieilli ! On ne dit plus un rayon on dit une *proposition*. Le mot est charmant. Vous allez donc de proposition en proposition. Toutes vous flattent, chacune vous émeut. L'œil brillant, le sourire fondu dans une crispation inquiète, vous regardez, vous maniez, vous caressez des coupons doux comme des projets, vous prolongez jusqu'à la souffrance un plaisir énervant et trouble. Mais tout plaisir a une fin, et le flirt même ne trompe pas infiniment le désir de la possession. Je vous vois faiblir ; vous cédez enfin. Et c'est le premier objet venu qui profite d'une minute de vertige. Comme en amour !

Elle. — Oh !

Moi. — Bref, les grands magasins sont les lieux saints de notre époque. Dans une église vous pensez à un enterrement, à un mariage ; ce n'est pas gai.



Les thés ? Des gens qui se regardent manger des tartines, c'est un peu ridicule ; les courses... il y a les chevaux qui empêchent de voir ; les cafés,

c'est un peu vieux jeu depuis le bar américain. Le grand magasin, c'est le cercle ouvert à tous, le vrai théâtre populaire où chacun est acteur et spectateur, où la musique même, comme celle des sphères, n'est qu'une harmonieuse gravitation de désirs. Il enferme plus de passions qu'un tripot géant, qu'un palace de deux mille chambres. On les voit éclore, ces passions secrètes, au hasard des visages levés, lorsque l'ascenseur transparent vous élève au-dessus des remous qui assaillent les îlots défendus par des vendeuses casquées d'or.

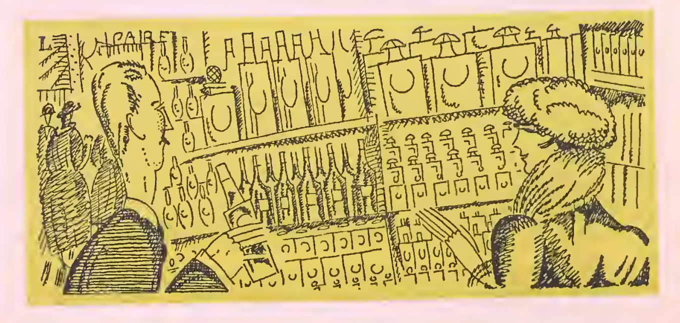
Je sais bien que la verrière de *Primavera* fait un peu "brasserie d'art", que les escaliers des *Galeries Pershing* ont des courbes de manèges forains, que les *Tuileries* sont cossues comme une pension de famille du Second Empire, que *La Bonne Affaire* exhale un relent de sous-préfecture et de sacristie, qu'enfin *la Chananéenne* a l'air d'une araignée monstrueuse évadée d'un plat de nouilles, et qui étirerait en tous sens des fils de parmesan... Je sais que les artistes décorateurs et les architectes décorés sont bien coupables, mais j'aime le grand magasin pour son incomparable atmosphère.

Vous disiez, comme un député parlant de son projet de loi, "qu'il répond à tous les besoins". Parlez-en mieux, dites qu'il en crée de nouveaux, qu'il est lui-même une volupté inédite. Pour moi, je lui sais gré de donner aux visages des femmes cette fébrilité fardée, plus touchante que le hâle des sports et plus piquante que les fraîches couleurs de l'oisiveté.

Elle. — Ah! voilà donc pourquoi vous y allez, vous, dans les grands magasins.

Moi. — Oui, mais c'est avant tout dans l'espoir de vous y rencontrer.

Roger ALLARD.





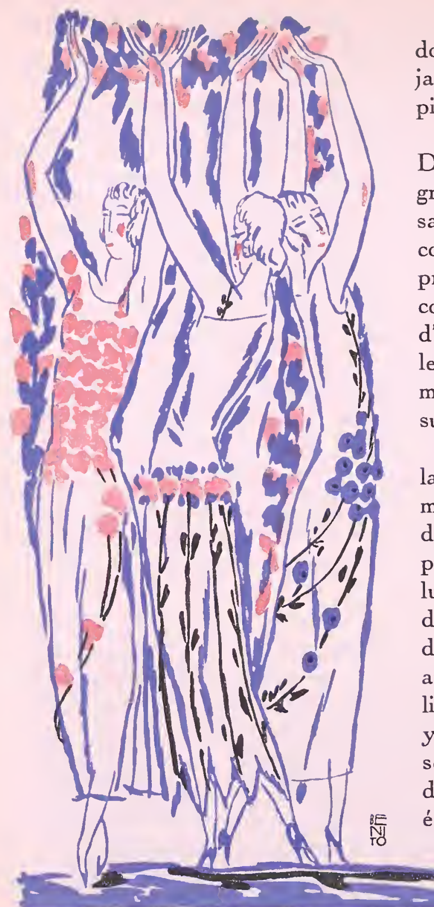
Les fleurs

Au commencement était la fleur. Tout n'est que fleur, tout provient de la fleur et tout revient à la fleur. L'univers est une rose compliquée. Les planètes sont des tournesols mélancoliques, et la voie lactée s'effeuille au vent de l'infini comme les pétales d'un verger. La lune est une belle-de-nuit, et le soleil... est un soleil.

Je livre ces découvertes cosmogoniques aux méditations des astronomes et des métaphysiciens. S'ils rejettent ma théorie, je prendrai ces vieux messieurs sur mes genoux et leur raconterai cette histoire :

Le bon Dieu, un matin, s'ennuya d'être tout seul. Il avait lu tous les livres... Les cinémas étaient fermés (ou plutôt ils n'étaient pas encore ouverts, me dites-vcus; mais cela ne revient-il pas au même?) Or donc, ne sachant que faire, il s'ennuyait transcendantalement et bâillait à s'en décrocher la mâchoire. Mauvais présage, quand un dieu bâille! C'est signe qu'il va faire une bêtise. Elle ne se fit pas attendre. En effet, tout en bâillant, l'Éternel pensa : Je vais créer le monde.

Or, il n'y avait jamais eu de mondes jusqu'alors, de sorte que le bon Dieu manquait, comme on dit dans les ministères, de précédents, et ne savait trop comment s'y prendre. Il alla



donc faire un tour dans son jardin, et, ayant bourré une pipe, réfléchit profondément.

Mais rien ne venait. Dieu s'aperçut alors qu'un grand iris ouvrait devant lui sa gueule bleue. Comme il le contemplait, l'inspiration le prit : il créa le ciel, avec sa corolle d'azur et son pollen d'étoiles. Un parterre de violettes lui donna l'idée de la mer. Un lys impudique lui suggéra la femme.

Cette dernière tâche fut la plus malaisée. Heureusement il y avait dans le jardin de l'Éternel une merveilleuse profusion de fleurs, qui voulurent bien aider au chef-d'œuvre. Dieu prit un peu de rose à la rose, et du blanc aux anémones; du lilas au lilas pour faire le cerne des yeux; au Sceau de Salomon ses grappes pâles, pour les dents; pour les lèvres, il écrasa la rouge fleur de l'hibiscus; pour les joues il choisit l'azalée, et la rose thé

pour la nuque. A force de soins et d'ingéniosité, il façonna ce quelque chose d'étrange et d'amusant que l'on rencontre au bois, dans les dancings, et parfois ailleurs. Avec les laissés pour compte, il créa l'homme, mais ce n'est pas ce qu'il fit de mieux.

Tel est le vrai récit de la Genèse. Il ne figure pas dans la version vulgaire, mais je l'ai trouvé dans un manuscrit rarissime, tracé de la main même de Moïse, que j'eus la bonne fortune de dénicher l'autre jour à l'Hôtel Drouot.

Lorsqu'il eut terminé sa besogne, le bon Dieu tint à remercier ses collaboratrices et leur promit pour récompense d'exaucer leur premier désir. Les fleurs alors, s'étant réunies en conseil, émirent le vœu qu'à tout jamais, dans l'esprit des hommes, leur image demeurât liée à celle de la mer, de l'azur et des femmes.



Poètes, peintres et sculpteurs reçurent mission de réaliser le souhait de la gracieuse assemblée. Comment ils s'en acquittèrent au cours des âges, c'est ce que je n'ai pas à vous apprendre. Les anthologies (*anthos* veut dire fleur) vous le signifieront mieux que je ne le saurais faire. J'ajouterai seulement que les modistes et les couturiers eurent à cœur de s'associer à la reconnaissance divine. Et c'est chez eux surtout que tout est fleur, ou allusion à la fleur. Sur sa peau de bête, Ève suspendit des grappes de cytise. Ses arrière-petites-filles brodent aujourd'hui ces guirlandes, les brochent ou les impriment; ou encore, car il paraît qu'ainsi le veut la mode prochaine, les portent spirituellement accrochées à l'épaule ou à la ceinture, comme la glycine à la grille d'un parc.

Ainsi, tout le long, le long du temps, l'imagination des gens de mode ne cessa d'illustrer les femmes avec des fleurs. Et je veux voir, en ce phénomène, la preuve que ma légende est véridique : car remarquez-le, jamais encore on n'a eu l'idée de décorer une fleur avec des femmes.

Georges Armand MASSON.





FANTAISIE SUR DES GILETS DE FANTAISIE

C'est un souvenir très lointain, un souvenir d'avant la guerre, quand les femmes de trente ans n'avaient pas alors autant de goût que vous, mesdames, qui précisément depuis un lustre ou deux avez toujours vingt-neuf ans...

Certain après-midi de Mai, mon adorable amie — nous ne saurions ici écrire amie sans le qualificatif adorable — mon adorable amie, ayant enlevé chez moi son tailleur, m'apparut avec un gilet d'homme, à la lettre, sans manches et sans corsage. Je suis évidemment ou fort innocent, ou fort maniaque, mais je ne saurais vous dire à quel point ces bras tout nus sous ce tailleur me choquèrent. Je m'en accuse avec d'autant plus d'humilité que (je puis le dire — c'est le passé) les bras de mon adorable amie étaient ravissants. Mais je vous dois la vérité... J'eus soudain la révélation de la manière dont les femmes peuvent être habillées sans l'être, ce qui tout



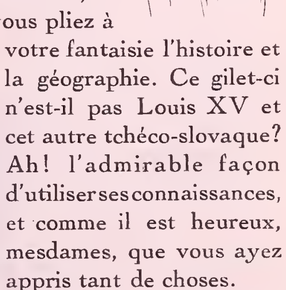
de même est un manquement à l'élégance. Et j'allais, sinon faire une observation, pour le moins exprimer ma surprise, lorsque mon amie me tendit ces bras délicieux en un lent et défaillant appel... Alors... vous direz que je n'ai pas de suite dans les idées, alors je pensai à toute autre chose...

Ce souvenir m'est revenu devant les aimables figurines de Pierre Brissaud lesquelles me montrent que, si vous allez de nouveau porter des gilets, mesdames, du moins vous vous mettrez comme nous en bras de chemise, pardon! en bras de chemisette, je veux dire. Et, cette fois-ci, c'est très bien. Toutes les susceptibilités, même les miennes, sont respectées, et quant à vos bras, on en voit tout autant, détail certes essentiel. Mais il en est de vos bras comme de ces plaisanteries un peu vives qu'il faut savoir voiler, et qui gagnent à n'être plus que des allusions... transparentes.



Maintenant, je vous dois un aveu. On m'aurait dit : « Les femmes se mettront en gilet cet été », que j'aurais poussé les hauts cris. Un colla-

borateur au bon ton de ce temps ne peut se plaire au débraillé. Mais personne, heureusement, ne m'a dit chose pareille, personne même pas, surtout pas mon rédacteur en chef qui a du tact et qui sait admirablement faire. Si bien qu'en définitive, en voyant les dessins de Pierre Brissaud, j'ai tout d'abord pris vos gilets pour des corsages. Je vous le dis sans fard. C'est que j'avais compté sans votre ingéniosité qui est surprenante et sait accommoder décorativement les vêtements les plus futiles. Toutes les époques vous sont bonnes, mesdames, et tous les pays aussi, et voici que vous pliez à votre fantaisie l'histoire et la géographie. Ce gilet-ci n'est-il pas Louis XV et cet autre tchéco-slovaque? Ah! l'admirable façon d'utiliser ses connaissances, et comme il est heureux, mesdames, que vous ayez appris tant de choses.



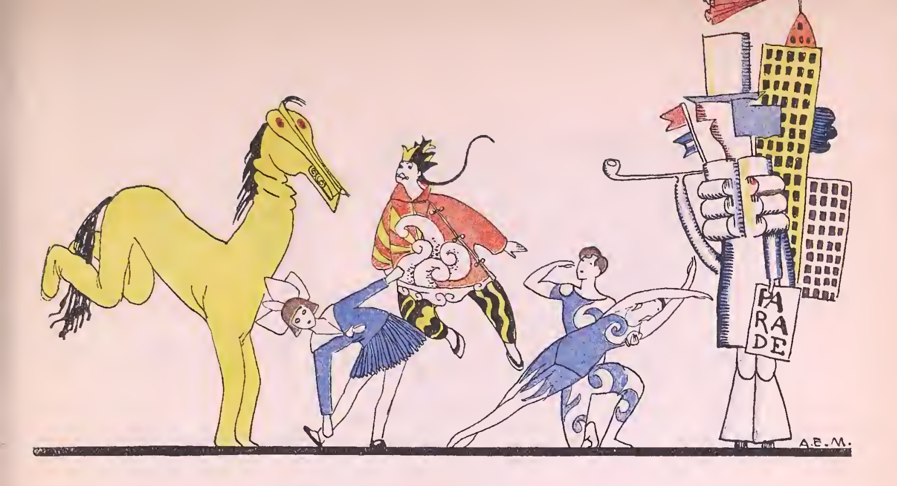


Et voici que soudain le sujet s'élève. Ma parole, il se hausse à la philosophie et j'en suis bien aise, car il est agréable de ponctuer philosophiquement une fantaisie. J'aperçois, oui j'aperçois l'utilité

des fortes études et de l'enseignement secondaire. Quand ma filleule, qui a quinze ans, pâlit sur la chronologie des rois de France ou sur l'extraordinaire Macédoine qu'est devenue l'Europe, je suis tenté de la plaindre. J'ai tort. La science est bonne puisque vous en faites enfin un intelligent usage et que vous lui permettez de collaborer à votre beauté. Pour moi, lorsque je vous verrai cet été vous efforcer à des « rétros » savants en gilets historico-fantaisistes, j'apercevrai enfin, dans une clarté jusqu'ici ignorée, la haute vertu du baccalauréat ou du brevet supérieur.

PATRICE.





inventaire

Il n'est pas seulement d'un esprit soigneux de faire l'inventaire de ses plaisirs ; ce souci classe encore les délicats, de qui nous sommes tous, vous et moi. L'occupation est à la fois profitable et de qualité, puisqu'aussi bien la révision de nos sensations les remet à leur place exacte et que, pour celles dont la valeur est certaine, nous éprouvons à les revivre un plaisir renouvelé. Souvenez-vous de certains mots d'amour prononcés voici tant d'années... Mais là je sors du domaine où je veux me tenir, qui est dramatique, et j'entre bien indiscrètement dans le vôtre...

Donc je ferme les yeux et tâche à me souvenir. Voici qu'une église d'Espagne se dresse et que, dans la forêt des piliers parallèles, m'apparaissent les dames de *l'Homme à la Rose,* spectacle de choix en vérité et dans lequel le poète, ce jour-là discret, s'effaça devant le costumier, à moins que, plus vraisemblablement, ce dernier ne l'emportât naturellement sur lui. Au demeurant, qu'importe ? L'essentiel n'est-il point que, par la grâce de Poiret, je revoie encore aujourd'hui, Mme Delza si fine et ses compagnes si belles ? En ce temps, le costumier est poète et nuit au poète point autant poète qu'on le croit...

Mais quels sont ces fantômes ? — comme on lit dans les feuilletons de la troisième République — et pourquoi veulent-ils jouer de nouveau *la Nuit*



des Rois? Non, non je m'y refuse. Je sais bien que la presse entière s'extasia, mais j'attache peu d'importance aux extases de la presse qui retarde assez communément dans ses manifestations. J'aimais tant le Vieux-Colombier quand il n'était point comble tous les soirs ! Apostrophe : M. Copeau, le snobisme et le succès vous gâtent et aussi M. Lhote et ses théories périmées. J'admire votre intelligence dans l'instant que je déplore vos réalisations exagérément schématiques. Que nous voici loin aujourd'hui des tableaux évocateurs d'*Une femme tuée par la douceur,* où l'ombre et la lumière, se jouant dans les draperies, créaient exactement l'atmosphère ; que nous voici loin même de cet adorable *Carrosse du Saint-Sacrement,* lequel ne date pourtant que de l'an passé !...



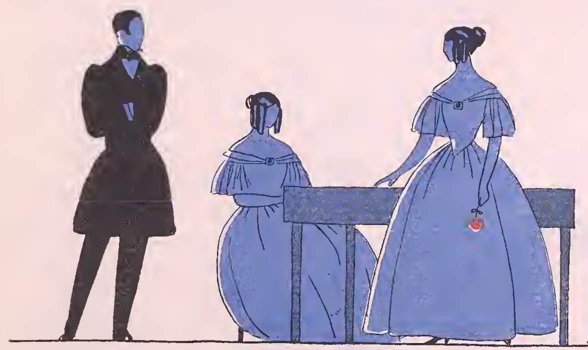
Le film se déroule et de nouveaux souvenirs émergent. J'assiste non sans ironie au triomphe de *Parade,* dont je hais à présent le décor démodé et si laid auprès du puissant et fin *Tricorne* de ce même Picasso... Puis, de nouveau, des grisailles sur lesquelles brusquement s'inscrivent ce masque de Séverin jailli soudain d'un Olympia banal, ou ce métis aux Folies-Bergères soufflant avec un art cocasse dans une flûte fausse et comme



Le mime Séverin (mains et masque)

désespérée, ou ces danseurs inouïs : Mitty reçue au vol par Tillio jonglant avec le corps abandonné et frêle de sa compagne !...

Et soudain enfin, ce sont, dans leur vivacité étonnante, les images de M. Balieff. Je revois les *porcelaines* d'une lumière si fine ; cette folie : *les fiancées de Moscou* avec ce groupe des deux femmes au lever du rideau qui fait songer à Manet ; le pur, composé et discret — oui, discret — romantisme des *chansons de Glinka ;* le chœur de paysannes russes étrangement décoratif ; la puissante évocation des *hussards noirs ;* la térébrante mélancolie de cet officier et de cette gitane, fredonnant tous deux en un cabaret de nuit une czarda lointaine, elle tout apitoyée et prête charitablement à l'amour, lui grisé de mélancolie, s'en saoûlant en désespéré dans cette nuit dernière avant le départ au combat ; cette admirable tragédie *le Roi a fait battre tambour* où il est tant de couleur, tant de charme, tant de grandeur et une si brutale épouvante ; et cette



délicieuse *Katinka* à laquelle, grâce à la spirituelle et jolie Nikitina, tout Paris s'est follement diverti ! Le merveilleux spectacle en vérité, à quoi tout concourt, l'intelligence, la sensibilité, l'art de peindre et dont le premier collaborateur est la lumière ; la lumière captée, asservie, disciplinée et qui, à elle seule, avant que les acteurs aient prononcé une parole, a déjà créé le drame ou la comédie !...

Je vous entends :

Eh quoi ? de tant de souvenirs dramatiques, car en voici tout de même quelques-uns, pas un qui soit littéraire ?

Je baisse la tête confus. Pas un. Pardon ! un seul : *le Cocu magnifique,* à quoi M. Cromelynck, bien à tort, ne s'est pas tenu... C'est peu ? Hélas ! je n'y puis rien. La littérature et le théâtre n'ont plus rien de commun. Et, si je suis désolé de vous le dire, vous ne sauriez être étonné d'en avoir l'assurance, car voici tout de même quelque temps que vous vous en doutiez...

Louis LÉON-MARTIN.

A. E. MART



Lingerie et Ruban

Si au moment d'écrire sur la lingerie (ce qu'on appelle sans poésie les dessous) j'essaye de préciser les souvenirs qu'un tel sujet ranime en moi, il ne m'en vient pas d'uniquement libertins comme on pourrait le croire. Je revois simplement une maison de campagne où encore adolescent une dame amie des miens m'avait emmené pour les vacances. Une brave femme de paysanne l'aidait à défaire ses bagages, et je m'y employais avec une bonne volonté touchante, une docilité de début de congé. Cette dame me donnait sa lingerie et j'allais la porter jusqu'à la paysanne, qui la rangeait dans une immense armoire aux charnières longues et luisantes courant tout le long du bois roux. Cette dame avait beaucoup de linge. Je transportais des combinaisons, des pantalons, de petites chemises. Tout cela était léger, aérien, parfumé, d'une toile fine rehaussée de petites faveurs roses et mauves. Tout cela paraîtrait peut-être aujourd'hui d'un goût affreux ou suranné; mais ce devait être alors



d'une parfaite élégance. La paysanne en était éberluée, un peu choquée.

— Encore... En voilà ti... En voilà ti... Et ça pèse pas lourd.



Cela ne pesait pas lourd en effet. Cette légèreté m'impressionnait, me donnait un rien d'émotion — émotion innocente, mais qui me fait assez comprendre comment cette paysanne en arrivait à conclure, sans doute, à la légèreté de la parisienne par la légèreté de son linge. Les paysans et la vieille bourgeoisie ont un culte pour le linge solide, de toile blanche et drue, un peu lourde, et c'est un culte sévère où ils mêlent vivement de la réprobation pour ceux qui ne le partagent pas.



Voilà un premier souvenir. En voici un second plus récent. Une mère provinciale guidait sa fille, fiancée, pour acheter son trousseau, à Paris. La mère avait été élevée dans la tradition du solide, du linge accumulé dans les armoires, des chemises voisinant avec des piles imposantes de draps, comme à l'abri de forteresses inexpugnables ; mais des chemises

« d'honnête femme », des chemises qui n'étaient pas d'une petite batiste transparente, et grandes comme un mouchoir de poche. Dans le magasin de vieille renommée où j'avais accompagné ces dames par courtoisie, la mère s'arrêtait aux modèles de son goût. La fille faisait la grimace, invoquait la mode, les tendances modernes. La mère s'offusquait.

— Que restera-t-il de tout cela après trois blanchissages ?

Ah ! la pauvre dame ! Que dirait-elle à présent ! Et qu'eût-elle dit si elle m'avait vu aux prises avec de charmantes lingeries, tel que je le fus il n'y a pas trop longtemps. C'est le troisième souvenir, frais comme une jeune peau. Je n'ai guère rencontré de jeunesse plus soucieuse et plus ingénieuse pour ses dessous. Elle les veut personnels, c'est-à-dire qu'ils ne soient pas ceux de tout le monde et qu'on ne puisse se tromper tant qu'on les voit sur la personne qui les porte. Elle a beaucoup usé des soies avec son nom inscrit dans des cercles à la japonaise. Elle a parsemé des toiles



très légères, de fleurs ingénieusement brodées. Elle a presque abusé des béguins et des coiffes à l'abri desquelles elle prenait un petit air ingénu et fermait ses yeux avec un tel abandon qu'on ne savait si elle était lasse de plaisir ou de vous. Et maintenant voilà qu'elle en est aux rubans — des rubans larges qui pendent autour d'elle comme des pétales. — On dirait une grande fleur exotique. C'est un délice ; mais quelle fragilité. Cela se fane, se froisse, se déchire.

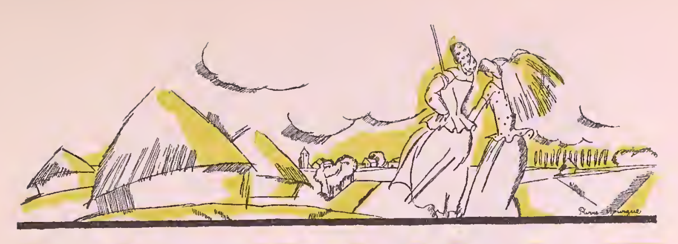
— Ah ! le ruban de ma chemise a craqué !

Vous l'avez entendu bien souvent. Mais ici, la chemise n'est plus que rubans. On ose à peine approcher. Et dès qu'on approche, en effet, la catastrophe se produit. Ne faut-il pas beaucoup de gentilles manières, de séductions habiles pour faire oublier ces catastrophes.



Cela ne fera pas trois blanchissages, disait la dame pratique. Si cela faisait seulement la fin d'un jour !

HAMILTON.



LA PAILLE

Ève était blonde et parlait le sanscrit. Tandis que son bon mari Adam tâchait à lui enseigner les rudiments de cette langue si malaisée qu'elle n'est plus entendue aujourd'hui, dans le monde entier, que par six ou sept savants très savants, elle ne prêtait nulle attention à la leçon, mais regardait tout le temps dans son pupitre, où elle élevait, dans une boîte en carton, des vers à soie dont elle espérait naïvement qu'ils lui donneraient assez de soie pour se confectionner une robe du soir.

Car Ève était coquette, très coquette. Quand, se promenant l'après-midi dans le Paradis Terrestre, elle rencontrait l'autruche, elle s'approchait de l'inoffensif volatile sous couleur d'échanger avec lui quelques paroles indifférentes en sanscrit. Et, soudain, elle arrachait à l'autruche qui se sauvait en criant de douleur une pleine poignée de plumes, qu'elle disposait ensuite dans ses cheveux blonds.

Ou bien, si elle croisait sur son chemin un renard, bleu de préférence, dont le pelage lui plaisait, elle lui offrait complaisamment de le porter sur ses épaules s'il était fatigué,



et il était rare que le renard, qui est un animal qui se croit très malin, refusât la proposition. Après cela, quand elle tenait le renard, Ève ne voulait plus le lâcher. Il fallait qu'il fût toujours autour de son cou, et cela, à la longue, ennuyait le renard qui réclamait en vain sa liberté. Cela faisait des drames dans le Paradis Terrestre; et Adam, en sa qualité de vice-roi, était obligé d'intervenir, ce qui le contrariait beaucoup de donner tort à sa jeune femme, qu'il aimait uniquement car il n'y en avait pas d'autres.

L'amour de la parure faillit faire commettre à Ève la faute capitale, avec un ami de son mari qui habitait un cocotier juste en face de leur maison. Il lui avait promis, si elle cédait à ses désirs, la moitié de son pelage, une belle frange de singe pour garnir un tailleur du matin.

Très adroite de ses mains, Ève se faisait elle-même, et sans consulter les journaux de modes, de gentilles petites

robes en feuilles d'arbre ou de vigne, des bracelets de galalithe en tiges de roseaux, des couronnes en clématites ou en seringa, des colliers de perles en marrons d'Inde, se décolletait en cœur, en carré, en bateau, par devant, par derrière, par en bas, et venait se montrer dans ses transformations à Adam, qui, en langage sanscrit, lui disait : Ne t'agite donc pas, ma petite Eva ; et viens plutôt faire une partie de dominos avec moi.

C'est depuis ce temps-là que les filles d'Ève commettent toutes sortes de déprédations dans le Paradis Terrestre de ce temps-ci, où l'on va par les gares du Nord et Saint-Lazare, les dimanches d'été, mangent des pommes vertes tout comme leur première mère, cueillent les roses dans les propriétés



privées, et sont cause que nous sommes mordus aux mollets par le chien de garde, en protégeant leur retraite.

C'est depuis ce temps-là qu'elles courent en robes blanches dans les blés, dans les romans de Mürger et les poésies de Musset, mettent des coquelicots dans leurs cheveux pour faire tomber à leurs genoux les fils d'Adam, qui jurent dans ces moments une amour éternelle à des petites filles qui n'ont rien dans la tête, mais, dessus, une chevelure dorée ainsi que les moissons.

Nous serons toujours les mêmes. Elles aussi. Mais que fallait-il dire en cet article ? Que l'on va faire des robes garnies de paille tressée, des franges de paille, des gilets de paille qui protégeront de la casse, comme un cristal contenant une exquise liqueur, nos fragiles compagnes...

...Voilà qui est fait. Marcel ASTRUC.





Une harmonie

NOIR et blanc... Blanc et noir... En matière de décoration intérieure, il faut beaucoup de tact, de goût, de finesse, de mesure, de doigté, pour employer ces couleurs avec succès et de façon originale. L'essentiel est d'y adopter un parti pris. Une harmonie noire et blanche diffère étrangement d'une harmonie blanche et noire : tandis qu'ici le noir jouera le premier rôle, là, au contraire, comme dans le cabinet de toilette de Mme Serge André, c'est le blanc qui le jouera.



Les murs sont blancs, blanc le plafond, blanches les boiseries, blancs les rideaux de la fenêtre et de la large porte qui fait communiquer le cabinet de toilette proprement dit avec ce que l'on pourrait appeler la chambre de parure, ou plus poétiquement,



la chambre de beauté. Blancs aussi sont les abat-jour des deux lampes qui flanquent la coiffeuse. Mais les coussins de pied sont noirs, et noire la coiffeuse elle-même avec la glace au tain noir qui la recouvre, et sur la surface ténébreuse de laquelle les objets de toilette, d'ivoire et d'argent, se reflètent avec de subtiles lueurs, et noirs aussi les œils-de-bœuf ovales des petites armoires suspendues dans les angles de la chambre de beauté : et noirs encore, ébène et velours noir, le bois et le siège de la chaise à coiffer, et noir enfin le fond du damas chinois à sujets blancs qui garnit le fauteuil de repos, tandis que le tapis à carreaux noirs et blancs combine, en sa géométrie, les deux couleurs contraires.



Et là-haut, parmi les blancheurs finement amorties qui descendent du plafond, les murs s'ornent d'une frise — due au pinceau de Tigre de Régnier, le fils

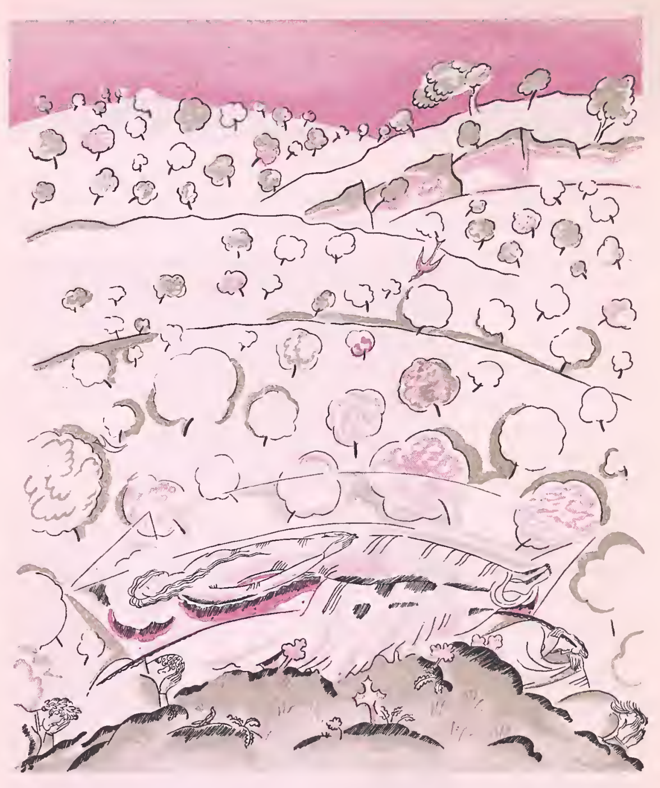


du poète des *Médailles d'Argile* — où Pierrot et Colombine, Arlequin, Scaramouche, Pantalon se poursuivent en une théorie joyeuse : évocation noire et blanche fixée là en gestes du plus piquant modernisme...



Et, le soir, des guirlandes au bout desquelles s'allument des lampes blanches aux corolles noires, scintillent au milieu de toutes ces blancheurs et prolongent dans les miroirs un souvenir de fêtes surannées.

Gabriel
MOUREY.



Quand Louise mourut...

... Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe Avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs.

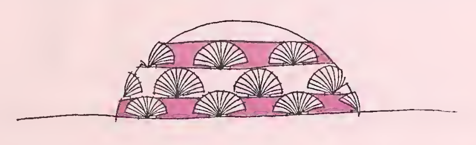
(BRIZEUX).



COQUILLAGES

SILVIA, les coquillages vous les aimez, je pense ? Vous aimez leur brillante nacre et leurs nuances subtiles, changeantes et délicates telles, à vrai dire, que seul un grand poète en saurait dignement parler. Ce qui nous est une excellente excuse si nous défaillons quelque peu.

Mais si nous ne savons pas parler comme il convient de leurs couleurs, il ne s'ensuit certes pas que nous soyons insensibles à leur charme. N'est-ce pas, Silvia ? Chez vous, ce qui prouve bien que vous les aimez, et je ne sais où j'avais la tête quand j'en ai pu douter, chez vous de rares coquillages ornent des tables, négligemment posés semble-t-il, et cela est tout à fait exquis. Vous savez, si ce n'est faire le pédant, qu'exquisitus en latin veut dire raffiné. Un de vos amis dispose ceux qu'il possède au fond d'une cuvette, baignés d'eau, pour





Manche d'ombrelle ou de parapluie, en coquillages.

le plaisir des yeux. Mais plus sage vous ne nous privez pas de leur toucher.

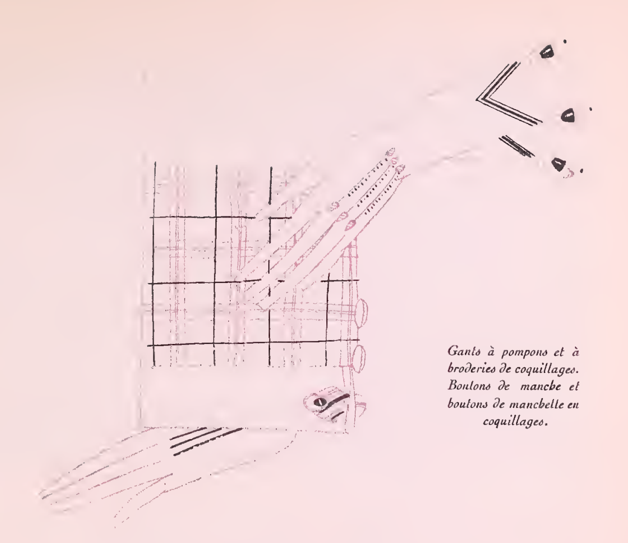
Comme vous avez, Silvia, quelque imagination, il vous est loisible de songer à la mer inconstante, aux glauques abymes et au sable doré qu'il vous plaît, je crois, de faire glisser entre vos doigts fins.

Et croyez-vous pas que ce serait délicieux une ombrelle dont le manche serait fait de coquillages multicolores ? Cela vous aurait un petit air maritime que vous ne sauriez dédaigner. Que diriez-vous d'un gilet, pour ce cher Léandre, dont les boutons seraient aussi des coquillages ? Voilà-t-il pas le fin du fin, je vous prie ? Sur ce gilet une ganse de montre faite de coquillages enfilés par un ruban, cela ne serait pas mal du tout. Et songez un peu, si d'aventure vous en avez le temps, à tout ce qu'une semblable mode permettrait d'inventer. Les boutons des manches et des manchettes. Sans parler de vos gants.

Vous les portez à crispin, comme il se doit. Eh bien ! pourquoi ne seraient-ils pas brodés de minuscules coquilles ? Et leurs pompons ainsi seraient assez allègres.



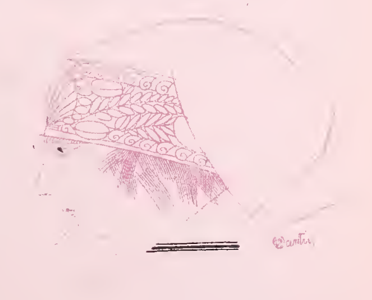
Boutons de gilet, en coquillages.



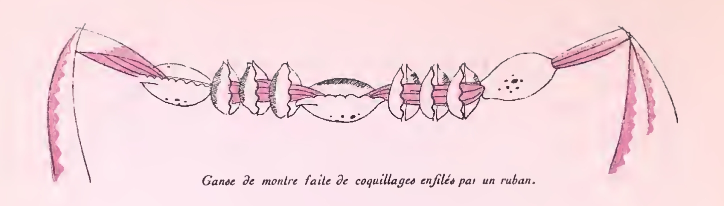
Gants à pompons et à broderies de coquillages. Boutons de manche et boutons de manchette en coquillages.

Pour peu que vous aimiez les chapeaux *que tout le monde n'a pas*, pourquoi n'accepteriez-vous pas celui-ci, surmonté, comme de macarons, par un gros coquillage ou cet autre qui en porte tout le tour de plus petits?

Au bord des vagues,



Chapeau orné de coquillages



Ganse de montre faite de coquillages enfilés par un ruban.

l'ombrelle, le chapeau et les gants couverts d'étincelants coquillages, souriante et dédaigneuse, vous sembleriez Vénus sortant de l'écume salée. Car sa coquetterie comment aurait-elle été satisfaite?

Vous traîneriez après vous une foule d'adorateurs élégants dont vous accepteriez avec un geste las de reine silencieuse les madrigaux les plus subtils. A Dieu ne plaise que vous y prêtiez la moindre attention. Votre indifférence, qui est savante encore que naturelle, vous en savez tout le prix. Et votre cœur n'est pas pour ces courtisans. Soyons indiscrets, c'est à Léandre que vous l'avez donné. Mais taisons-nous. Le voici qui vient vers vous. Nous aurons le bon goût de vous laisser à lui.



Gilbert CHARLES.



AVENUE DU BOIS

Les nurses envoilées de bleu poussant les voitures où les enfants de riches tiennent dans leur menotte — et c'est ce qui étonne — la pelle de bois et le seau de fer blanc peinturluré : les mêmes jouets que les enfants pauvres des squares.

Et puis les Espagnols et les Portugais, petits, secs comme leurs havanes, pincés, froncés dans des vestons accusant leur petite taille qui se cambre, se redresse, avantageuse ; et qui ont des pantalons si bien coupés, plats de chaque côté du pli comme quatre lames de couteau rapprochées par leur tranchant.

Et puis les Américains vêtus de large, de clair, et qui ont une élégance bien spéciale qui est peut-être l'élégance tout court, les Américains aux longues enjambées rebondissant à chaque pas sur leurs semelles de globe-



trotter, les Américains en mains et face rouges, en chapeau gris pâle, en regard ingénu, en épaules larges, et qui, ailleurs, entrent avec tant de facilité dans les boutiques de bijoutiers, pour retrouver sur les tablettes de verre les gemmes qu'eux mêmes, prospecteurs, ont découvertes.

Et puis des femmes petites et brunes, porteuses de la moitié des plus beaux diamants du monde, figures expressives et mobiles vues ailleurs autour des tables de jeu et des salles à manger de palace, bien chaussées, marcheuses excellentes, parties des Sud-Amérique pour entreprendre le tour du monde.

Et puis les dames d'âge, souverainement distinguées, vêtues de noir, et qui ont sur leurs cheveux blancs et brillants comme de la soie, coiffés en rouleau sur le front comme en 1900, de drôles de chapeaux fragiles comme des soufflés, de tulle, et tels qu'ils les faut pour ne pas affaisser un beau rouleau de cheveux contemporain d'Helleu et Boldini.

Et puis, bien faits pour affliger le regard de ces dernières, des promeneurs



nouveaux comme il n'y en avait pas dans les chers romans de Paul Bourget, historiographe et peintre d'une époque extrêmement intelligente et dont on doit se contenter de sourire, sans en médire : Des dames habillées d'un deuil invraisemblablement tenace et rigoureux depuis la lointaine guerre, et qui ne se permet aucune atténuation dans ces longs voiles, dans ces blanches toiles qui vont si bien à une peau rendue plus mate par l'emploi savant de la poudre, qui font paraître plus rouge cette bouche avivée, plus brillants ces longs yeux endeuillés eux aussi d'un noir tirant sur le bleu, plus blonds ces cheveux d'or ramenés en copeaux fins s'échappant de chaque côté du voile.

... Des hommes jeunes et beaux — trop beaux pour être véritables — qui ont dans le regard et dans la façon de porter la tête une singulière mobilité, qui ont un teint livide un peu et comme abandonné par le sang, une élégance indéniable, mais particulière en ceci qu'elle les distingue infailliblement et les aide à se reconnaître à coup sûr entre congénères.

... Des fillettes habillées court qui portent puérilement encore sur leurs frêles épaules, crespelés, ondés, bouclés, des cheveux trop abondants semble-t-il et couvrant trop richement leur dos, qui font songer, on ne sait pourquoi, à des plantes que l'on ne peut nommer mieux que luxuriantes, comme celles qui poussent au soleil des terres chaleureuses et des pubertés en avance sur les prévisions... des fillettes au regard long, aux jambes bien formées pour leur âge, expérimentées sur certains points plus peut-être que leurs mamans, fruits appétissants, ma foi, d'une génération qui ne se paiera pas de mots et traitera le Code comme Zerbine un barbon.

Et c'est là que l'on rencontre ces femmes très belles, but légitime de l'ambitieux, inaccessibles, souveraines et dédaigneuses, modèles proposés pour les drames subtils du Français au talent de nos grandes artistes, et superbes natures pouvant seulement se complaire dans les cycles supérieurs où florit, loin du vulgaire et pour l'élite, l'aliment pur des complications sentimentales.

Marcel Astruc.





AU BAL NOIR ET BLANC

MANTEAU DU SOIR



AU LOUP !

ROBE EN "FLEURS DES BLÉS" ET ROBE EN "GUIRLANDE FLEURIE", DE RODIER





BONJOUR !

CHAPEAU, DE CAMILLE ROGER





ADIEU !

MANTEAU DU SOIR, DE WORTH





LA DAME AU LÉVRIER

TAILLEUR, DE BEER



LA COIFFURE RÉPARÉE

ROBE DE DINERS, DE DŒUILLET





ALLONS VOIR LES SINGES

TAILLEUR ET ROBES DE FILLETTES, DE JEANNE LANVIN


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART



LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

ROBE DE PAUL POIRET



LA MÉNAGÈRE ACCOMPLIE

PETITE ROBE, DE DŒUILLET



GUIDE POUR TOUTES LES

Villes d'Eaux

SOYEZ franche : Avouez que lorsqu'on vous a pour la première fois ordonné une cure dans une ville d'eaux, vous en avez ressenti plus de secret orgueil que de visible ennui. Vous avez dit dans ce langage familier : « Quelle scie ! il faut que j'aille à Vichy pour mon foie; ou bien encore ! à Divonne pour mes nerfs, à Evian pour mes reins, à Royat pour mon cœur. » Et vous vous êtes efforcée de prendre un air contrit, comme si une catastrophe imprévue venait soudain bouleverser le cours ordonné de votre vie... Mais au fond de vous-même, vous n'étiez pas autrement



fâchée; cela sonnait agréablement à vos oreilles : Aix, Vichy, Évian, Royat ; et vous oubliiez votre foie trop dur et votre tendre cœur, vous lanciez ces noms avec une aimable satisfaction comme s'il se fût en quelque sorte agi d'une grande saison, d'un Bayreuth de vos viscères, d'une Tétralogie de vos organes — ô ma beauté ! C'est que c'est bien cela en vérité. Pour une Parisienne, une saison, qu'elle soit artistique ou médicale, c'est une « saison » — avant tout.

Ces premiers enthousiasmes sont peut-être éteints, vous connaissez maintenant tout le jeu des aventures, le rythme exact de vos journées, les excursions, les ressources du lieu, vous savez que le spécialiste a un pied charmant et qu'il n'y a pas mieux que Victor pour la douche et le massage. Toutefois vous recommencerez sans lassitude les promenades en auto, vous reverrez avec un intérêt renouvelé les sites et les points de vue, vous vous soumettrez à tous les usages parce que c'est le meilleur agrément d'une saison.

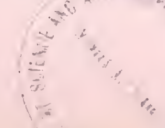


Faut-il vous rappeler vos devoirs ? Le matin vous irez à la buvette. Vous ne serez pas vêtue comme vous le serez l'après-midi : c'est-à-dire que vous aurez de ces petits

tailleurs nets, gris clair, une jupe sport, une chemisette, enfin tout ce que vous voudrez de simple et d'uni. Vos perles ? Non... Nous savons qu'on est fort enclin, présentement, à mettre des perles le matin. Mais cet hiver, à Cannes, les Anglaises et les Françaises vraiment élégantes se rappelaient les vieux usages : le cou nu, le matin, strictement. L'après-midi, pareillement, si vous allez en excursion, si vous remontez jusque sous les sapins d'où vous apercevez votre palace grand comme cette petite maison chinoise où vous mettez vos cigarettes, à Paris.



Buvez avec grâce, même si ce n'est pas bon. Nous nous souvenons d'une bien jolie personne qu'une saison nous fit connaître dans une ville d'eaux de Savoie. On y absorbait une eau infâme qui sentait les œufs pourris, mais qui avait paraît-il de grandes vertus pour les bronches. Cette jolie personne ne fit jamais une grimace en vidant son gobelet, elle semblait le déguster, à petit coups, sans ombre dans ses yeux, sans amertume au coin de ses lèvres. Et on voyait remuer sa gorgerette comme une tourterelle. Ah! la charmante enfant! Vos après-midi? Correspondance, manucure, coiffeur, les journaux de Paris, promenade :





Les jardins du Casino, les « courts » de tennis, la rue du Maréchal, tous les endroits enfin, où on parle, où on se montre, où l'on apprend les pertes de la veille au soir, les nouveaux flirts, les ruptures. Exposition générale des nouveautés d'Été. Cinq heures, le thé ou la « cabane hindoue » *(dancing)*. Pourtant le thé sans danse vaut mieux.

Vous savez comment on joue à la boule, n'est-ce pas, et au baccarat ? Vous avez déjà entendu *Madame Butterfly* et vous avez vu Sacha Guitry dans le *Veilleur de nuit ?* Vous n'ignorez rien de ce que peut réserver une longue station sur la terrasse du Casino avec ce jeune ami, noir, blanc et souple dans ce smoking. Ce jeune homme vous murmure des choses charmantes... Écoutez-les. Cela comporte autant de bienfait et d'importance que l'eau que vous buvez. Et vous n'êtes là que pour vingt et un jours... Voilà vos soirées.



Méfiez-vous de la ville d'eaux où on vous soigne les nerfs. Ce sont celles où on devient amoureux pour tout de bon. A quoi toutes les eaux de cette terre ne font rien.

HAMILTON.



A L'OMBRE DES COMMUNIANTES EN FLEURS

C'EST au mois d'avril, dans les champs, que les pommiers font leur première communion. Dans les villes, au printemps tardif, nos demoiselles sont plus lentes à fleurir : la mi-mai seulement les voit éclore, en beaux atours blancs, l'œil baissé, l'aumonière au flanc, le paroissien sous le bras, le chapelet en bracelet. Tendre émotion, ferveur, pâleur... Après on ira chez le photographe, en avalant une brioche. Et puis les petites amies viendront goûter. Elles admireront le voile, et la couronne de roses blanches, les petits souliers de satin, la robe aux innombrables plis, ses fronces, ses ruchers. Et puis, il faudra la quitter, cette robe, au soir du plus beau jour de votre vie, ô Marguerite, ô Primerose, ô Marinette... Moi, je n'ai jamais compris ça, ces robes que l'on met une fois. Une fois, cela va si vite... Et dans un jour pareil, où l'on est si distrait des contingences... C'est comme les robes de mariées — à peine mises, aussitôt ôtées, pauvres chattes ! Comme si on ne pouvait pas vous laisser faire joujou avec, un peu plus long-



temps... Heureusement, voici bientôt l'été (il pleut à seaux, tandis que j'écris)... Eté, vacances, plages, campagnes, tennis, croquets, vertes pelouses!... Jeux charmants, pour l'œil, des *sweaters* couleur de sorbets, grands chapeaux de paille onduleuse... Au fait, pourquoi pas ? C'était charmant, au temps passé de nos grand'mères, ces estivales lingeries si pures aux regards, si fraîches, si légères... Comme elles sentaient bon, ces robes de toile blanche aux mille plis bien tuyautés; et sous le grand catalpa fleuri, en attendant que le soleil fût un peu tombé pour aller faire un *single* sur le *court,* comme elles étaient naïves, et irritantes, nos cousines si bien repassées qu'elles n'osaient même pas s'asseoir ! Et nous, petits garçons engonçés dans nos cols marins des dimanches, nous n'osions pas non plus les embrasser, ces jours-là, ces cousines

tentantes. Mêlé à celui du linge transparent, le parfum de leurs corps d'enfants s'élevait doucement autour d'elles ; c'était agréable. Mais nos mères étaient inquiètes ; elles nous trouvaient énervés, cela finissait parfois par des giffles.

Doux souvenirs de nos enfances, nous allons vous retrouver bientôt ! Moins l'innocence, hélas ! (Après tout, pourquoi « hélas ! » Plutôt « Dieu merci ! ») Nous allons vous retrouver, les mois qui viennent, où, tous les jours, nos petites amies les plus délurées sembleront, lâchées dans les champs, des premières communiantes au voile enlevé, toutes blanches, l'âme exceptée. Et cela sera délicieux, car le Satanisme n'a qu'un temps. On se lasse de la perversité presque aussi vite que de la vertu, et l'on ne peut pas toujours s'attiffer en sultane ou en bayadère pour vous

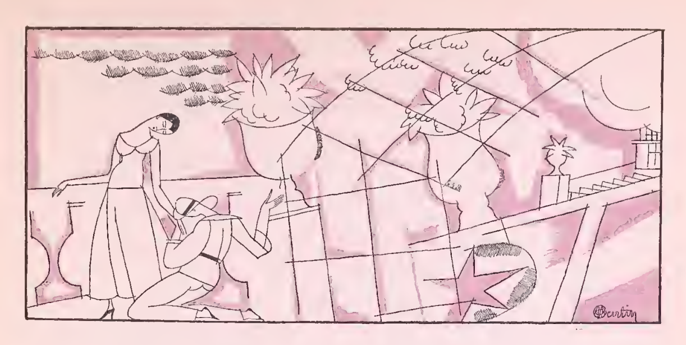


satisfaire, Baudelaire et Malikoko. La pureté a sa saveur aussi, surtout dans le temps des grandes chaleurs. Aussi voici venir le triomphe du blanc. Une vague de candeur va vous submerger, vieux messieurs, mes frères. Tulle, dentelles, organdi, et vous, pongé si doux à prononcer, que votre règne arrive !...

Nous avons soif de grâce tendre et de ferveur naïve, et les jeunes filles vont enfin prendre leur revanche. Déjà le mariage est à la mode et l'hymen est ce qui se porte le plus cette année. Du voile blanc des premières communiantes au voile blanc des épousées, il n'y a qu'un pas, d'autant plus aisément franchi que les demoiselles le dansent. Dommage qu'elles grandissent dans l'intervalle : le même pourrait resservir.

Nicolas BONNECHOSE.





L'AMOUR A TORQUATE

L'ÉLITE la plus sensible de Torquate est d'avis que l'amour, à la manière des pièces un peu brutales de Ben Jonson, et par la suite, celles d'Otway, doit être joué dans un décor extrêmement réduit et pour ainsi dire inexistant.

Il est curieux d'entendre une Torquatienne, de culture moyenne, déclarer dans un groupe que le théâtre perdit sa valeur littéraire le jour même où l'art des décorateurs atteignit à la perfection.

En somme, dit la Torquatienne, quand le décorateur peignit la forêt, il créa en quelque sorte l'atmosphère du drame ou de la comédie, aux dépens de l'auteur qui se vit obligé de négliger dans son œuvre ce détail important. Autrefois, quand la forêt était représentée par un simple écriteau : *Ceci est une Forêt,* l'auteur devait créer ce détail sensible dans sa prose ou dans ses vers, à



l'aide de cette fameuse syrinx dont on fit toujours grand cas en cette matière.

Ainsi l'amour se combine dans l'esprit de ces femmes plus subtiles que sensibles.

C'est la seule manifestation sociale qui, dans les coutumes torquatiennes, soit réellement simple. L'amour et l'art théâtral sont intimement liés. On s'aime devant un décor nu, l'amant et l'amante apportent dans leurs paroles et dans leurs gestes, les lumières et les embellissements.

En supprimant de son art passionnel le cabaret curieusement pittoresque avec le décor un peu répété des matelots groupant des filles autour d'un accordéon, le Torquatien ou la Torquatienne évitent de donner à l'exaltation de leurs sentiments la solution procurée par les jeux du couteau.

De même l'absence de bergeries peintes en camaieu, de houlettes et de treillages aux roses conquérantes enlève aux premiers serments l'aimable et perverse duplicité si chère à Choderlos de Laclos, manœuvrier consciencieux.

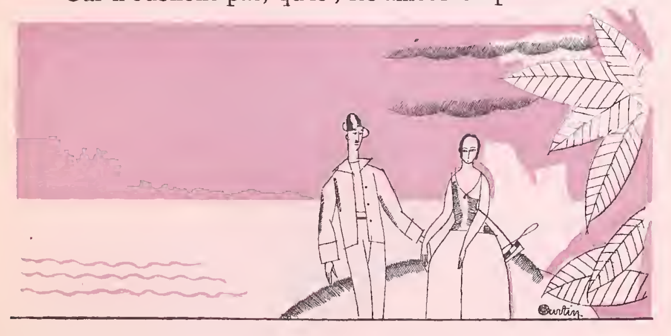
Le décor conjugal absent n'impose donc aucune discipline. La mer et la frégate

gonflée n'interviennent point pour obliger deux beaux yeux à verser ces larmes chères qui permirent au romantisme tant d'images vulgaires ou charmantes, selon le goût du jour et l'exigence de nos relations.

Pour deux amants de Torquate rien de ce qui peut influencer leurs attitudes n'intervient à l'heure exacte où le rideau se lève sur la représentation qu'ils se donnent, de franc jeu et à leur profit. Peut-on considérer cette humeur comme un bienfait de la nature ou comme une diminution de leur sensibilité ? C'est une question d'atmosphère et d'éducation. Bien que l'absence de décor permette d'évoquer un retour puissant aux enseignements de la nature, un Torquatien et son amante ne peuvent être comparés à Daphnis cherchant avec Chloé l'énigme essentielle.

Il nous semblerait que l'amour, loin d'être un commencement, tenterait plutôt d'être considéré comme une fin.

Car n'oublions pas, qu'ici, les amoureux portent en eux-



mêmes les éléments nobles du plus fin de tous les libertinages. Il faut se méfier des peuples cérébraux et ceci nous conduit au souvenir de cette sorcière de Bruges qui vécut jusqu'à sa mort — après avoir été géhennée — en sainte, dans le plus pur style des « fioretti ». Elle confessa cependant, pour avoir été mise à la question, que le Diable lui avait donné le goût du bien, par perversité. Ce pourquoi elle fut étranglée et brûlée.

Méfions-nous donc de la simplicité amoureuse de Torquate, car s'il est exact qu'au XVe siècle par exemple le décor n'embellissait point le jeu des acteurs dans les farces amoureuses, il n'en est pas moins vrai qu'un poète, qui pourrait être Henri Baude, écrivait ces conseils précis et charmants :

> Jeunes espritz, qui ne sçavez comprendre
> Comment il faut gaigner le jeu d'aymer,
> Le jeu de paulme à tous vous peult apprendre
> Que amour se doit pour l'esteuf estimer :
> Etc...

A Torquate, comme ailleurs, il suffit de gagner le jeu tout entier.

Pierre Mac Orlan.





chapeaux à transformations

La Vie n'est pas du tout un songe. C'est une heure de récréation entre deux éternités de nuit, un tout petit canton de l'Univers, mais fastueusement aménagé en une sorte de Magic City à attractions innombrables toutes plus amusantes les unes que les autres. Malheureusement, on n'y peut rester longtemps ; on n'a pas le droit de s'arrêter. Il y a foule dehors pour entrer et il faut faire place aux suivants. On nous promet bien, à la sortie, en nous mettant poliment dehors, un paradis encore plus beau. Mais, moi, je n'ai pas confiance ; je le dis avec tristesse : je me méfie.

Alors, voyez-vous, comme on n'est pas ici pour longtemps,



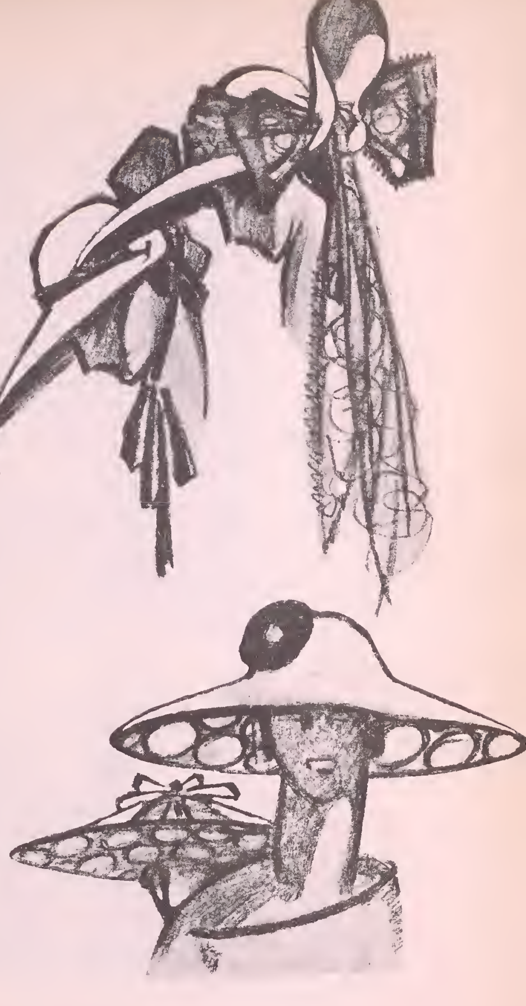
il faut en profiter. Une Direction qui ne vous traitera jamais si bien dans la suite de votre vie éternelle vous donne pour une fois tout à gogo, comme en un magasin dont ce serait aujourd'hui le pillage. Servez-vous sans perdre une minute. Pas de sot orgueil ; vous le regretteriez après.

Ce qui importe, c'est de se hâter ; et de varier les formes de la vie de telle façon que pas une ne ressemble à l'autre. La redite d'une parole, la répétition d'un geste, le même chapeau porté deux fois, voilà l'erreur, le désastre...

Surtout, changez de robe infatigablement. Il n'y a pas de meilleur emploi d'un temps mesuré. Une robe... enlevez-la ; une autre robe... allez, allez, passez à une nouvelle. Mon



Dieu, que tout cela est lent... c'est l'issue, qui m'empêche de me tenir en repos, cette porte de sortie que je sais là, toute proche... Jamais nous n'aurons le temps de faire tout ce que nous avons à faire.

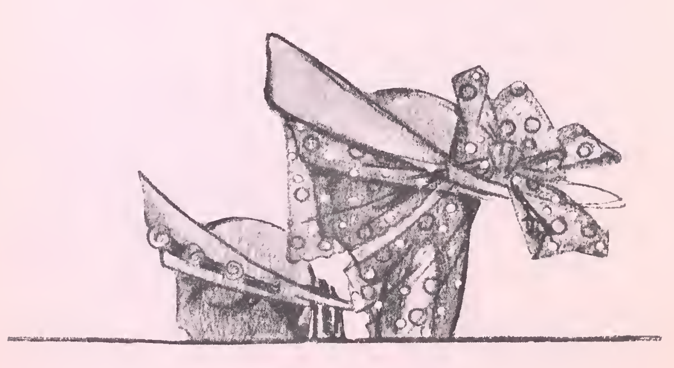


Que si votre modiste ne vous « alimente » pas en chapeaux, on vous donne le moyen de ne pas vous arrêter entre deux livraisons. Transformez celui que vous avez sur la tête. Improvisez. Imitez ces *girls* des « ensembles », qui ne doivent jamais rester en repos, et dansent, dansent, remuent, dans les feux des réflecteurs et la rafale des orchestres, jusqu'à la dernière minute tant que le dernier coin du rideau n'a pas recouvert entièrement la scène.

Un chapeau de feutre, ou de paille, vous n'avez pas idée des combinaisons que cela offre à une imagination stimulée par un zèle égal au mien. Des cocardes, des pompons, des plumes ne les garnissent-ils pas? Ce sont ces cocardes qui vont retenir sur le dessus la « passe » rabattue en carré d'un large canotier; ces pompons attacher le revers d'une cape redressée en forme de haume; cette grande plume retirée de dessous un feutre en épingler le bord cavalièrement relevé.

Pour Dieu, ne gardez pas plus de quinze minutes le même chapeau. Le désespoir s'empare de moi à la pensée que vous pourriez ne pas essayer tous ceux auxquels vous avez droit. Si vous ne voulez pas modifier la forme, du moins variez l'aspect; faites quelque chose; ne restez pas ainsi. Si vous partez à onze heures avec un chapeau garni de ruban, ça va bien pour le matin. Mais à partir de midi, vous savez, c'est l'après-midi. Remplacez presto le ruban trop peu « habillé » par une dentelle, et courez chez votre modiste commander quelques nouveaux chapeaux.

CELIO



Crêpe africain



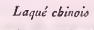
Crêpe touaregg

ESQUISSE SUR DES TISSUS DE MOUSSELINE DE FOULARD ET DE CRÊPE

POUR cet été, je ne veux aimer qu'une femme expressément habillée de crêpe Korrigan noir des pieds à la tête. Autrement, il n'y a rien de fait : je l'ai promis à Bianchini. (Sauf une bande d'organdina blanc que je lui permets d'un bout à l'autre pour faire plaisir à Rodier qui est aussi de mes amis.) Il me la faut grande, blonde, des dents éblouissantes, un teint superbe ombragé par un large chapeau noir garni d'une seule

autruche (une plume, naturellement, pas une autruche). Avec un collier de perles ni grand ni petit, à condition que les perles soient merveilleuses, elle est parfaite ainsi pour circuler entre les tables légères du Pré Catelan ou Bagatelle, sur le fin caillou, et pour boire (avec une paille) sous le frais feuillage l'agréable boisson glacée.

Je tiens qu'on ne peut donner son cœur sans déchoir, en été 1921, qu'à une femme vêtue d'étoffes coûtant un minimum de deux cents francs le mètre, petite largeur; et il n'y a pas de maîtresse avouable, par le temps qui court (où ce tissu est si fort à la mode) qui ne se montre en votre compagnie toute revestue de crêpe touaregg ou africain, à son choix, dernière nouveauté de la saison.



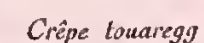


Crêpe korrigan

De quoi aurait-on l'air, je vous le demande, cher ami?... Tous ces crêpes de Bianchini, quels tissus soyeux, souples! Assez lourds, quoique légers, ils font des robes qui *tombent* bien, surtout de cinq heures à sept heures. Et pratiques, agréables à porter! De

vraies étoffes pour aller au Bois, dans le bois. Ça ne se froisse pas. Vous vous relevez sans un pli pour rentrer dans le devoir et l'allée cavalière.

Réservez les foulards, sur fond de *twill, kippling, gippone,* pour les garden-parties. A la dernière garden-party que je donnai en ma délicieuse campagne de X sur Z, le foulard dominait. On le rencontrait à tous les tournants d'allées, dans tous les bosquets, dans tous les cabinets de verdure, enlacé, comme le pampre à l'ormeau, au fil à fil gris clair des jeunes gentlemen.



Crêpe touaregg



Foulard " gippon "

« Remarqué, parmi l'élégante assistance, la baronne de Moïse Geld, toute en mousseline Madona; la vicomtesse de R. en crêpe Lisette; la marquise de L.st.lo..st, dans une délicieuse toilette de laqué chinois qui est une nouveauté : une mousseline imprimée, puis cirée, et qui, en uni, prend le nom, à cause de son aspect luisant, de voile otarie (la mousseline, pas la marquise); les quatre sisters Harrisson, filles du roi des Huiles Lourdes, l'aînée en

taffetas Libellule, la seconde en taffetas Divette (voyez rayon de taffetas) la troisième en taffetas Diaphane et la cadette en taffetas Colibri. »

Fête réussie en tous points, comme on voit. Pas un taffetas n'y manquait. Il y eut de la citronnade glacée pour presque tous les invités. M. André de Fouquières était présent, et Saint-Granier avait apporté son porte-voix.

DE VAUDREUIL.



Mousseline " Souffle de soie "

tortues

Au temps où j'étais chasseur de tortues sur le Haut-Zambèze, j'eus tout loisir d'étudier la psychologie de ces aimables insectes, ainsi que leurs coutumes et institutions. Les naturalistes balancent sur le point de savoir si la tortue est un coquillage, ou bien une variété équatoriale de la coccinelle ou « bête à bon Dieu ». Cette dernière hypothèse me paraît la plus scientifique. A la voir se promener sans



quitter un instant son bouclier
pourrait la croire d'une comple
colimaçon, dont les cornes sont
l'être le plus inoffensif de la
timidité : à l'approche de l'enne
manière de l'autruche ; l'autruc
tortue à plumes, mais sans car
ainsi que d'un cou de girafe
revenons à nos tortues.

On chasse les tortues de
carabine ; en les attrapant au la
avec une plume d'oie ; ou enc
Elles se laissent ensuite apprivo
obligeant à porter leur maison s
avantageusement, pour la cour
cheval. J'ai fait au Transvaal
j'ai gardé le plus vivace souven
et régulier, me laissait tout le te

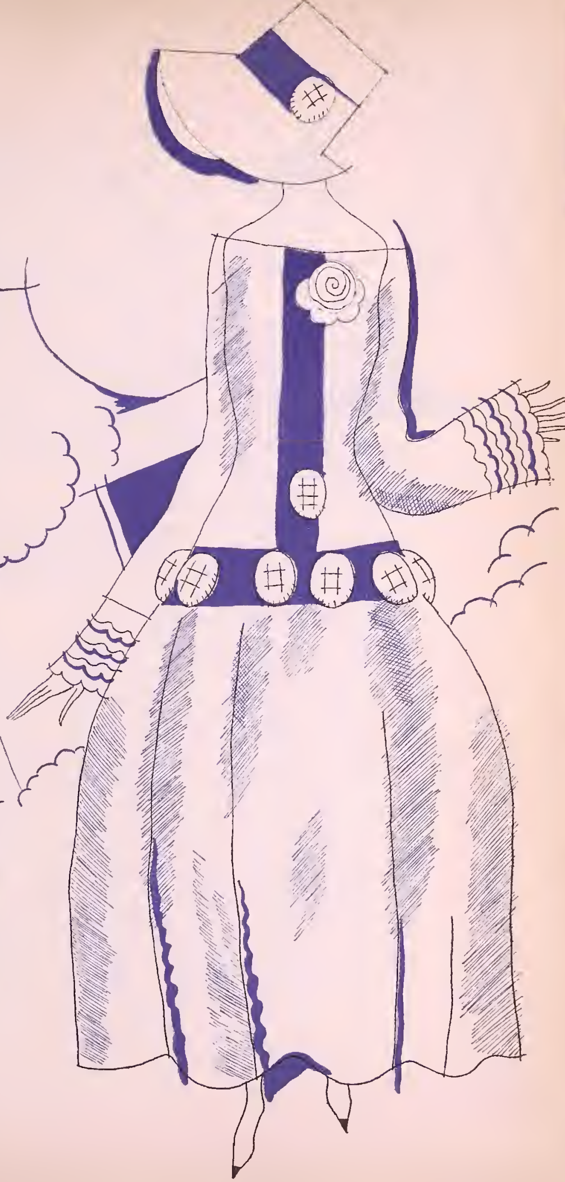
La tortue perd ses dents fo
sans cesse un ratelier, et à se n
cresson de fontaine ; ces alimen
quent à sa chair une saveur dé
et accommodée avec du persil,
Bourgogne.

Comme les serpents, les t
dique. Elles se transforment a
leurs carapaces avant l'époque d
intactes et en faire soit des baig
ne se borne pas l'utilisation de
bijouterie, la brosserie sont
fournit libéralement l'écaille né

s historié que celui d'Achille, on
belliqueuse, comme son cousin le
eurtrières. Il n'en est rien : c'est
. Sa douceur confine même à la
lle se cache la tête sous l'aile à la
vrai dire n'est qu'une sorte de
e, et munie de longues échasses
girafe n'est d'ailleurs... Mais

ieurs façons : en les tirant à la
en les chatouillant sous le ventre
en leur proposant des énigmes.
sans difficulté. Si la nature ne les
ur dos, les tortues remplaceraient
u le trait, le mulet et même le
ts voyages à dos de tortue dont
ar l'amble de ma monture, doux
d'admirer le paysage.
une, ce qui la contraint à porter
r exclusivement de radis et de
riches en vitamines, communi-
se : débitée en petits morceaux
en fait d'excellents escargots de

s sont sujettes à une mue pério-
en fume-cigarettes. Délogées de
te mue, on peut conserver celles-ci
s, soit des fonts baptismaux. Là
rviable reptile : la lunetterie, la
taires de la tortue, qui leur
ire à la confection des manches





d'ombrelles, des face à main, des éventails. Il restait à imaginer d'en faire des chapeaux. C'est chose faite. La carapace d'une tortue moyenne, agrémentée d'un flot de rubans, fournit une élégante toque de demi saison. Si on la noue au menton par quelques brides, on a encore un bonnet du matin des plus séduisants. De petites tortues de lait pourront être portées en camées.

Nos Parisiennes ont raison d'adopter la tortue pour animal fétiche. Le pélican de l'an passé avait le tort de se percer le flanc, ce qui est une habitude malpropre. Quant à l'éléphant qu'*Hindoustan* popularisa, il est tout simplement ridicule, avec son pantalon de cuir gondolé, et sa trompe, pareille à une queue qui se serait trompée de place. La tortue au contraire est un symbole. La tortue, c'est l'optimisme ; c'est l'image de la vie débonnaire et train train, de la vie savourée à petits coups. C'est la revanche de l'esprit pot-au-feu sur le génie de l'aventure. On s'étonne assez que la Femme, pour qui une vie sans passion est comme un avion sans moteur, s'éprenne de l'idéal, bien nouveau pour elle, dont la tortue est le signe. Faut-il voir dans ce choix l'indice d'une révolution psychologique ? Et qui sait si quelque Buffon, plus tard, ne dira pas : « La plus noble conquête de la femme, c'est la tortue. »

Georges-Armand MASSON.

des Roses



Saint-Jean-de-Mai, 1921.

Madame,

Voici des nouvelles de ma maison paysanne ; mais vous ne me dites pas si vous avez reçu ces deux télégrammes :

I

« Ecorce lisse, coiffe blanche, ciel pur.

« Isolé devant ma fenêtre un arbuste a fait ce matin sa première communion.

« Secouant comme avec bonheur le capuchon de son clocher, la petite église de Saint-Jean-de-Mai avait l'air de sonner toute seule.

« La brise m'a paru comme interdite devant l'arbre-enfant. Sans le frôler elle s'est inclinée. Révérence parfumée. »



P.-S. — Je m'excuse d'ajouter un post-scriptum à mon billet ; mais j'allais oublier de vous dire que le flirt du Printemps et du Jour avec les roses a beaucoup fatigué ces Messieurs. Le second surtout, si peu habitué aux veillées, s'est levé ce matin à une heure impossible. Son visage était considérablement fané.



Printemps et Jour ont, du reste, commis une grave inconvenance. Ils se sont rendus coupables d'un crime de lèse-Soleil. N'ont-ils pas, en effet, négligé de se présenter au Palais de l'universelle Lumière à l'instant du Grand Lever.

Cette sottise nous procure les pires ennuis. L'astre qui dore la campagne a boudé ; il a refusé de paraître et nous avons été gratifiés d'un temps horrible.

Il pleut, Madame... Ah ! comme il pleut !!!

M. D.



L'OISEAU D'ARGENT

ROBE DU SOIR, COMPOSÉE D'UNE ÉCHARPE ENVELOPPANT LE BUSTE





LES AMANTS DE TORQUATE

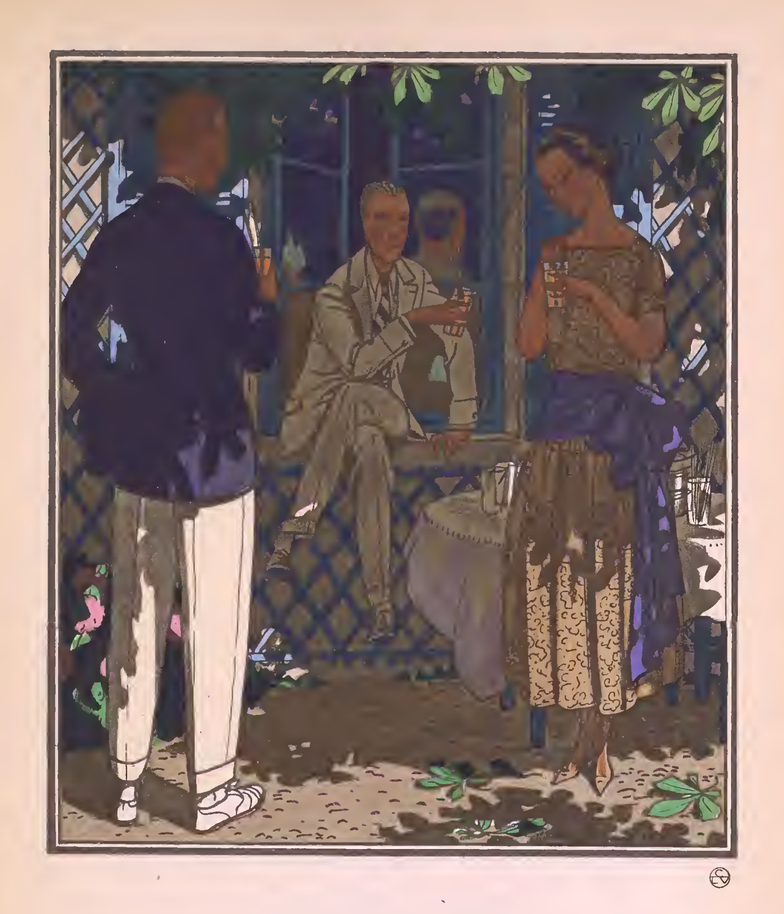

SCIENCE AND ART, COOPER UNI
ADVANCEMENT OF



LA JEUNE FILLE AUX JOUES ROSES

CHAPEAU, DE CAMILLE ROGER


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART



QUE C'EST BON !

OU

LES BOISSONS GLACÉES

ROBE DE MOUSSELINE, DE DŒUILLET





DANSONS LA CAPUCINE

ROBE D'ÉTÉ ET ROBES D'ENFANTS, DE JEANNE LANVIN





PENSE-T-IL A MOI ?

ROBE, DE PAUL POIRET





TANAGRA

ROBE DU SOIR, DE BEER

N° 5 de la Gazette du Bon Ton
Année 1921 Planche 39



A PALM BEACH

TAILLEUR, DE WORTH

